

LE SAMEDI

70e année, No 39, Montréal, 31 janvier 1959

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

- Sur toutes les scènes,
par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER
- Chronique astrologique,
par JEAN COMPOSTELLE
- Un roman sentimental
L'INCONNUE DE LA FORET par JEAN BONNERY

10
cents

ANTONELLE LUALDI, vedette aux mille visages



... et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la semaine du 24 au 31 janvier 1959
pour vous qui êtes né sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Déliçats et timides, vous serez facilement affectés par les changements atmosphériques. Vous avez une nature douce, aimable mais sujette à des enthousiasmes et des découragements extrêmes.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Le climat familial demandera de votre part, de l'indulgence et de la compréhension. Ces riens, ces mille petits riens risquent de prendre un aspect trop rigoriste.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



La signature d'un engagement intéressant l'activité professionnelle, ou la résidence, fait partie du domaine des probabilités. Il appartiendra à votre libre arbitre d'en décider en temps opportun.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Les sympathies viennent à vous sans que vous les recherchiez. Cette semaine, vous en aurez des preuves évidentes et réconfortantes. Il est vrai que votre franchise s'exerce avec beaucoup d'adresse.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Ne vous laissez pas distraire par des amis trop insouciant. Persistez dans la carrière choisie et apportez une note artistique aux travaux que vous accomplissez.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Des interventions maladroites ou malveillantes bouleverseront vos projets. Certains événements auront un caractère étrange. En famille, des raieries s'envenimeront facilement. Restez calme.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Bien que vous soyez sûr de la sincérité des sentiments de la personne que vous aimez, vous ne pourrez vous défendre de quelques jalousies d'ailleurs injustifiées.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Votre intelligence, qui se manifeste par des déterminations brusques, et vos mouvements rapides sont en corrélation. Vous aimez l'action sous toutes ses formes.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Prenez garde à ne pas vous mettre dans une situation gênante, voire humiliante, en critiquant trop sévèrement un interlocuteur dont les idées ne s'harmonisent pas avec les vôtres.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Votre ingéniosité vous procurera un succès qui aura d'excellents effets sur votre état d'esprit. Vous aurez l'occasion de rendre service à quelqu'un qui saura reconnaître votre obligeance.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Vous n'aurez pas lieu de vous alarmer des difficultés qui interviendront dans votre vie privée pendant la deuxième partie de la semaine car des agréments vous seront également ménagés.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Plusieurs de vos amis vous procureront diverses satisfactions, mais aussi quelques motifs d'irritation. Au cours de la même période, vous reprendrez avec certaines personnes des relations interrompues.

La chanson canadienne

PRIME BERUBE

Paroles et musique
Lionel Daunais

— 1 —

Qui donc à l'école du rang
Avait toujours l'air ahuri
Aimait sa place au dernier rang
Et s'en allait sans aucun prix

C'est Prime Bérubé, ô Prime Bérubé
Prime, ô Prime, ô Prime Bérubé.

Mais qui, à tout's les tombolas
Gagnait les boî's de chocolats
Qui, à tout coup criait : Bingo !
Et remportait tous les gros lots ?

C'est Prime Bérubé, ô Prime Bérubé
Prime, ô Prime, ô Prime Bérubé.

— 2 —

Quand vient le jour de l'épluchette
Qui trouv' l'épi dessous la pile ?
Qui boit tout' la bière d'épinette
Et embrasse toutes les filles

C'est Prime Bérubé, etc...

Mais au printemps quand y'a fallu
Planter l'blé dinde, bien entendu
Qui donc grattait, Pizzicato
Des petits airs sur son banjo ?

C'est Prime Bérubé, etc...

— 3 —

Quel est le gars dans le village
Qui prend les fill's avec des contes
Et leur promet le mariage
En se payant des p'tits acomptes

C'est Prime Bérubé, etc...

Quand vient le jour de la noce
Qui doit s'en aller en Ecosse
Pour y chercher un vieux blason
D'un oncle ancien qu'était baron

C'est Prime Bérubé, etc...

— 4 —

Quand l'bureau d'Poste a tout brûlé
Aux petit's heures en plein hiver
Qui, bravement a commandé
La corvée d'eau à la rivière ?

C'est Prime Bérubé, etc...

Qui, n'écouter que son courage
A fait au moins vingt-cinq voyages
Le seul héros dans la chaînée
Qui transportait un seau percé ?

C'est Prime Bérubé, etc...

— 5 —

Quand vient le temps de la cueillette
Dans les vergers de Rougemont
Qui donc s'endort dans la charrette
En écoutant les p'tits pinsons

C'est Prime Bérubé, etc...

Mais cet été, près de la grève
Qui donc avec une fille d'Eve
Buvant un cidre presque Normand
Croquait la pomme comm' feu Adam ?

C'est Prime Bérubé, etc...

— 6 —

Quand vient le temps des élections
Pour s'faire élire député
Qui donc s'démène dans tout l'canton
Pour nous promettre l'éternité ?

C'est Prime Bérubé, etc...

Mais sur le banc d'opposition
Et tout le temps de la session
Qui va s'asseoir au Parlement
Comm' champion du ronflement ?

C'est Prime Bérubé, etc...

Coda : Prime Bérubé
Tu n'es pas fort sur la trime Bérubé
Comm' celui qu'a fait ces rimes, Bérubé !

(Reproduction autorisée par la Maison Edmond Archambault,
500 est, rue Ste-Catherine, Montréal)

Un pas de plus vers la victoire sur le cancer ?

UN cancéreux sur trente guérit ; mais cette proportion monte jusqu'à soixante-dix pour cent lorsque l'on fait entrer dans les statistiques non pas tous les cancéreux mais simplement ceux dont le mal a été traité à temps et qui, pour cette raison, ont pu échapper à la mort.

On peut dire que si le médecin disposait d'un moyen sûr pour diagnostiquer le cancer à son tout début, le fléau qui hante depuis quelques années les pays occidentaux serait pratiquement vaincu, car les chirurgien et les radiologues disposent maintenant d'armes puissantes pour éliminer le cancer lorsqu'il est découvert précocement.

Ce n'est, hélas, pas souvent le cas. L'une des caractéristiques qui rend le cancer si redoutable est justement son début insidieux qui passe le plus souvent inaperçu par le malade. Lorsque celui-ci s'aperçoit de quelque chose, il est presque toujours trop tard pour bien des formes de cancers.

Le 30 octobre dernier, le docteur Jacques Makari, originaire du Liban, actuellement directeur de Recherches à l'hôpital de Mulhenberg dans le New-Jersey (U.S.A.), annonçait la mise au point d'un test sanguin qui permettait dans quatre-vingt dix pour cent des cas de déceler le cancer.

Il ne s'agit pas là d'une de ces « trouvailles » sensationnelles de charlatan, telles que l'on en annonce si souvent. Le docteur Harry Weaver, vice-président de la Société Américaine contre le Cancer, prend les choses très au sérieux tout en indiquant prudemment qu'il faudra encore du temps et du travail avant d'établir la parfaite efficacité de ce test et de pouvoir le répandre dans le public.

Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle — au stade du laboratoire — le test du docteur Makari semble bon.

La prudence veut cependant que l'on signale la découverte au cours des dernières années, par des chercheurs sérieux, de tests semblables à ceux du docteur Makari et qui se sont révélés trop peu sûrs à l'usage.

Toutefois, la découverte du docteur Makari semble confirmée par les travaux effectués à l'Université de Belfast par le docteur Burrows. Celui-ci a repris de point en point la méthode du docteur Makari et est arrivé au même résultat.

Si, dans les quelques mois qui viennent, la découverte du docteur Makari se vérifie, elle aura des conséquences pratiques et théoriques importantes et immédiates.

En effet, cette méthode permettrait au médecin de déceler les premiers signes de l'apparition d'un cancer avant que celui-ci ait pu se développer. A ce stade les traitements modernes peuvent venir à bout du mal dans la grande majorité des cas. Pendant ce temps les chercheurs pourraient trouver le moyen de renforcer les défenses naturelles du corps. Ces défenses naturelles, convenablement stimulées, auraient beaucoup plus de chances de triompher d'un cancer naissant que d'une tumeur « adulte ». Enfin, l'étude de cancers à leur début permettrait peut-être de découvrir le mécanisme de l'apparition et de la croissance de ce mal.

Le docteur Makari a appliqué son test au sang de plus de cinq cents sujets (humains). Dans 96,8% des cas, il a répondu correctement à la question de savoir si l'individu auquel appartenait le sang testé était ou non cancéreux. Bien entendu, il ne connaissait pas les malades et n'avait aucun élément clinique à sa disposition.

Le test sanguin du docteur Makari repose sur l'hypothèse que le cancer — lorsqu'il croît — produit des substances chimiques anormales que l'on ne trouve pas dans un organe sain. Ces fragments de substances flottent dans le sang. La difficulté est de les isoler, ce que des chercheurs ont essayé de faire depuis des années. De récentes études poursuivies en Russie et aux Etats-Unis ont apporté la preuve que ces substances anormales, dont on ignore la nature exacte, existaient bien dans le sang des cancéreux. L'hypothèse que nous avons mentionnée plus haut est sur le point de se transformer en vérité scientifique et les travaux du docteur Makari y aideront encore, d'autant plus qu'il semble être le premier à avoir découvert un moyen pratique de les isoler.

Pour ce faire, le docteur Makari s'est servi d'une méthode connue depuis quarante ans et qui permet de repérer des substances ayant un volume représentant un millionième de millionième de cm³. Cette méthode a été inventée par un Allemand : le docteur Schulz, et perfectionnée par un Anglais, Sir Henry Dale. Elle utilise les cochons d'Inde. Ceux-ci sont d'abord sensibilisés à la substance que l'on veut isoler. Si par exemple on veut rechercher des traces d'albumine, on commence par injecter du blanc d'oeuf aux cochons d'Inde.

Un mois plus tard on enlève la mamelle du cochon d'Inde et on la plonge dans du sérum physiologique. On verse alors dans le même bain de sérum, le liquide soupçonné de contenir de l'albumine. S'il en contient effectivement, la mamelle du cochon d'Inde se contracte violemment, cette réaction est due au fait que le cochon d'Inde sensibilisé à l'albumine avait fabriqué des substances anti-albuminiques qu'il avait stockées dans ses mamelles.

Lorsque le docteur Makari voulut savoir si les cancers produisaient des substances chimiques anormales dans le corps humain, il injecta du sang de cancéreux à des cochons d'Inde. Il constata alors que la mamelle du cochon d'Inde ainsi traitée réagissait lorsqu'on la mettait en contact avec du sang prélevé sur un cancéreux alors qu'elle ne réagissait pas quand on la soumettait à du sang d'homme sain.

Tel est le principe sur lequel est fondé le test du docteur Makari.

Les résultats sont suffisamment satisfaisants pour qu'on puisse espérer beaucoup de cette méthode.

Si son efficacité est confirmée, un très grand pas aura été accompli vers la guérison du cancer.

ANDRÉ DARBAY

“Un cancer décelé

“à son début est presque

“ toujours curable :

“trouver le moyen

“d'établir le diagnostic

“le plus précoce est donc

“l'objectif No 1

“de la lutte contre

“le fléau. Le Docteur

“Makari, aux Etats-Unis,

“paraît avoir mis au point

“un test efficace.

MARLON BRANDO, le mari célibataire

par MONIQUE MOULIN

« Il est aimable comme un vautour et vaniteux comme un paon. »

C'est ainsi qu'Anne Kashfi a défini l'étrange oiseau dont elle vient d'obtenir le divorce : Marlon Brando.

Leur union, la plus curieuse de ce curieux monde qu'est celui du cinéma, n'aura pas même duré un an. La cérémonie du mariage, célébrée à l'improviste et quasi secrètement, eut lieu en effet le 11 octobre 1957. Mais à peine le monde apprenait-il avec étonnement cet amour que l'on croyait seulement une amourette, que déjà couraient des bruits discordants.

Ce qu'aura été cette année matrimoniale, personne ne le saura sans doute vraiment, car ni Marlon ni Anna ne sont des champions de la vérité. Toujours est-il qu'aujourd'hui Anna Kashfi déclarait :

— Il m'est impossible de supporter plus longtemps la présence d'un homme qui n'est mon mari que parce que la loi l'affirme.

D'ailleurs Anna Kashfi a déjà quitté le domicile conjugal, une somptueuse villa de Hilltop, la colline d'Hollywood, pour se réfugier auprès de la seule amie qu'elle se soit faite dans le monde du cinéma : Pier Angeli, elle aussi étrangère. Seulement, dans son cas, c'est Vic Damone qui a claqué la porte du foyer...

Anna Kashfi a amené avec elle le petit Christian, le malheureux enfant né il y a cinq ans, alors que Marlon Brando s'était « momentanément » séparé de sa femme. Marlon Brando n'a pas trahi sa légende : jusqu'à présent tout au moins, il ne remplit aucune des conditions qui font les bons époux et les bons pères de famille.

Il disait pourtant, naguère :

— J'aimerais me marier et avoir des enfants.

Mais lorsqu'on cite Marlon Brando, il ne faut jamais oublier que l'une de ses phrases favorites est :

— Je ne pense jamais que quarante pour cent de ce que je dis.

Et pour le comprendre, il faut le voir et l'entendre, dégagé de tous les rôles qu'on lui a fait jouer. Bien qu'il ait « forcé », et qu'un début de calvitie ait dégagé son front, bien que son beau visage viril commence à être marqué par la maturité, il y a encore dans ses traits la grâce et les séduisants défauts de l'adolescence : le caprice, l'égoïsme, l'intransigeance. Il pourrait illustrer à merveille ce mot d'Orson Welles :

— La plupart des comédiens sont de grands enfants gâtés.

Il y a, dans les attitudes et les expressions de Marlon Brando au repos, une sorte d'indolence, de spontanéité toute préoccupée de soi, que l'on peut comparer au comportement de cet autre monstre sacré du cinéma : Brigitte Bardot.



Sa voix aussi surprend, lorsqu'elle ne dit pas un texte : un peu indifférente, contrôlée, douce, mais surtout encore enfantine, interrogative, peu assurée; même lorsqu'elle profère des insolences. De toute évidence, ni sa fantastique carrière, ni la psychanalyse, ni ses nombreuses aventures sentimentales, ni le mariage, ni la paternité n'ont réussi à faire de lui un véritable adulte. Il n'est d'ailleurs pas fier de lui, sur le plan humain, contrairement à ce qu'affirme sa femme.

— Ces dix dernières années de ma vie ont été un gâchis, disait-il il y a quelques mois. Je suis trop sensible, donc trop vulnérable. D'avoir été psychanalysé m'a aidé, mais ça ne m'a tout de même pas empêché de faire un gâchis de toutes ces années...

Marlon s'écoute volontiers parler, et il parle surtout de lui-même. Il le reconnaît volontiers, mais il se refuse à admettre que c'est par égoïsme, et l'explique ainsi :

— Les gens que je rencontre ne disent jamais rien. Ils semblent seulement vouloir entendre ce que j'ai à dire. C'est pourquoi c'est toujours moi qui parle.

Il n'est pas fait pour se sentir heureux en compagnie de ses semblables. Son plus beau souvenir est celui d'une promenade solitaire en Sicile, au cours de laquelle il s'endormit dans un champ de fleurs. Mais il souffre également de la solitude. Lui qui fait partie de ces gens dont on dit qu'ils ont « tout pour être heureux » n'est tout simplement pas prédisposé au bonheur.

Il y a en lui un sincère intérêt pour les êtres simples, éloignés du monde du spectacle, et pour certaines conceptions philosophiques et religieuses, notamment le bouddhisme. Mais il ne parvient jamais à un contact réel avec les uns comme à une

compréhension profonde des autres. Car il est à la fois prisonnier de son succès, qui, effectivement, l'entoure de « gens muets », et de son égoïsme qui l'empêche de comprendre vraiment tout ce qui n'est pas lui-même. Dans la mesure où lui-même se comprend... Il est toujours sorti avec des secrétaires ou des vendeuses plutôt qu'avec des vedettes, mais au bout de peu de temps il cesse de leur trouver le moindre intérêt. Ses notions intellectuelles ne sont manifestement pas digérées.

Quand il tournait « Sayonara » au Japon, il espérait « étudier l'influence du bouddhisme sur la pensée japonaise ». Il n'eut pas l'occasion de le faire autrement qu'à travers les livres. Les Japonais ne voyaient en lui que l'acteur. Alors, de temps à autre, il se révolte.

— Il m'arrive de songer très sérieusement à tout envoyer promener, dit-il. Mon métier d'acteur et ma réussite. A quoi bon, si tout cela ne mène à rien ? Bien sûr, je suis fêté partout. Mais je me sens comme si j'étais assis sur un tas de sucreries, figé sous une véritable croûte — cette croûte que forme l'épais maquillage des acteurs. Trop de succès peut vous ruiner aussi sûrement que trop d'échecs. Mais mon succès me semble vain, puisque je continue à douter de mes capacités d'acteur.

Tel est l'homme — le jeune homme, en dépit de ses trente-quatre ans — qu'a épousé Anna Kashfi. Un garçon morose qui, dans l'intimité — et même en public — devient hargneux lorsqu'on l'empêche de penser tranquillement à lui-même. Qui, lorsqu'il a envie de faire une chose, que ce soit taper sur un tam-tam ou faire tourner des disques de jazz en pleine nuit, disparaître huit jours ou deux mois, ou se raconter des heures entières, ne tient jamais compte de l'effet que cela peut faire à son entourage. Un garçon aussi, capable de touchants élans de tendresse, comme en ont justement les enfants difficiles.

Un garçon qui n'a jamais rien demandé à personne, qui a fait sa carrière tout seul, mais qui n'est pas non plus disposé à aider les autres, ni à assumer de lourdes responsabilités à leur égard. Son ex-fiancée, Josiane Mariani, a dû tenter de se faire une place au cinéma en se passant de l'appui de Marlon. Et elle a échoué.

— Si tu as du talent, tu perceras, lui avait-il dit.

Il semble n'avoir pas aidé davantage sa femme, qui est toujours une starlette. Il n'a demandé à l'avoir pour partenaire dans aucun de ses films. Et il faut reconnaître que les essais cinématographiques d'Anna Kashfi, en dépit de sa beauté et du battage fait autour de ses soi-disant origines hindoues, ne sont guère en-

courageants. A l'écran, son expression — son unique expression — est si vide, si naïve, son jeu si inexistant, que sa beauté en est annulée. Il est plus que douteux qu'avec une telle nullité, un tel manque de présence, elle devienne un jour une véritable actrice.

Cela, Marlon Brando, l'un des meilleurs acteurs de notre époque, ne pouvait manquer de le voir — et de le dire. Des heurts ont dû nécessairement en résulter; car Anna, elle, conserve toutes ses ambitions. Au point qu'elle leur a sacrifié ses parents, dont elle continue, en dépit de toutes les preuves, à nier l'authenticité, et avec qui elle a rompu tous les rapports. Ce couple d'ouvriers gallois n'a appris la naissance du petit Christian que par les journaux... Et Anna n'a pas répondu à leurs félicitations.

Dans les milieux du cinéma, on n'a jamais cru à l'amour de Marlon Brando pour Anna Kashfi. Marlon, jusqu'à présent, n'a vécu avec des actrices que des flirts ou de brèves passions. Qui sait d'ailleurs si cette nature toute remplie d'elle-même est capable d'un véritable amour, qui est oublié de soi ? Il a quitté Josiane Mariani parce qu'elle voulait devenir une actrice, au moins autant que parce qu'elle avait annoncé leur mariage à tous les échos. A Hollywood, personne n'ignore qu'Anna Kashfi, au début de leurs relations, ne cessait de téléphoner à Marlon et de l'importuner. Un soir, il lui dit brutalement, devant des amis :

— Mais vous n'avez donc pas encore compris que je déteste les actrices ?

Seulement... Le flirt qu'il eut avec Anna Kashfi, qui lui plaisait par sa grâce, ses manières douces et son type exotique, ce « flirt » eut des conséquences... De graves conséquences. Surtout aux Etats-Unis, surtout à Hollywood, surtout lorsqu'il s'agit d'une vedette internationale. On sait les scandales que provoquèrent naguère le procès en paternité intenté à Charlie Chaplin, la naissance prématurée du premier enfant d'Ingrid Bergman et de Roberto Rossellini. Mais il est probable que même sans cela Marlon Brando eût « régularisé ». Ses parents lui ont inculqué certains principes d'honneur et de moralité qu'il ne transgressera jamais.

Seulement c'eût été trop lui demander que de jouer le rôle jusqu'au bout. A peine accomplie la cérémonie de ce mariage presque secret — dans la maison de Marlon, en la présence des seuls témoins, — ce fut la fuite dans une retraite non moins secrète, et bientôt c'était la fuite de Marlon, avant même la naissance de l'enfant. Dès les premiers jours du mariage, il avait averti Anna de sa volonté de « passer ses week-ends en célibataire ».

[Lire la suite page 24]

Odette Oligny vous présente

ALBERT MILLAIRE, le "Courrier du Roy"

Alexandre Dumas père avait bien raison. Tout le monde s'intéresse aux héros, à ceux qui font des exploits peut-être invraisemblables, mais tellement captivants... En principe, lesdits exploits sont puisés dans l'Histoire avec un H majuscule, mais Clio n'est pas si pointilleuse qu'elle ne permette pas, de temps en temps, de prendre avec elle quelques libertés et ce que la vérité perd, le pittoresque le gagne et c'est tout bénéfique pour les braves gens qui lisent (ou regardent la télévision).

Radio-Canada sait à quel public il a affaire. Il n'ignore pas qu'il y a chaque jour, devant le petit écran, des milliers de jeunes, à qui il faut donner une saine pâture. Et je ne pense pas qu'il y ait une seule mère de famille qui me contredise quand j'affirme qu'il vaut mieux voir les enfants et les adolescents se passionner aux exploits d'un pionnier, d'un homme de l'époque héroïque du Canada qu'aux sinistres et sordides performances d'un quelconque gangster.

Bien sûr, vous avez vu « Le courrier du Roy », qui passe toutes les semaines à la Télé. C'est pour parler de lui que j'ai, à votre intention, interviewé Albert Millaire.

Albert Millaire est jeune. Sa carrière

est cependant déjà bien remplie parce qu'à la base, il a su mettre l'indispensable étude. Il sait qu'on n'improvise rien de durable et que s'envole en fumée ce qui n'a pas été pensé, ni préparé.

Né à Montréal, il fit ses études au Collège de l'Assomption où, bien entendu, il prenait part aux « séances ». On dira ce qu'on voudra de ces séances, elles deviennent, quand un enfant a vraiment le goût de la scène, le premier échelon à gravir.

Pendant ses études, Albert Millaire prenait aussi des cours de diction avec M. l'abbé René Charbonneau. Quand vint pour lui le moment de s'orienter vers une carrière, il se dit que le théâtre, avec tous ses dérivés maintenant si nombreux, serait celle de son choix. Et qui fut dit fut fait.

En septembre 1955, Albert Millaire entra au Conservatoire de la Province de Québec puis, pendant six mois, il prit des cours privés avec M. Jean Doat.

Il travailla tout ce qui donne du métier à un jeune, à commencer par les classiques. Et sa première chance de se produire comme comédien lui fut donnée au « Théâtre de dix-heures », dans « En attendant Godot ». Et puis, toujours pour se rompre au métier et

n'en ignorer ni les grandes, ni les petites choses, il devint régisseur au Théâtre Club. Il fit aussi, sur cette même scène, de la figuration.

Un peu plus tard, c'est Gratien Gélinas qui l'appela pour prendre les mêmes fonctions de régisseur. L'été serait, pour le théâtre, la véritable mort-saison si de courageux groupements n'allaient promener en province le chariot de Thespis. Paul Hébert ayant organisé à Ste-Adèle, le Théâtre d'été, donna « La Mégère apprivoisée » avec Jean Coutu, Andrée Champagne, Andrée Saint-Laurent, et Albert Millaire était, une fois de plus, le régisseur de la troupe. Et il trouve amusant, maintenant, à distance, de songer à la vie des comédiens en tournée (enfin presque, quoique ce soit une tournée stable). Travailler, ne jamais dormir et travailler encore. Privilège de la jeunesse et du feu sacré: on tient le coup.

Les études d'Albert Millaire au Conservatoire furent tout de même assez suivies et assez sérieuses pour qu'il en sortit, nanti d'un premier accessit de tragédie, d'un second prix de comédie moderne et d'un second prix de comédie classique.

Un autre été étant survenu, il retourna à Ste-Adèle, l'année où la troupe

de Paul Hébert avait donné « Six personnages en quête d'auteur ».

Puis, à l'automne suivant, il fit son entrée à Radio-Canada, en passant par « Le Chenal du Moine » où il remplissait le rôle de Romain. Et par la suite, les programmes se suivent sans se ressembler. Il fait plusieurs théâtres populaires: Sylvie et le fantôme, avec Céline Léger, il prend part à deux « Quatuors »: « Studio 43 », avec Françoise Faucher et « Quand nous serons à la Manouane ». Parfaitement bilingue, Albert Millaire a aussi joué en anglais, ou plus exactement, a fait un film pour le réseau anglais, « Exploration » dont René Lévesque était le commentateur. Il a fait aussi, toujours en anglais, un sketch sur les problèmes syndicaux. Quant au théâtre, tout récemment, avec la troupe Gamma-phi, il fut dans « Ouragan sur le Caine ».

Et puis vint « Le Courrier du Roy ». Le rôle lui fut donné après audition. Il y a beaucoup à dire sur ce film-programme-de-tv. L'auteur est Réginald Boivert. L'action se passe au Canada, à peu près sous le règne de Louis XIV. A ce moment, il y avait vraiment des « Courriers du Roy » et ne l'était pas qui voulait. Le travail de porter les messages secrets, les papiers impor-

[Lire la suite page 34]

Frankenstein sauve de la ruine le cinéma anglo-saxon

Le personnage le plus célèbre des Etats-Unis n'est ni le président Eisenhower, ni Werner von Braun, ni Marilyn Monroe: c'est Frankenstein. Actuellement, si la Russie envoyait un représentant portant ce nom, des foules en extase viendraient l'accueillir.

La réédition du livre de Mary Wollstonecraft Shelley, paru pour la première fois en 1918, s'est vendu à plus de 200,000 exemplaires en moins de deux mois. Ceci n'est qu'un des aspects mineurs de la vogue actuelle du film d'horreur aux Etats-Unis — vogue qui, en moins de cinq années, s'est répandue dans le monde entier comme une traînée de poudre.

Le premier film d'horreur digne de ce nom est « Le Cabinet du docteur Caligari ». Réalisé en Allemagne en 1919, en plein mouvement expressionniste, il racontait l'histoire d'un fou meurtrier. Cette recherche de l'horrible émigra aux Etats-Unis vers les années 1930-1935, avec les cinéastes allemands fuyant le régime hitlérien. Ce fut alors la période de « King-Kong » et des films de Boris Karloff, « le plus beau Frankenstein du monde ». Délaissé de 1940 à 1956 au profit des films de guerre, la crise du cinéma lui a redonné un mouvement sans précédent.

L'énorme avantage des films d'horreur est, en effet, leur faible prix de revient. Les personnages étant grimés, il est possible d'utiliser à bas prix des acteurs inconnus du public. L'atmosphère étouffante d'un vieux château hanté, une station atomique, une cabine de fusée interplanétaire constituent en général le seul et unique décor de l'action. Le reste est constitué par des truquages photographiques.

Trois versions

Etant donné que rien ne ressemble plus à un château hanté qu'un autre château hanté, les mêmes dé-

cors peuvent resservir indéfiniment et sont laissés sur place (situation analogue à celle des décors de westerns bâtis en dur sur les terrains des studios américains). Les plus gros frais sont le maquillage et les costumes.

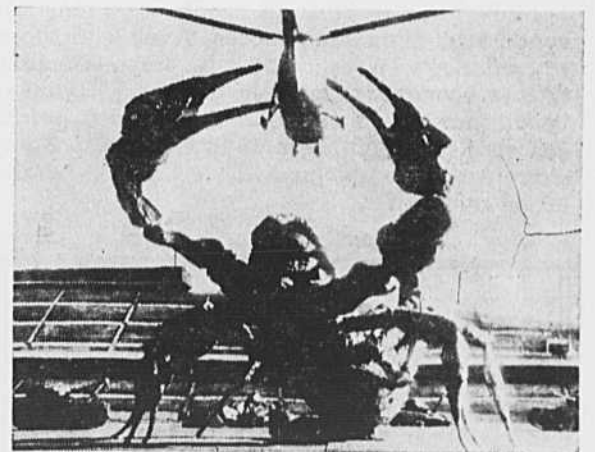
Enfin, le temps de tournage est souvent réduit de moitié. La société anglaise Hammer Films a récemment montré que « La Revanche de Frankenstein » lui avait coûté environ 255,000 dollars, alors que le coût moyen d'un film est de 450,000 dollars. Il n'a fallu que cinq semaines de tournage, au lieu de plusieurs mois. Bénéfices nets: 510,000 dollars dans le Commonwealth, 1,950,000 dollars dans le reste du monde.

Le problème le plus délicat à résoudre pour les producteurs anglais de films d'horreur est celui du monstre, personnage central du film. Il est pratiquement impossible de présenter des animaux, car les spectateurs outrés envoient des flots de lettres à la production et à la Société protectrice des animaux, protestant contre « la cruauté mentale » des metteurs en scène. L'amour que les Anglais portent à leurs « pets » (animaux favoris) oblige les producteurs à se rabattre soit sur des créatures sans vie comme les champignons, soit sur les infiniment petits tels que les microbes ou les globules.

Des concours du plus beau monstre

Lorsque la Hammer Films réalise un film d'horreur, elle le tourne en trois versions: la plus douce pour le marché intérieur, la moyenne pour les Etats-Unis, et la plus atroce pour le Japon et les pays d'Extrême-Orient — particulièrement friands de ce genre de spectacle.

Aux Etats-Unis, cet attrait morbide pour l'horreur et le sang touche surtout la jeunesse. Pour accentuer



ce mouvement, les héros des films à succès sont des jeunes gens: « J'étais un Frankenstein à quinze ans », « J'étais un Loup-Garou ». La publicité du film « L'attaque du monde des poupées » proclame en lettres de néon: « Venez voir le farouche rock n'roll des monstresusement petits »!

A travers tout le pays, des concours dotés de prix magnifiques incitent les jeunes à remplir les salles où sont projetés ces films.

— Concours du plus beau monstre, avec présentation en public de travestissements.

— Prix de la meilleure histoire: « Les monstres que j'ai connus ».

— Concours réservé aux dessinateurs amateurs: « Le monstre le plus affreux ».

— La revue « Mad » récompense chaque mois l'auteur de la meilleure nouvelle: « Le monstre que j'aimerais épouser ».

Tout est mis en oeuvre pour accroître le sentiment d'horreur des spectateurs. Un film récent utilise un squelette véritable qui, à l'aide d'un ingénieux dispositif, semble sortir de l'écran, flotte au-dessus des spectateurs, puis retourne se mêler à l'action. Et voici la toute dernière nouveauté hollywoodienne: avant la projection du film, un hypnotiseur endormira la salle pour la rendre plus réceptive!

► Les mariages d'adolescents se multiplient en Grande-Bretagne. Ils sont trois fois plus nombreux qu'avant la guerre d'après la plus récente statistique du Registrar General of England and Wales. En 1938, 32 jeunes gens de moins de 20 ans, sur 10,000, se sont mariés. En 1956, la proportion a été de 94 sur 10,000. Mais les garçons sont de loin dépassés par les filles. En 1956, 544 jeunes sur 10,000, âgés de moins de 20 ans, se sont mariés, contre seulement 225 l'année qui précédait la guerre, 1938. Mais ces mariages « jeunes » offrent moins de chances de stabilité que les mariages plus « âgés », car 7% finissent par le divorce.

► Pendant que les cloches d'un village du département de la Loire Atlantique sonnaient le glas, Camille, jeune fille de 26 ans, s'est rendue à la mairie en voile de veuve pour y être unie, à titre posthume, à son fiancé tué dans la guerre d'Algérie, en mai dernier. Leur mariage était fixé au mois de juillet où le soldat devait venir en permission. C'est en vertu d'une loi de 1919 autorisant le mariage posthume pour les militaires tués à l'ennemi que Camille est devenue Mme Neau.

► Pour revoir l'homme qu'elle aimait mais qui habitait l'Allemagne méridionale, à 300 milles de son domicile, une jeune téléphoniste du ministère de la Défense à Bonn a employé ce moyen radical : elle lui a fait envoyer un appel sous les drapeaux ou plutôt un formulaire qu'elle avait volé et rempli elle-même, en y appuyant un cachet du bureau de recrutement. Elle avait connu l'homme de son cœur il y a 4 ans sur le Lac de Constance. Elle n'avait cessé de lui écrire, mais au début de cette année, il ne répondit plus. Et l'ardente Anna le « convoqua » elle-même. Lorsque le jeune homme n'eut plus d'argent, elle lui prêta une somme de 1,200 marks qu'ils dépensèrent ensemble après quoi Karl retourna chez ses parents. Mais Anna le fit « mobiliser » une seconde fois, mais sans succès. Anna cita alors son « fiancé » en justice pour le remboursement de ses économies, mais le juge l'a déboutée. Et, au surplus, la malheureuse Anna a perdu son emploi au Ministère de la Guerre... Nous n'avons pas appris, jusqu'ici, si Karl s'est enfin laissé attendre...

Les belles soirées

La vie nocturne d'Hollywood, ces temps-ci, tient à ne le céder en rien aux nuits romaines de la via Veneto, pour ce qui est de la bonne éducation. En témoigne le duel d'insulte qu'échangèrent l'autre soir dans un cabaret hollywoodien les blondes Zsa Zsa Gabor et Marie Mac Donald, dite « le Corps », célèbre par son mystérieux enlèvement en plein désert californien.

Marie Mac Donald, devenue chanteuse, modulait « Pourquoi suis-je venue au monde ? » On sait que Zsa Zsa ne brille pas par l'esprit de charité. A haute voix, elle se lança dans un commentaire narquois de la chanson, expliquant que le titre convenait particulièrement à celle qui l'interprétait.

Marie, nullement désarçonnée, commença une autre chanson, qui sembla tout d'abord être « Blues in the Night », mais en improvisant les paroles. Celles-ci évoquaient une histoire de visions, de Mercédès, de « généraux trujiliens ».

Zsa Zsa se mit à hurler mais, d'un commun accord, l'orchestre joua plus fort et la chanteuse poussa sa voix au maximum. La performance terminée, Marie Mac Donald déclara aux journalistes :

— Une fille du Kentucky aura toujours le dessus sur une Hongroise. L'une de nos traditions consiste à improviser des ritournelles piquantes sur n'importe quel sujet. Et rien de plus facile que le thème : « Zsa Zsa et les généraux sud-américains » !



La pétillante Jean Simmons fixe avec une attention soutenue son interlocuteur Dean Martin. Bien malin qui prétendrait connaître les sentiments que cachent ces yeux verts et ce minois de chatte...

► Le Président de l'Association des Médecins-Dentistes allemands, le Dr Muller, a demandé l'institution d'un « passeport dentaire », sorte de carnet des soins dentaires. Entre autres avantages, le carnet, qui prévoirait deux examens approfondis de la dentition, de la bouche et de la gorge par an, vaudrait aux titulaires une appréciable diminution des primes d'assurances-maladie...

► Paris possède depuis peu son premier restaurant « presse-bouton », qui est un perfectionnement du « self-service », lui-même de création récente. Chaque table du restaurant possède un clavier numéroté. Chaque bouton que l'on presse correspond à un plat qui arrive aussitôt sur le tapis roulant à portée du client. L'addition suivra par le même chemin et vous ne payerez qu'en sortant...

P Ê L E - M Ê L E

► Un quotidien de Londres a reproduit les prédictions de Frances Waldner, surnommé « le mage, le clairvoyant, le prophète de Rome ». Cet astrologue tyrolien de 45 ans avait dit à Linda Christian, il y a 6 mois, que Tyrone Power mourrait avant la fin de l'année. Son audience est très grande dans la péninsule italienne. Et voici ses prédictions pour le proche avenir : la Reine Elisabeth abdiquerait en faveur du Prince Charles avant la majorité de celui-ci. — La Princesse Margaret se mariera entre 1959 et 1960. Son mari ne sera plus très jeune, mais très sérieux et bon de caractère. Ils auront plusieurs enfants. — M. McMillan éprouvera de grandes difficultés en février, mais il formera le nouveau gouvernement. Il inaugurerait une nouvelle politique à l'égard de l'Est. Il aura des soucis d'ordre familial. — Eisenhower restera en santé satisfaisante en 1959. Nixon ne sera pas son successeur en 1960. — Le Sénateur Joseph Kennedy sera « un jour » Président des Etats-Unis. — Les succès du Général de Gaulle continueront. Il restera longtemps au pouvoir, mais sera la victime d'une maladie inattendue. — Brigitte Bardot fera en 1959 un « mariage sensationnel » et elle aura un fils. — Nasser éprouvera en 1959 des difficultés qui seront réglées en 1960 grâce à l'appui du Général de Gaulle. — Le roi Baudouin de Belgique se mariera en 1960. La reine sera « active, énergique et aimée des Belges ». Elle aura deux fils. En 1962 ou 1963, le trône de Belgique sera menacé mais la crise sera écartée par un homme d'Etat puissant.

► Les journalistes de Paris ont décerné le premier prix de « L'Annonce de l'Année » à celle-ci : « Echange robe du soir, très décolletée, portée une seule fois, contre voiture d'enfant ».

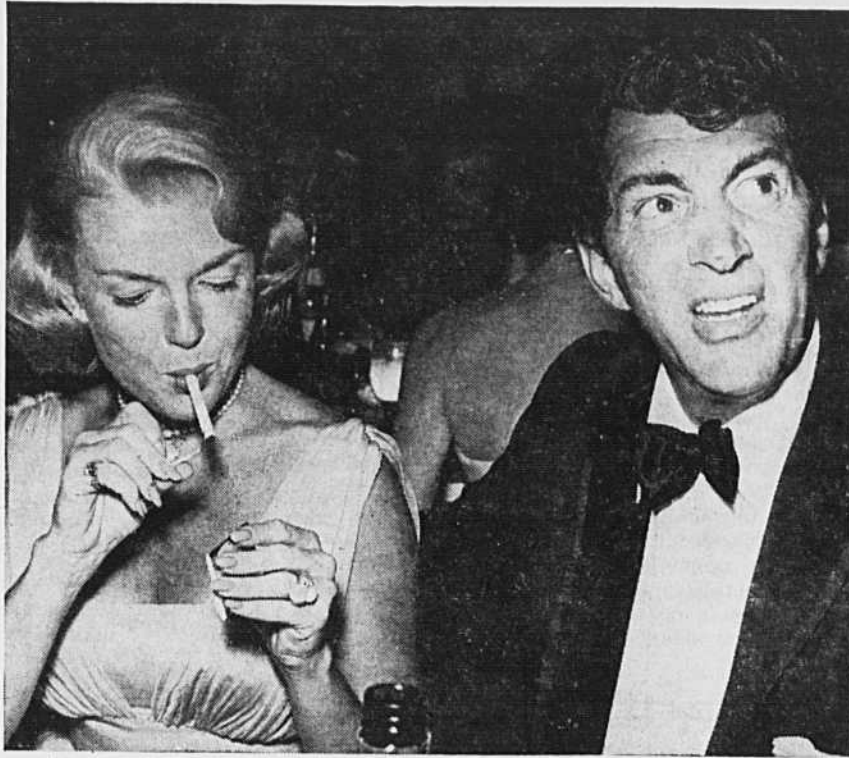
► Nouveauté parisienne : la machine à écrire dont les touches sont vernies dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et destinée surtout aux femmes. L'ayant apprise, un coiffeur parisien a aussitôt lancé la « mode » des ongles vernis en dix nuances différentes. Ah, si cette machine et les ongles multicolores pouvaient éviter les fautes de frappe...!

► Une famille de La Chaux-de-Fonds, papa, maman et les trois enfants, rentrant récemment des vacances passées en Italie, constatèrent que leur concierge, femme consciencieuse, avait placé leur poubelle devant la porte et les « boueux » l'avaient vidée dans leur camion. Dans la poubelle à couvercle, le curieux papa avait caché toutes les économies du ménage, environ 3,000 dollars. Et tout le ménage de fouiller maintenant le versage des ordures ménagères à la recherche du trésor familial...

► Un fabricant a eu l'idée originale de lancer (avec succès, il faut le reconnaître) des savons de toilette minuscules, un peu plus grands qu'un comprimé et appelés « savons pour invités ». Ils suffisent à se laver les mains une seule fois. C'est amusant, mais un peu avare, nous semble-t-il, car lorsque l'on en emploie plusieurs, il y a plutôt gaspillage qu'économie...

► Annonce parue récemment dans un quotidien du Jutland : « Princesse appartenant à famille royale européenne, très jolie, riche, 25 ans, désire amitié et mariage futur avec homme de forte personnalité, pas nécessairement de sang noble, mais âgé de moins de 50 ans »... Avis à nos séduisant lecteurs...

De nouveau Dean Martin, cette fois en compagnie de sa femme, Jeanne. Bien qu'ils aient une famille de six enfants, les Martin trouvent quand même le moyen de fréquenter les salons et de prendre part aux célébrations nombreuses qu'offre Hollywood.



► Un four qui peut servir aussi de cuisinière et qui fonctionne sans combustible, sans flamme et sans fumée a été construit au Japon. C'est un four qui utilise la chaleur du soleil grâce à un jeu de 36 miroirs qui produisent 7,000 calories par minute avec les rayons du soleil. Ce four permet de cuire 2 livres de riz en une heure et de bouillir 12 pintes d'eau en 40 minutes.

► Le nombre des femmes anglaises qui suivent les cours pour l'obtention du permis de conduire est actuellement supérieur à celui des hommes et le pourcentage des femmes « reçues » au concours final est aussi plus élevé que chez les hommes. Et la question se pose : les femmes anglaises sont-elles vraiment plus intelligentes que les Anglais, ou les moniteurs sont-ils si indulgents... ?

► D'après un récent exposé américain, les Suédois seraient les plus grands consommateurs de café du monde. La consommation s'élève en Suède à 7,8 kg par habitant et par an. Viennent ensuite les Danois, avec une consommation de 7,3 kg, et les Américains des Etats-Unis avec 7,1. D'autres grands consommateurs de café sont les Finlandais (6,1 kg), les Norvégiens (6 kg), les Islandais (5 kg), les Belges (4,6), les Suisses (3,9 kg) et les Français (3,8 kg).

► Au récent Salon des Arts Ménagers qui eut lieu à Wiesbade, une présentation de vêtements pour enfants connut un gros succès, car tous les modèles de manteaux, costumes, robes, tricots présentés par les enfants avaient été confectionnés par leurs mamans. Il y eut tant de concurrentes et tant de petits mannequins qu'au lieu de deux présentations prévues, celles-ci durent être prolongées pendant les 8 jours du « Salon ».

► Dallas, chef-lieu de l'Etat du Texas, ancien royaume des cow-boys, devenu le paradis du pétrole, est la ville américaine qui compte le plus grand nombre de millionnaires. Elle possède aussi le magasin le plus luxueux « du monde » qui a décerné récemment à Yves St-Laurent, le premier créateur de la maison Dior de Paris, un « Grand Prix de la Mode » pour sa collection de printemps de 1958. Yves s'est rendu à Dallas pour présenter sa collection d'hiver pour laquelle il a raccourci les robes... Chez Dior, M. Marcel Boussac, le Roi du Textile français, a donné un adjoint à Yves St-Laurent, l'ancien modeliste Jean Patou, Marc Bohan, chargé de la finition des modèles conçus par Yves.

MAGAZINE

► Le prince héritier japonais Akihito va épouser Mlle Michito Shoda, âgée de 23 ans, fille d'un fonctionnaire et de religion catholique. Elle étudie encore actuellement à l'Université féminine des Soeurs du Sacré-Coeur à Tokyo.

► Après une enquête menée auprès de 500 secrétaires féminines, l'Institut allemand de Psychologie du Travail a établi que, pour les secrétaires allemandes, le patron idéal doit être marié, d'âge mûr, taciturne et élégant. Toutes les secrétaires ont déclaré attacher une grande importance à l'aspect extérieur de leur chef et exiger de lui une correction parfaite. 70% ont estimé que leurs relations devaient se limiter au plan strictement professionnel, les autres 21% voudraient faire la connaissance de sa famille; mais 85% des secrétaires se sont plaintes d'avoir un chef bavard. Mais le défaut le plus insupportable pour les jeunes femmes est, chez leur patron, l'ironie (91%...). Les secrétaires affirment presque toutes préférer les reproches violents, sans sous-entendus...

► Un millionnaire écossais, Albert E. Pickard, a offert 2,000 dollars à une jeune fille de 22 ans d'épouser Donald Forbes qui est actuellement en prison à Edimbourg. Le jeune époux n'y sera probablement plus longtemps, car il doit être exécuté très prochainement pour meurtre.

► Herbert von Karajan, le célèbre chef d'orchestre allemand qui, à 51 ans, n'en paraît que 35, a épousé récemment le mannequin parisien Eliette Mouret dont il fit la connaissance lorsqu'elle vint le féliciter dans sa loge, au cours d'un concert à Londres.

Les "affreux ongles sales"

Hollywood en a par-dessus la tête de se voir faire la loi par les gens de New-York. Des gens qui ne cachent pas leur mépris pour Hollywood, pour la discipline de son travail et l'ennui sophistiqué de ses distractions.

Des gens qui viennent tous de l'Actor's Studio de Lee Strasberg. Celui-ci est aujourd'hui par procuration l'homme le plus influent d'Hollywood, où il ne va que lorsqu'il lui est impossible de faire autrement.

« Les affreux ongles sales », c'est le surnom que vient de donner Hollywood aux jeunes acteurs pleins de talent mais anticonformistes et à la tenue

négligée qui ont été formés par l'Actor's Studio : Marlon Brando, (naguère James Dean), Carrol Baker (« La Poupée de Chair »), Paul Newman, Joanne Woodward, et bien d'autres. Les Hollywoodiens « de vieille souche » mènent actuellement une véritable campagne contre ce qu'ils considèrent comme une concurrence déloyale. On n'invite plus les « ongles sales » aux réceptions (ce dont ils n'ont cure), on les met en quarantaine, on va jusqu'à crever les pneus de leurs voitures. La vieille classe reproche surtout à ces « jeunes Turcs » d'aspirer à des rôles qu'on ne confiait naguère qu'à des acteurs chevronnés, et d'avoir des exigences financières inadmissibles pour leur âge.

► Plusieurs réfrigérateurs de fabrication française et décorés par de grands peintres français et continentaux ont été récemment embarqués pour les Etats-Unis, où ils figureront peut-être un jour au Metropolitan Museum of Art. Mais voici qu'un décorateur parisien lance sur une grande échelle la mode des « frigos décorés » dont on peut modifier l'aspect à souhait et à peu de frais. Le chef de famille ou la ménagère utilise tout simplement des décalcomanies résistant à l'eau et qui représentent des motifs à fleurs, animaliers (oiseaux, papillons, chiens, chats, chevaux). Outre les décalques, on utilise aussi du plastique collant par contact et de couleurs différentes. Les frigos ainsi « habillés » peuvent être placés dans la salle à manger ou même le salon, la cuisine étant souvent trop exigüe.

► Un quincailleur de Greenwich avait écrit à son journal pour dire « qu'il aimerait savoir combien d'appareils de téléphone de couleur Jayne Mansfield avait fait placer dans sa nouvelle salle de bain bleue et jaune ». Le journal se renseigna et fournit ces renseignements à ses 4,200,000 lecteurs : 11 téléphones de couleurs différentes, car la nouvelle villa de Jayne compte 11 salles de bain. Les murs de sa propre salle de bain sont recouverts de fourrure rose (quelle fourrure, — en nylon... ?), le « living » a une cheminée en forme de coeur, — une fontaine joue dans le grand salon. Le mari de Jayne, Mickey Hargitay, a voulu que leur lit énorme ait la forme de l'Etat du Texas, parce que c'est le plus grand des U.S.A. et que leur piscine privée soit également en coeur.

Un Montréalais négocie la paix des deux Chines

Le *New York Times* annonçait récemment que, selon des informations des services secrets, le gouvernement de Formose serait « impressionné par les offres secrètes des communistes ».

L'homme qui s'est donné pour tâche d'établir des contacts secrets entre la Chine nationaliste et la Chine populaire serait, selon l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel*, Abraham Morris Cohen, plus connu entre les deux guerres sous le surnom de « l'Homme aux deux revolvers ». Il s'est consacré à cette mission dès 1955, qui fut couronnée, au bout de quelques mois, par l'annonce de négociations entre Chou En Lai et Tchang Kaï Chek, suivies d'offres de compromis.

« Tous les experts des affaires chinoises sont d'accord pour affirmer que le seul homme capable de faire aboutir des négociations entre Formose et Pékin est « Cohen aux deux revolvers », écrivait à cette

époque le magazine américain *News Week*. De par son passé, Morris Cohen entretient des relations extrêmement amicales aussi bien avec les dirigeants de la Chine populaire qu'avec ceux de la Chine nationaliste ».

Le plus téméraire des aventuriers

Abraham Morris Cohen naquit il y a 70 ans à Montréal. Après la première guerre mondiale durant laquelle il combattit dans le contingent canadien de l'armée britannique, il se retrouva — avec grade de sergent — libéré à Shanghai.

Là il acquit, autour des années 1920, une réputation presque légendaire : de Pékin à Hong-Kong, on le considérait comme le plus audacieux, le plus téméraire des aventuriers d'Extrême-Orient. On le soupçonnait également de se livrer au trafic de l'opium, et il manqua plusieurs fois d'être jeté en prison.

Mais ce qui lui valut surtout sa célébrité, c'était son adresse au revolver : de la main gauche, il lançait une pièce de monnaie en l'air, tandis qu'avec la main droite il sortait son arme, tirait sur la pièce qui retombait, trouée, dans sa main.

Cet exploit parvint aux oreilles du fondateur de la République Chinoise, le président Sun Yat Sen, qui fit de Morris son garde du corps personnel. Des années durant, on put le voir, aux côtés de Sun Yat Sen, sur les tribunes officielles ou debout sur le marchepied de la voiture présidentielle ou assis sur le porte-bagages, mais toujours les mains dans les poches, prêt à en tirer ses deux revolvers.

A la mort de Sun Yat Sen, en 1925, il fut le seul Européen autorisé à suivre le convoi funèbre jusqu'au mausolée de Nankin. Par testament, le « père de la

Une Montréalaise s'empare de Paris

Une fois de plus, le proverbe s'avère vrai et c'est la charmante Canadienne Alexandra Stewart qui en confirme la règle de façon plaisante.

Cette ravissante personne, qui a vu le jour à Montréal, le 10 juin 1939, manifesta, dès son plus jeune âge, l'intention de devenir artiste, malgré l'opposition formelle de sa famille, car son père, directeur d'une importante compagnie d'assurances-incendie, envisageait déjà d'en faire sa secrétaire.

Néanmoins, à force d'insister, Alexandra obtint l'autorisation de se consacrer aux Arts Décoratifs et partit pour Paris, en janvier 1957, dans le but « officiel » de suivre les Cours d'Histoire de l'Art du Musée du Louvre.

Seulement, comme elle est Canadienne anglaise, Alexandra Stewart dut d'abord apprendre le fran-

çais. Pour cela, elle circula beaucoup dans Paris et fit de longs stages dans un quartier où, paraît-il, brillent l'intelligence et l'esprit de la littérature contemporaine française : Saint-Germain-des-Prés.

Au cours de ses tribulations, elle fit la connaissance de Marcello Pagliero et tourna auprès de lui « *Le Bel Age* », un moyen métrage de Pierre Kast où elle se révéla comme « étonnamment photogénique ».

Tout en suivant le matin ses études de dessin, Alexandra se rendait l'après-midi au cours de Maurice Escande.

Jean-Marc Thibault et Roger Pierre entourent notre jeune et jolie compatriote Alexandra Stewart dans "Les Motards".



• Pour la Tebaldi, les mélomanes campent trois nuits sur les trottoirs de New York

• Elle bat tous les records de recettes du Metropolitan Opera

Les Américains se passionnent pour le tournoi TEBALDI-CALLAS

C'était, ce 27 octobre, la plus grosse recette jamais réalisée au Metropolitan Opera de New-York : cent cinq mille dollars. Mme Renata Tebaldi chantait « La Tosca ». On s'était arraché les fauteuils d'orchestre à trente dollars ; quant aux places des promenoirs, des courageux firent la queue dès le vendredi après-midi et campèrent sur le trottoir jusqu'au lundi, jour de la représentation. Emu devant cette preuve de mélomanie, le directeur général de l'Opéra leur fit distribuer du café.

« Pourquoi avez-vous supporté une telle épreuve ? », demandait-on aux premiers arrivés.

« N'importe quoi pour la Tebaldi », répondit une femme. « Il n'y a pas de sacrifice trop grand pour elle... Ni pour Delmonaco », renchérit sa voisine.

Le fait que la Tebaldi ait annulé son contrat l'année dernière à cause de sa mère l'a rendue encore plus populaire. C'est la première fois qu'elle « ouvre » la saison, alors que la Callas a eu cet honneur une fois déjà, et Zinka Milanov trois fois.

Choisir entre ces trois « prima donna » donnait des cauchemars à M. King, le directeur du Metropolitan.

« Tel le dieu Pâris donnant la pomme à la plus belle, raconte-t-il plaisamment. Il les voyait en rêve s'avançant vers lui précédées de leur chien favori. Zinka avec son chien loup Nicki qui grognait, Maria et son caniche Toy qui lui mordillait les chevilles, et Renata et son caniche New qui sautait sur lui. Toutes les trois fredonnant sur un air d'opéra : « Choisissez, choisissez, choisissez ».

Finalement, c'est Tebaldi, celle dont Toscanini disait qu'elle chantait « avec la voix d'un ange », qui a été l'élue.

Depuis ses débuts aux U.S.A., à San Francisco, il y a huit ans, toutes les salles qui l'ont accueillie ont joué à bureau fermé. Trente villes des Etats-Unis se la sont arrachée pour un cachet de six mille dollars par soirée.

Comparez-vous le champagne et le coca-cola ?

La Callas affecte l'indifférence devant sa rivale.

« J'ai beaucoup d'admiration pour elle, et je me réjouis de son succès, dit la Callas, mais je vis dans un autre monde. Elle ne peut chanter qu'un répertoire réduit. Moi je suis un soprano, et mon répertoire

est complet. J'ai contribué à l'histoire de la musique. La musique était morte et enterrée, je l'ai ressuscitée. Quand ma chère amie Renata Tebaldi pourra chanter « Norma », ou « Lucia », ou « Anne Boleyn » un soir, et le lendemain « La Traviata » ou « Médée », alors, à ce moment-là, nous serons rivales. Autrement, c'est comme si on comparait le champagne et le cognac... Ou plutôt le champagne et le coca-cola ! »

Il est indéniable que la Callas l'emporte par le jeu scénique et l'étendue du répertoire. Mais elle n'a pas le parfait contrôle vocal, ces pianissimos extraordinaires de la Tebaldi.

Fille d'un violoncelliste d'orchestre qui abandonna sa mère après quelques années de mariage, Renata contracta la poliomyélite à trois ans et demi et ne put marcher jusqu'à six ans. Il lui en reste une faiblesse dans la jambe droite.

A 8 ans, elle commença le piano. Son grand-père l'emmenait parfois à l'Opéra et c'est alors qu'elle commença à mettre ses poupées au lit en fredonnant des airs de « La Traviata ». A 17 ans, en 1939, elle entra au Conservatoire de Parme, puis eut la chance d'être prise comme élève par le soprano Carmen Melis, véné-

Grande Révolution» le nomma alors protecteur de son fils Sun Foch.

Un peu plus tard, Morris Cohen reçut le grade de général de l'armée chinoise. A dater de ce jour, il se plut à revêtir son corps trapu d'un uniforme de fantaisie, et à se faire photographier aux côtés de Sun Foch, qu'il accompagnait maintenant dans ses voyages à titre de « conseiller ».

Durant la seconde guerre mondiale, il tomba à Hong-Kong aux mains des Japonais — mais il fut bientôt échangé, en qualité de « personne très importante », contre un prisonnier japonais.

Bientôt, il renoua des relations d'amitié avec Tchang Kaï Chek, devenu, entre-temps, président de la République nationaliste de Formose. En 1955, au moment des premières négociations Pékin-Formose, Tchang lui donna même des lettres de crédit manuscrites le reconnaissant comme représentant officiel du gouvernement chinois.

D'autre part, Morris Cohen conserve de nombreuses amitiés en Chine populaire. Il est, entre autres, toujours lié avec la veuve de Sun Yat Sen, laquelle joue un rôle important dans la Chine communiste.

Ayant appris par la presse ses débuts à l'écran, ses parents lui intimèrent l'ordre de retourner immédiatement au Canada.

Grisée par son premier succès, Alexandra opposa un refus formel et se vit couper les vivres.

Allait-elle être condamnée à mourir de faim ?

Juste au moment où elle commençait à ressentir les premiers tiraillements d'estomac, les productions Eclectique-Lux Films lui offrirent un beau contrat pour tourner dans un grand film : « Les Motards », une spirituelle réalisation de Jean Lavignion, avec une excellente et joyeuse équipe comprenant Roger Pierre, Jean-Marc Thibault, Francis Blanche, Jacqueline Maillan, Colette Dereal et Véronique Zuber.

Bientôt, Alexandra Stewart, si le cinéma lui en laisse les loisirs, retournera chez elle, mais en vedette, ainsi qu'elle l'avait laissé entendre et espéré, alors que déglorée gamine, elle faisait des boules de neige dans les rues de Montréal.

LÉOPOLD MASSIÉRA

rée par toute l'Italie, l'une des plus grandes chanteuses de Puccini.

Pas deux coqs pour une seule basse-cour

La renommée grandissante de Renata Tebaldi devait inévitablement se heurter à celle de Maria Meneghini Callas ; et c'est alors que commença la guerre des sopranos, avec la scène de la Scala pour champ de bataille. Renata Tebaldi se retira avec dignité : « Deux coqs », dit-elle, « c'est trop pour une basse-cour ». Et lors du scandale récent de la Callas à la Scala, elle a refusé d'hériter de sa place.

Elsa Maxwell ayant suggéré récemment un concert de charité où chanteraient les deux chanteuses, Tebaldi répondit : « Dieu lui-même n'approuverait pas de tirer profit de cette situation ».

Célibataire, Renata Tebaldi, âgée aujourd'hui de 36 ans, n'avait, jusqu'à l'année dernière, d'autre compagnie que sa mère, qui prenait soin d'elle, de ses costumes, de sa santé. Maintenant qu'elle est morte, elle voyage avec une femme de chambre, un secrétaire, sans parler des 30 malles qui contiennent 70 paires de souliers, 50 robes et 5 manteaux de vison. Elle aime les bijoux, les bracelets, les grosses bagues, les boucles d'oreille en perles et diamants, et va s'acheter une voiture américaine.

Mais elle refuse toujours de voyager en avion, ce qui ne facilite pas un programme de saison très chargé, car après 22 soirées à l'Opéra de New York, on l'attend à La Havane, puis à Rome, Naples, Paris — où elle chantera pour la première fois — et Vienne.

DE-CI DE-LÀ

à travers les sports

par JEAN BEAUFRET

- A Paris le catcheur masqué suscite l'intérêt mais déchaîne la fureur.
- L'athlétisme américain fait sa révolution.
- Le judo, sport olympique en 1964 ?

A Paris : le "Catcheur masqué" suscite l'intérêt mais déchaîne la fureur

L'idée était excellente. Un des catcheurs qui s'affrontaient dans le ring du Palais des Sports, s'était recouvert la tête d'une cagoule noire et le corps d'un maillot et de jambières de la même couleur. On dut refuser du monde ce soir-là et le « catcheur mystérieux » (made in U.S.A.) put donner un aperçu de son talent devant une salle archicomble qui, exaspérée par les irrégularités et le mystère de cet homme en noir, aurait bien voulu lui faire un mauvais parti à sa descente du ring. Mais ceci aussi était prévu et sous la garde vigilante de la police, il put regagner son vestiaire.

Pendant ce temps, encore dans le ring, son adversaire, le beau Robert Duranton, ex-Monsieur Europe, essayait de retrouver ses esprits. Il avait tout simplement été étranglé et il fallut les soins énergiques de ses soigneurs pour le tirer d'un si mauvais pas.

Le « catcheur mystérieux » avait poussé un peu loin l'apparence de vérité à laquelle personne ne croit plus dans ce sport où l'on estime que tout est comédie.

D'ailleurs, ceci est vrai dans une certaine mesure mais il y a quand même une part de risque dans ce sport-spectacle qui continu à passionner un certain public.

Mais ce public est exigeant. Il demande toujours du nouveau, de nouvelles vedettes. S'habituant à la violence il en demande toujours davantage pour satisfaire son goût d'émotions fortes. Il est à craindre que, de plus en plus, pour répondre au besoin « particulier » de ce public l'on en arrive à des excès regrettables et que le catch devienne un « néo-sport » particulièrement dangereux.

Ceci dit le « catcheur-masqué » a fortement intrigué par son anonymat. Les journalistes parisiens ont essayé de percer son mystère. Bon nombre d'entre eux ont cru reconnaître en lui le fameux Zorro, ce catcheur américain qui possède une musculature impressionnante qui correspond assez bien à celle du « catcheur masqué ».

Mais pour les détromper, l'organisateur, M. Goldstein, se propose de présenter, l'un contre l'autre, le catcheur à cagoule noire et le fameux Zorro.

L'athlétisme américain fait sa révolution

Au Congrès de l'A.A.U. qui s'est tenu récemment à Chicago, M. Averil Brundage a lancé un véritable cri d'alarme.

« Sans les remarquables performances de nos athlètes de couleur, nous ne serions même pas, en athlétisme, une nation de second ordre.

Nous avons été il y a longtemps la nation la plus sportive du monde. Aujourd'hui, certes, nous avons encore des individualités brillantes, mais aucun travail en profondeur n'est fait pour assurer des réserves solides qui font les grandes nations sportives. Si l'on n'y prend garde, dès les Jeux Olympiques 1960 nous pourrions évaluer le degré de décadence de notre athlétisme ».

Ces propos sévères sont peut-être exagérés mais il est évident que si les Etats-Unis veulent maintenir leur supériorité mondiale en athlétisme, ils devront changer leur politique de recrutement et de sélection. A ce même congrès, M. Hunter, président du Comité Olympique américain a, lui aussi, agité la sonnette d'alarme. Il déclara :

« Sur le plan de la sélection des athlètes pour les Jeux Olympiques nous devons modifier l'ancien

règlement qui voulait que, seuls, dans chaque discipline, les trois premiers des Championnats nationaux soient sélectionnés. Ceci nous a valu lors des J. O. de Melbourne de nous priver des services des sprinters Sime et King, entre autres, qui, hors de forme se classèrent mal aux Championnats nationaux.

Nous ne pouvons plus nous permettre d'éliminer des athlètes de classe indéniable par ce procédé absurde. Notre potentiel n'est plus suffisamment solide et abondant pour nous priver délibérément de certains de nos meilleurs éléments ».

Le Congrès de l'A.A.U. a donc décidé que le Comité Olympique se baserait, pour faire son choix, sur les performances réalisées lors des Jeux Pan-américains, qui se dérouleront à Chicago du 25 août au 7 septembre 1959, et sur toutes autres manifestations nationales ou internationales, ayant lieu avant les Jeux Olympiques de Rome en 1960. Six semaines avant cette confrontation mondiale le plus grand nombre d'athlètes seront réunis pour un stage d'ultime mise au point.

C'est donc avec les garanties les plus sûres que l'athlétisme américain affrontera les prochaines olympiades ou les athlètes espèrent bien encore être les meilleurs.

Le judo sera-t-il sport olympique en 1964 ?

Ignorer l'audience de plus en plus grande du judo dans le monde c'est être de parti-pris.

Le Comité International Olympique estime sans doute que c'est encore insuffisant car il a refusé de faire figurer ce sport aux Olympiades de 1960. Il est vrai que le C.I.O. a pris comme prétexte que le programme de cette manifestation était déjà établi et ne pouvait pas être remanié. En réalité nous pensons que le moment était mal choisi, car pour le C.I.O. il était davantage question de supprimer un certain nombre de sports des J.O. que d'en accepter de nouveaux. Mais la question reste posée pour 1964 et, d'ici là, le Dr Riset Kano, Président de la Fédération Internationale de Judo, va s'employer avec toute son autorité à réaliser un projet qui est cher au cœur de tous les judokas.

Il sera aidé dans sa tâche par le succès grandissant et l'expansion du judo que l'on constate actuellement dans le monde. Les derniers championnats mondiaux, qui se sont déroulés à Tokio, ont réellement démontré que ce sport, que l'on a longtemps considéré comme particulier au Japon, a acquis ses lettres de noblesse dans d'autres parties du monde, en Europe en particulier.

Evolution de la qualité aussi. A ces mêmes championnats les maîtres japonais n'ont pas caché leur étonnement devant les progrès réalisés par les Européens.

Il est donc normal que ce sport veuille entrer dans la grande famille des sports olympiques où il a certainement sa place.

Mais, où se dérouleront les Jeux Olympiques en 1964 ?

On sait que la clôture des inscriptions des villes candidates a eu lieu le 1er décembre.

Quatre villes sont en présence : Tokio, Détroit, Bruxelles, Vienne.

Après la démonstration concluante qu'a faite le Japon en organisant cette année les Jeux Asiatiques, qui ont eu un retentissant succès, il semble que les chances de la ville de Tokio, pour l'organisation des Olympiades 1964, soient sérieuses.

Ce n'est qu'à la fin mai 1959 à Munich, lors de la session du C.I.O. que nous serons fixés sur ce point.



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

TELEVISION — RADIO — THEATRE

Du nouveau à CKAC

Depuis quelques semaines déjà, la direction du poste de *La Presse* promet « du neuf en cinquante-neuf », en plus de demander aux radiophiles de surveiller CKAC pour la nouvelle année. Les chefs de service ont tenu plusieurs réunions importantes depuis le début de novembre dernier et il faudra un certain temps pour que la nouvelle programmation soit établie définitivement.

Souignons cependant les modifications suivantes apportées en janvier à l'horaire régulier du poste de la famille canadienne.

Afin d'animer davantage le programme « Bonjour gaieté » tous les matins, l'annonceur Pierre Chouinard compte maintenant sur les services de son camarade Roger Lebel à partir de 7:05. Pour remplacer l'émission sportive de 7 heures vingt-cinq, les animateurs de « Bonjour Gaieté » donnent les résultats des joutes les plus importantes de la veille.

L'émission « Gaieté Musicale » a changé de formule et présente des disques variés répondant aux goûts de l'heure au lieu de l'attacher à un seul et même artiste. Roger Lebel, Réal Giguère et Gaston Blais en ont l'entière responsabilité.

Just a cabbage farmer in Quebec...

"When the French Academy Charles-Cros last month awarded its Grand Prix du Disque for an unprecedented second time to a singer named Félix Leclerc, the ovations ran all the way from Montmartre and the Latin Quarter into thousands of french homes, where Leclerc's voice is as familiar as Chevalier's or Patachou's. It created scarcely a stir, however, in the little village of Vaudreuil just outside Montreal where Leclerc is better known as an ex-logger, a cabbage farmer and "the neighbor with the guitar."

Nul n'est prophète en son pays, dit le proverbe. Bien que Félix Leclerc ait déjà avoué ne pas croire en ce dicton, il reste un fait certain : il en est le plus vivant exemple. C'est en lisant les lignes précitées dans le *Maclean's* que je me suis mise à réfléchir au cas Leclerc. Le populaire magazine canadien anglais exagère cependant les choses en disant que « peu de Canadiens ont tant chanté en France et si peu chez eux ». Depuis quelques années, nous rendons à Félix Leclerc les honneurs qui lui sont dus. Il est entouré d'une sorte de vénération, d'une espèce de halo qui le classe dans la catégorie de ceux qui ne sauraient être mauvais. Ses admirateurs, beaucoup plus nombreux que ses dénigriers lui vouent un véritable culte, mais... et c'est là que je voulais en venir, il est étonnant de constater à quel point est passée inaperçue la remise du Grand Prix du Disque à notre meilleur poète chansonnier. C'est là que s'applique le proverbe... Notre Félix, nous ne l'avons pas découvert... C'est la France, dans la personne de monsieur Jacques Canetti qui nous l'a fait découvrir... Et ce n'est point la même chose...

« Le Canadien », continue le *Maclean's*, « est payé à Paris environ \$1,000 par représentation.

Ses enregistrements se vendent par milliers, ses livres sont fort populaires et le tout lui permet de gagner environ \$100,000 par année ». Oui... enfin ! Les reporters anglais sont toujours prêts à mettre le gros prix.

« Tout a commencé il y a huit ans alors que Leclerc était un petit annonceur de province, un mauvais comédien et n'avait à la radio qu'une seule continuité « Un homme et son péché ». C'est alors que Jacques Canetti, à la recherche de talents locaux, lui offrit un engagement à Paris et un salaire de \$20 par soir. Il y resta cinq ans et devint bientôt un des grands interprètes du music-hall français. Sa chanson, « Moi, mes souliers » lui valut un premier Grand Prix du Disque ».



GEORGES CARRÈRE...

Eternel ferrailleur, habile comédien, Georges Carrère est dans la vie de tous les jours, un calme, un pacifique, un silencieux. Il cache ses impressions et opinions avec un soin qui l'honore pour ne les révéler qu'aux intimes. Ces derniers sont très rares et acceptent ses confidences comme un privilège. Quand il parle, il parle vite. Ses jugements sont justes, clairs et précis. Très en faveur de la publicité et comprenant qu'on arrive difficilement sans elle, il la recherche et profite de toutes les occasions qui passent pour en bénéficier. Il est rangé, sage, méthodique ; il s'habille sobrement et sans prétention. Son rôle dans « Cap aux Sorciers » lui a valu l'attachement de milliers d'admiratrices. De plus, Georges Carrère est un généreux : généreux de son temps et de son travail. Epoux de Mariette Duval chez qui il a trouvé la femme idéale, il semble le plus heureux des hommes. Le couple n'a pas d'enfants, mais rêve d'en avoir un le plus vite possible.

...tel qu'il est

« Il a maintenant des offres de tournée en France, en Russie et en Israël auxquelles il est fortement intéressé ».

Toujours en parcourant le *Maclean's*, je suis tombée sur un entretien, une sorte d'enquête posant un problème vieux de six ans mais toujours d'actualité. « La T.V. a-t-elle tué la conversation ou, au contraire, a-t-elle excité les commentaires et suscité les discussions propres à enrichir l'art de la parole ? » Cette question qui ne manque pas d'à-propos parce qu'elle est une source de controverses dans les camps des défenseurs et des détracteurs du cinéma chez soi, cette question dis-je, a été soumise à trois personnalités canadiennes bien connues.

C'est d'abord Roger Lemelin, romancier et scripteur qui déclare : « Les gens qui se sont laissés prendre au piège le méritaient bien. Il y a fort à parier qu'ils avaient peu de choses à dire avant même l'acquisition de leur appareil. Par contre, j'ai vu des individus taciturnes de nature être stimulés par un bon spectacle télévisé et parler d'abondance sur ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Le problème est tout simple ! Les personnes intelligentes s'abstiennent des mauvaises émissions et s'occupent à des loisirs plus enrichissants (celui de la conversation par exemple) ; alors que les autres s'abrutissent devant leur écran... comme de véritables fumeurs d'opium. Je crois pour ma part que les bonnes télémissions ont développé chez nous un goût plus sûr, un jugement plus aiguisé et un sens plus impartial de la critique ».

Max Ferguson, de la télévision torontoise, estime que : « La T.V., tout comme l'alcool provoque des réactions différentes selon les individus. Je me suis fait un point d'honneur », ajoute-t-il, « de fermer mon téléviseur quand des invités se présentent. Car, indubitablement, la conversation souffre de la présence envahissante de l'écran à domicile, même s'il faut reconnaître que certains programmes sur la politique et les affaires internationales notamment, favorisent des polémiques ardentes et fructueuses ».

Enfin, madame Pierre Casgrain, vice-présidente du parti national CCF, affirme que : « la T.V. a certainement éveillé le besoin de parler et de communiquer ses idées. Elle a aiguillonné la curiosité du public sur les événements mondiaux, sur les recherches scientifiques et sur les activités sociales et culturelles, en les rendant plus accessibles et, en somme, plus nécessaires à une foule de gens qui autrement n'auraient même pas soupçonné ce qui se passe dans ces différents domaines ».

Le public et la grève

Cette grève des réalisateurs de Radio-Canada et la suppression de la programmation régulière qui s'ensuit nous auront fait toucher du doigt l'ampleur et l'acuité de nos habitudes de télévisiomanes invétérés.

Eh quoi, des centaines de grèves éclatent tous les ans qui mettent aux prises des milliers et des milliers d'ouvriers et cela, — avouons-le — nous laisse passablement indifférents. Il aura suffi d'une petite poignée d'hommes pour bouleverser du jour au lendemain notre routine quotidienne de téléspectateurs.

Tous ces visages familiers que nous accueillons avec tant d'empressement et dont nous partageons l'existence même sur l'écran, voilà qu'on nous les supprime pour une question syndicale.

Sans doute notre sympathie s'est-elle portée du côté de l'opprimé. Nous avons même cherché de bonne foi à démêler l'écheveau des bulletins de nouvelles contradictoires qui nous parvenaient de sources différentes. Nous avons plaint les courageux piqueurs qui, par un temps à ne pas mettre un chien dehors, ont maintenu leurs barrières. Nous avons admiré l'organisation d'urgence de la Société Radio-Canada qui a réussi, malgré une situation quasi-désespérée à maintenir un horaire régulier à grands renforts de bandes filmées.

Notre bonne volonté et notre patience se sont exercées au-delà de toute attente.

Mais, intérieurement, nous avons déploré qu'un groupe d'individus dont la profession est un art (puisqu'elle suppose génie inventif, imagination, sens de la mesure et du bon goût), aient été contraints par les circonstances à recourir à des moyens extrêmes comme de simples travailleurs manuels.

Quelques perles...

Voici un document assez effrayant sur l'inculture de gens qui se sont improvisés libraires depuis quelques années.

Dans les commandes de volumes, on a pu relever des fautes aussi énormes que celles-ci :

Si on s'Appliquait	pour Sciences Appliquées
Or et Liens	pour Aurélien
L'Homme qui mourut de froid	pour L'Homme qui mourut deux fois
La Maison dans la Lune	pour La Maison dans la Dune
Lettre à un autre Âge	pour Lettre à un Otage
Crachez sur vos bombes	pour J'irai cracher sur vos tombes
La Guerre des Moutons	pour La guerre des Boutons
Valéry : Mon Poste	pour Valéry : Mon Faust
L'élevage des Cow-Boys	pour L'Élevage des Cobayes
La Faim d'un Val qui rit	pour La Fin d'une Walkyrie
Pilules Charnelles	pour Prélude Charnel
L'Enlèvement aux Harengs	pour L'Enlèvement au Harem
Fusillé à l'eau	pour Fusillé à l'Aube
Lucie de la Mer Morte	pour Lucie de Lammermoor
Ta Tante Passionnée	pour L'Attente Passionnée
La Rousse Illustrée	pour Larousse Illustré...

Chose étonnante... ceci se passait en France! À la semaine prochaine!

— Es-tu occupé ce soir ?
 — Non.
 — Eh bien, viens donc me voir, mais n'arrive pas trop tôt. Pas avant dix ou onze heures.
 — En voilà une idée!
 — Bien, je vais t'expliquer : je viens de m'acheter un chien de garde et je veux voir s'il est vraiment aussi féroce que m'a promis le vendeur.

* * *

— Il paraît que nous allons avoir un hiver très froid.
 — Qui t'a dit cela, ma chérie ?
 — Mon marchand de fourrures.

* * *

— Tu t'es encore querellée avec Michel ?
 — Oui, maman, mais il a un bien mauvais caractère.
 — Il faut y mettre là-dessus. Quand on est marié, c'est pour la vie. Je le sais bien moi, j'ai été mariée trois fois.

* * *

Ils célèbrent leurs noces d'or.
 — Tant d'années passées ensemble sans heurts et sans querelles, ce n'est pas possible! s'étonne affectueusement un des invités. Avouez, Madame, qu'il vous est parfois arrivé de songer à la séparation.
 — A la séparation! réplique la brave femme. Ma foi, je vous assure que non. Tout au plus au meurtre.

Car la grève, quoiqu'on en dira, demeure un mal parfois nécessaire mais toujours odieux.

* * *

Il est une émission fort populaire en France. C'est le « Quitte ou Double » qui rejoint l'idée générale de nos quiz favoris, quiz auxquels prend part un concurrent choisi dans le public. « Notons qu'en France comme en Amérique, le public sympathise avec le concurrent et espère sa victoire. En Italie, où cette émission remporte un succès beaucoup plus frappant, le public réagit différemment; on attend l'échec du concurrent dont, pendant plusieurs semaines, on s'est moqué avec une cruauté digne des jeux de cirque; tout ce qui attendra le téléspectateur américain ou français, fait ricaner l'Italien : une verrue sur le nez, une grosse poitrine, un lapsus, un chapeau insolite, etc... Il n'est pas besoin d'avoir lu « LA LOI » pour connaître la cruauté italienne; en l'occurrence, cruauté rime avec santé. Contrairement à la légende l'Italien est dix fois moins sentimental que le Français, donc trente fois moins que l'Américain! » (d'après François Truffaut)

Coeur à Tout

par JACQUELINE

♥ Il me fait plaisir de vous écrire pour vous demander des informations que vous trouverez embarrassantes à répondre. Je ne sais comment m'expliquer, mais je vais essayer de me faire comprendre un peu. Premièrement, je vais parler de moi : j'ai fait ma dixième année et je suis actuellement un cours commercial d'un an à Sudbury. Mes études seront finies en juin et je voudrais travailler l'année prochaine. Maintenant, voilà mon problème : je voudrais aller travailler à Hollywood où je rêve d'habiter depuis longtemps. Je sais que ça ne sera pas facile mais je serais heureux que vous m'envoyiez des informations concernant ce projet. Etc. etc.

Noël Brabant

R. — Mon cher Noël, il me sera très difficile de vous aider car je ne sais rien de plus de vous à la fin de votre lettre qu'au commencement. Si, une seule chose : vous voulez accepter n'importe quel travail pourvu que ce soit à Hollywood. Est-ce le cinéma, par hasard, qui vous attire dans cette ville qui est une des moins intéressantes de la Californie ? Il fallait le dire. Eh bien, s'il en est ainsi, vous êtes comme des milliers d'autres (je n'exagère pas) qui sont laveurs de voitures, messagers, porte-faix, plongeurs, (de vaisselle), hommes-sandwiches, que sais-je encore ? avant que la chance ne leur sourit. Dans cette catégorie, il y a même de véritables comédiens qui travaillent à n'importe quoi et n'importe où afin de ne pas crever de faim. Et ils sont Américains, eux, et n'ont pas besoin d'une carte de travail provisoire décernée en nombre limité aux étrangers qui émigrent. Après une dixième année et un an d'études commerciales, vous serez sans doute prêt pour du travail de banque ou de commis en langue anglaise. Je suis indulgente, puisque vous



venez de l'Ontario, mais j'ai dû corriger vos fautes d'orthographe et vos tournures de phrases qui n'étaient pas grammaticales en français. Si vous croyez que je vous fais un tableau pessimiste de la situation, réfléchissez aux exigences du métier des jeunes premiers : pose de voix, leçons d'élocution, de maintien, cours d'escrime, de natation, d'équitation, de culture physique. Le succès n'est atteint qu'à force de travail et de patience... et d'autant plus difficile que la plupart des studios ne se maintiennent qu'en faisant des petits films pour la télévision. Soyez donc réaliste et continuez vos études : c'est le meilleur capital, celui qui ne se dissipe jamais.

♥ Avant tout, je vous félicite pour votre admirable courrier. Voici mon problème : je sors avec un étudiant de dix-huit ans. Lorsqu'il est parti, il ne veut absolument pas que je sorte avec d'autres que lui. J'ai beau lui dire que si je le fais quelquefois, ce n'est que pour me distraire et que je n'aime que lui, il ne me croit pas et me dit que je suis volage. Que me conseillez-vous ? Mon poids est-il normal ? J'ai dix-sept ans, mesure 5'3", pèse 106 livres.

Isabeau du Saguenay

R. — Quel joli pseudonyme vous avez choisi Si je réponds à votre question, c'est d'une façon générale et qui ne plaira pas à votre mari. Un jeune étudiant qui s'éloigne pendant des mois ne peut exiger une vie monacale de la toute jeune fille que vous êtes. C'est faire preuve d'égoïsme, de jalousie, et d'une absence totale de confiance en elle. Il ne peut vous épouser avant cinq ans. Pendant ces années, il vous sera ou non fidèle. C'est aussi un risque pour vous qui l'aurez attendu peut-être inutilement. Faites un compromis tous les deux ; promettez-lui de ne pas sortir régulièrement avec nul autre, et de préférence en groupe. Vous aurez ainsi les plaisirs de votre âge et ne l'inquiéterez pas inutilement. Et surtout, écrivez-lui souvent, lui racontant votre vie avec tant de franchise qu'il ne se tourmentera plus à votre sujet.

♥ Je suis une jeune fille de dix-sept ans ; j'ai fait ma dixième année et maintenant je ne vais plus à l'école car j'avais assez de difficultés. J'ai fait un an à l'Institut familial et me dirige dans le domaine de la couture. Je voudrais savoir à qui m'adresser pour travailler aux costumes de la TV. C'est un ouvrage que j'aimerais beaucoup.

Une future couturière ambitieuse

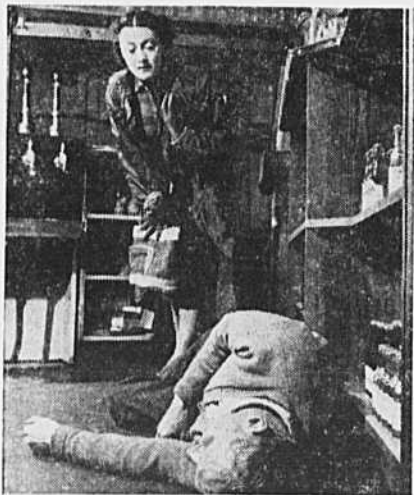
R. — J'ai téléphoné pour vous à Madame Marie-Laure Cabana qui est la directrice de l'atelier des costumes pour la télévision. Elle me dit qu'elle n'emploie que des couturières d'expérience, rapides, ingénieuses, et très peu de ce qu'on appelle en termes de métier, « des petites mains » pour la finition. Pourquoi ne pas aller travailler chez un créateur de haute-couture pour y prendre de la pratique et des idées ? Le salaire n'est pas élevé mais la science acquise vaut bien le sacrifice.

[Lire la suite page 31]

Une enquête
britannique
racontée
par l'image



1. Un bandit s'introduit chez un tenancier de café quelque temps après l'heure de fermeture. La lutte s'engage et le tenancier est tué.



2. Le crime demeure inconnu jusqu'au moment où la femme du tenancier revenant de faire des courses découvre le corps de son mari.



3. Elle appelle à son secours un agent de police qui faisait sa ronde. Celui-ci s'empresse d'avertir le quartier-général comme cela se doit, puis monte la garde auprès du corps.

Vous qui rêvez d'être détective

Suivez-nous pas à pas dans le

Une enquête française décrite par J.-V. Kramer

UN crime vient d'être commis... Les journaux répandent aussitôt la nouvelle dans le public. Et quand l'assassin n'a pas été pris sur le fait, le communiqué se termine généralement par cette phrase laconique, mais lourde de sens : *La police enquête...*

Entre le moment où cette simple ligne a été publiée et celui où l'assassin aura enfin été arrêté, s'écouleront des heures, voire des jours palpitants d'intérêt. Des jours durant lesquels la chasse à l'homme battra son plein.

Nous voudrions vous donner un aperçu vivant de cette période transitoire. Pour cela nous allons pister deux hommes de la Police fédérale, en pleine action, et commenter leurs faits et gestes.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Une enquête n'a souvent rien de romanesque. Il est rare qu'elle aboutisse à coups de déductions géniales à la Sherlock Holmes. N'oublions pas ce qu'a dit un jour l'un des plus grands policiers de notre temps : « Une enquête ? Cinq pour cent d'inspiration et quatre-vingt-quinze pour cent de transpiration... »

N'importe quel inspecteur de la P. J. vous en dira autant.

* * *

PREMIERE PHASE

Une voix tremblante d'émotion au téléphone...

Une heure du matin. La sonnerie grêle du téléphone tire l'homme de garde de sa somnolence.

— Allô, le Commissariat ? fait une voix tremblante d'émotion. Venez vite ! Il y a eu du vilain chez nous ! Le locataire du troisième vient de se suicider...

— Doucement ! fit posément le téléphoniste voulant endiguer le flot de paroles. D'abord, votre adresse ?

— 200, rue d'Armentières... J'suis la concierge...

— Nous venons immédiatement, et en attendant ne touchez à rien !

Le planton enfonce une fiche dans le tableau du standard.

— Allô, M'sieu le Commissaire ?

Le commissaire Fillet déposa le combiné et se souleva de son siège.

— Du neuf, commissaire ? questionna un jeune homme à l'autre extrémité de la table.

— Oui, un suicide rue d'Armentières. Tu m'accompagneras, petit, les suicides font partie du métier...

— Un suicide, soupira le jeune policier tout frais émoulu de l'École de Criminologie. Ah ! Parlez-moi d'un beau crime ! Quand donc... ?

Fillet le considéra presque affectueusement en enfant son imperméable.

— A ton âge, j'en disais autant, petit ! Et puis l'expérience aidant, j'en suis arrivé à me dire ceci : Il n'y a pas de petites enquêtes ! Un fait insignifiant en apparence peut avoir des développements inattendus...

DEUXIEME PHASE

"J'ai entendu un coup de feu, puis..."

L'auto freina, puis stoppa devant un immeuble d'apparence assez cossue. Les deux policiers mirent pied à terre, et comme la porte cochère était entrouverte, ils pénétrèrent sans attendre dans le couloir de l'immeuble.

Le concierge devait guetter les arrivants car elle se précipita à leur rencontre.

— Ces Messieurs sont de la police, sans doute ?

— Commissaire Fillet ! se contenta de répondre le policier. Voulez-vous nous montrer le chemin ?

— Bien sûr ! s'empressa la femme. C'est au troisième étage... Ce pauvre Monsieur Bonnardi, un homme si rangé, si distingué, qui eût cru ?...

Le petit groupe arrivait au deuxième étage. Avant de gravir la dernière volée d'escaliers, le commissaire marqua un petit temps d'arrêt. Il se tourna vers la concierge.

— Comment avez-vous appris ?...

— J'étais couchée depuis une demi-heure environ. J'ai entendu un coup de feu, puis un cri... Vous pensez si j'étais effrayée ! Le temps de passer un peignoir et je suis montée aussi vite que j'ai pu... Le bruit m'avait semblé provenir des étages supérieurs.

Le commissaire hocha la tête. Avant d'appuyer le pied sur la première marche de l'escalier, il posa une dernière question :

— Et les autres locataires ?

— A cette époque de l'année, il n'y en a que trois dans l'immeuble. Les autres ne sont pas encore rentrés de vacances...

Sur le palier du troisième étage, deux hommes et une femme devisaient à voix basse devant une porte entrouverte par laquelle passait un mince rayon de lumière. Ils s'écartèrent à la vue des policiers.

Le commissaire poussa le battant de la pointe du pied, et embrassa la scène d'un seul coup d'oeil. Par-dessus son épaule, l'adjoint écarquilla les yeux.

* * *

TROISIEME PHASE

Dans un seau à glace, une bouteille de champagne...

La pièce était vaste et somptueusement meublée. Un tapis de haute laine garnissait le parquet, et au centre de la chambre, une table recouverte d'une nappe blanche étincelante semblait attendre des soupeurs tardifs. « Deux » nota machinalement le commissaire Fillet. Dans un seau à glace, une bouteille de champagne laissait poindre son museau doré.

Enfin, étendu au pied de la table, une jambe à demi-repliée sous lui, le cadavre de M. Bonnardi. Le commissaire Fillet fit quelques pas dans la pièce, suivi de son adjoint, et s'accroupit près du corps.

La main de gauche serrait encore mollement la crosse d'un pistolet automatique de petit calibre, 6/35 nota Fillet, et sur la robe de chambre, à hauteur du coeur, il repéra une tache rougeâtre. Au centre de cette tache, un petit trou parfaitement rond formait l'orifice d'entrée de la balle.

Le visage du mort avait une expression curieuse. Une expression de surprise teintée d'effroi.

— Alors, Chef ? questionna l'adjoint. Le suicide semble ne faire aucun doute, n'est-ce pas ?

Le commissaire poussa un grognement en se relevant, mais ne répondit pas directement à la question. Des yeux il chercha quelque chose. Puis son regard s'arrêta enfin sur le veston de la victime qui pendait à une patère à moitié dissimulé par le battant de la porte. Il fouilla les poches, et en retira un portefeuille de maroquin noir. Une carte d'identité lui glissa des doigts et tomba sur le tapis. Il la ramassa prestement. *Lucien Bonnardi, 50 ans, industriel, 43, rue La Combe, à Neuilly...*

Le policier fit signe à la concierge de s'approcher, puis referma la porte derrière elle.

— Dites donc, commença Fillet sur un ton assez rogue, votre locataire n'habitait pas effectivement cet appartement ?

La concierge frissonna en jetant un regard sur le cadavre.

— C'est-à-dire... Et bien, non ! Le pauvre Monsieur avait beaucoup de succès auprès des femmes... Alors, c'est ici qu'il les recevait de temps à autre.

— Une garçonnière, quoi ! murmura l'adjoint à mi-voix.

Vous qui rêvez d'être

Combien ne caressent-ils pas l'espoir de devenir détectives dans un plus ou moins proche avenir ?... Le succès que rencontrent les multiples "écoles de détectives" qui se sont fondées un peu partout sont un témoignage éloquent de l'intérêt porté à cette profession. Une profession hors-série, exaltante, reconnaissable.

Mais... s'il y a beaucoup d'appelés, il y a fort peu d'élus. Le métier de détective n'est pas un métier de tout repos. Outre certaines aptitudes physiques, il exige également des facultés d'observation peu communes, sans compter un certain bagage scientifique indispensable actuellement.

Au cours de sa carrière, le détective se trouvera inévitablement placé devant certains cas embarrassants. En d'autres termes, devant des "colles"...

Nous en avons réuni quelques-unes à votre intention. Vous jugerez vous-même de votre talent de détective...

[Réponses page suivante]

déroulement de ces 2 enquêtes

— Et il attendait quelqu'un ce soir ? questionna encore Fillet.

La concierge haussa les épaules.

— Ça, j'peux pas vous dire ! Monsieur Bonnard ne me tenait pas au courant, vous comprenez ? répondit-elle d'une voix aigre.

— Soit... fit le commissaire visiblement peu convaincu. Ce sera tout pour ce soir. Dites aux autres locataires de se retirer chez eux. Si nous avons besoin de leur témoignage, nous les verrons demain.

— Eh bien, petit ? demanda Fillet lorsque la femme eut quitté la pièce, qu'en penses-tu ?

— Moi ? Mais... il semble bien que le type se soit tiré une balle dans le coeur. Evidemment...

L'adjoint jeta un regard embarrassé, dressée pour un petit souper intime qui n'aurait jamais lieu.

Le commissaire suivit le regard de son subordonné et eut un mince sourire.

— C'est la mise en scène qui te chiffonne, hein ? L'idée d'un petit tête-à-tête ne rime en rien avec l'idée du suicide...

— Vous pensez que... ?

Le policier secoua la tête.

— Je ne pense rien, petit... C'est parfois dangereux de penser trop vite ! Nous verrons ce qu'en dira le médecin-légiste. C'est à lui de jouer maintenant...

QUATRIEME PHASE

"La balle a été tirée à plus d'un mètre de distance..."

— Bonjour, commissaire...

— Salut, Docteur ! Alors, ce rapport ?

Le médecin-légiste ouvrit sa serviette, en sortit un double feuillet dactylographié, et le tendit au commissaire Fillet.

— Je vais vous en résumer l'essentiel, commissaire ! La balle, que j'ai retrouvée logée dans le coeur de la victime, a été tirée à plus d'un mètre de distance, ce qui exclut totalement la thèse du suicide. Plaie aux contours très nets, absence de tatouage, force de pénétration du projectile, enfin toutes les caractéristiques du tir à distance. Pour finir, j'ajouterai que la balle a pénétré dans le corps de bas en haut. Comme la victime mesurait un mètre quatre-vingt-deux, j'en conclus que le tireur devait être de taille assez moyenne, disons un mètre soixante, soixante-cinq tout au plus... Auriez-vous des questions à me poser, commissaire ?

Fillet secoua négativement la tête.

— Non, docteur, je vous remercie...

— Ah ! j'oubliais ! fit le médecin-légiste comme il allait se retirer. Sous l'un des ongles de la victime, j'ai retrouvé ceci... Il prit une enveloppe transparente dans sa serviette, et en extirpa délicatement un cheveu.

— Voyez, un cheveu châtain foncé. Si cela peut vous aider dans vos recherches ?

— Bien sûr ! approuva Fillet. On ne sait jamais... !

CINQUIEME PHASE

"Notre vieux maître à tous disait..."

Le commissaire Fillet laissa tomber sa masse pesante sur un siège. Dans l'une de ses mains, il serrait précieusement l'enveloppe transparente. De l'autre, il tenait un petit cigare noir dont il tirait de temps à autre des bouffées nauséabondes.

— Récapitulons, petit, fit-il à l'adresse de son adjoint qui s'était contenté, jusqu'alors, d'écouter avec un vif intérêt.

détective, répondez aux questions suivantes

1. — Est-il possible de s'étrangler soi-même ?
2. — Des traces de sang ont été relevées sur le lieu d'un crime. Le laboratoire affirme que ce n'est pas le sang de la victime. Il est donc probable que l'agresseur s'est blessé. Peut-on déterminer son sexe ?
3. — Peut-on mouler des empreintes de pas dans la neige ?
4. — Peut-on faire disparaître le numéro matricule d'une arme ?
5. — Les jumeaux peuvent-ils avoir les mêmes empreintes digitales ?
6. — Le malfaiteur a opéré les mains gantées. Peut-on néanmoins retrouver des empreintes ?
7. — Peut-on fabriquer et apposer de fausses empreintes digitales ?
8. — Peut-on déterminer l'âge et le sexe d'une personne d'après ses empreintes digitales ?
9. — Des coups de feu ont été tirés. On interroge les témoins. Ils affirment tous n'avoir entendu qu'un seul coup de feu. Est-il possible que les détonations successives se soient confondues en une seule ?
10. — Avant d'être pris, le faussaire a eu le temps de jeter quelques documents importants au feu... Est-il possible, bien qu'il ait été totalement brûlé, de lire ce document, et mieux, de le conserver comme pièce à conviction ?

D'abord cette mise en scène dans l'appartement, ou plutôt la garçonnière, de la victime. Souper fin pour deux, champagne et... robe de chambre. Cela ne te dit rien ?

— Euh ! répondit le jeune policier. Tout semble indiquer que le type attendait la visite d'une femme, hein ?

— Puissamment raisonné ! remarqua narquoisement le commissaire. Encore faut-il savoir laquelle ! Aucun nom n'était mentionné sur l'agenda de la victime. Bonnard était homme de précautions !

— Oui, chef ! Mais rien ne prouve que c'est une femme qui a commis le crime ! Parce qu'il y a bien crime, n'est-ce pas ?

— Naturellement ! s'énerma Fillet. Tu as entendu ce qu'a dit le médecin-légiste ? La balle a été tirée à plus d'un mètre de distance. Donc quelqu'un d'autre tenait le revolver, et ce quelqu'un a mis l'arme entre les doigts de la victime, une fois son coup fait.

— Dans les doigts de la main gauche ! précisa l'adjoint.

— Un bon point, petit ! C'est un détail que j'avais presque oublié ! Et alors de deux choses l'une : ou bien l'assassin s'est affolé au point de se tromper de main. Ou bien, Bonnard était gaucher, et alors le criminel connaissait assez la victime pour ne pas ignorer ce détail... Cela restreint singulièrement le cercle de nos recherches...

— D'accord ! s'entêta le jeune policier. Mais cela ne prouve toujours pas que ce soit une femme qui...

Le commissaire lui jeta un regard lourd de reproches.

— Tu as sans doute appris des choses très savantes à l'Ecole de Criminologie. Nous, les vieux, nous basons notre travail sur l'expérience. Tu sais ce qu'elle nous a appris, cette expérience ? Non ? Cela tient en une phrase-clef, que notre vieux maître à tous, Alphonse Bertillon, se plaisait à répéter aux « bleus » de la Maison...

L'adjoint se pencha vers lui.

— Dites, Chef ? demanda-t-il anxieusement.

Le commissaire Fillet le regarda ironiquement avant de jeter :

— Cherchez la femme ! Les femmes sont mêlées directement ou indirectement à quatre-vingt-dix pour cent de crimes qui se commettent...

SIXIEME PHASE

Le hasard est aussi le dieu des policiers...

Le téléphone sonna. Fillet décrocha le combiné.

— Allô ? Commissaire Fillet ? Ici l'Identité... Nous avons examiné le 6/35 de la rue d'Armentières. Voici : le projectile retrouvé dans le coeur de la victime a été indiscutablement tiré par cette arme. Oui... la balle n'a subi aucune déformation, et les stries sont très nettes. Sur la crosse nous avons relevé quelques empreintes... D'abord quelques empreintes très floues, mais nous pouvons affirmer malgré tout qu'elles n'appartiennent pas à la victime. Puis, à hauteur de l'éjecteur, l'empreinte de l'index du mort... Voilà,



4. Au quartier-général, l'inspecteur-chef prend connaissance du meurtre au moment où il est en conversation avec un de ses lieutenants. La chasse au meurtrier commence.



5. L'inspecteur-chef, le médecin-légiste et quelques détectives se rendent rapidement sur la scène du crime.



6. Avant de déplacer quoi que ce soit, on prend plusieurs photographies de la scène du crime. Un agent de laboratoire légal découvre une balle logée dans le mur. Il la conserve précieusement de même que d'autres objets pouvant conduire à la capture du meurtrier. De même un expert prélève soigneusement les empreintes digitales.



7. Alors que ces recherches se font sur le lieu du crime, la force policière d'un vaste secteur est alertée. Les renseignements dont on dispose lui sont communiqués par télétype.



8. Sur le terrain de l'auberge, les détectives découvrent l'empreinte d'un pied. On utilise alors le flair des chiens et on fabrique une réplique en plâtre de l'empreinte.



9. Entre-temps une arme à feu a été découverte dans un terrain vague près de l'auberge. Encore ici les chiens entrent en scène. Ils suivent la piste qu'ils perdent finalement à la croisée des chemins. Au laboratoire des photos de l'arme sont prises et les experts comparent les empreintes trouvées avec celles qui ont été prélevées dans l'auberge.



10. Un expert en balistique et un détective comparent les traces d'une balle tirée avec le revolver trouvé dans le terrain vague et celles laissées par la balle trouvée sur la scène du crime.



11. On compare avec succès la réplique de l'empreinte du pied avec des échantillons de semelles de caoutchouc provenant de tous les fabricants connus. Ceci peut être de quelque utilité dans la découverte du meurtrier.

c'est tout! Je vous fais porter les agrandissements?

— Non, merci, vieux! marmonna Fillet. Si j'en ai besoin, je passerai les voir.

— Du travail d'amateur! ricana le commissaire en raccrochant. « Elle » ne s'est pas donnée la peine d'essuyer la crosse du pétard! Dommage que les empreintes soient fichues, et que les gars de l'identité n'en aient pas trouvé d'autres dans l'appartement! Enfin!

La porte du bureau s'entrebâilla, livrant passage à la tête éveillé du garçon de courses.

— Une lettre pour vous, commissaire!

— Merci, fiston! fit le policier en lui prenant le pli des mains. Il examina le timbre. L'enveloppe jaunâtre avait été postée la veille, rue du Louvre. Fillet déplia la feuille de papier de mauvaise qualité qu'elle contenait, et déchiffra les quelques lignes d'une écriture visiblement contrefaite.

Monsieur le Commissaire,

Si vous voulez savoir qui a tué Bonnard, allez donc voir l'une de ses amies. Elle s'appelle Laura Lablanche, et habite rue Bergère.

Une amie de la Justice.

— Cré nom! Elle aurait pu mettre le numéro! marmonna Fillet en tendant la lettre à son adjoint.

— Vous n'allez pas tenir compte d'une... lettre anonyme? demanda le jeune policier.

— Nous ne pouvons négliger aucun détail au cours d'une enquête, petit! répondit Fillet en attirant le téléphone vers lui, et en composant un numéro.

— Allô, le Service des Garnis? Bonjour, vieux! Comment vont les gosses?... Tant mieux! Dis-moi, as-tu quelque chose concernant une certaine Laura Lablanche, rue Bergère, dans tes fiches? Oui... il me manque le numéro. J'attends!

Le commissaire profita de l'attente pour allumer l'un de ses petits cigares, et l'adjoint se pinça les narines.

— Ah! Tu as trouvé? 32 bis? D'accord! Amitiés chez toi, au revoir, vieux!

Fillet se leva.

— En route! Allons voir cette demoiselle Laura Lablanche! Nous saurons si Bonnard avait bon goût!

SEPTIEME PHASE

"Une jeune femme ravissante, à la magnifique chevelure châtain foncé..."

Une carte de visite fixée sur la porte renseignait le visiteur: Laura Lablanche, Artiste lyrique.

Fillet écrasa le bouton de sonnerie de son index.

La porte s'ouvrit presque aussitôt, laissant apparaître une jeune femme ravissante, à la magnifique chevelure châtain foncé. Elle dévisagea interrogativement les deux hommes, et Fillet remarqua qu'elle avait le teint pâle et l'air très abattu.

— Vous désirez, Messieurs?

Le policier exhiba discrètement sa médaille. La jeune femme eut un sourire contraint.

— Je vous attendais, veuillez entrer...

Elle s'effaça pour laisser les deux hommes pénétrer dans une pièce discrètement meublée, servant à la fois de studio, de chambre à coucher, et de cuisine, comme en témoignait le petit réchaud à gas dissimulé dans un coin.

Fillet passa immédiatement à l'attaque.

— Vous nous attendiez, Mademoiselle? Puis-je savoir pourquoi?

La jeune femme désigna un quotidien matinal étalé sur le divan.

REPONSES

aux questions de la page 13

- 1.— Non, il n'est pas possible de s'étrangler soi-même à l'aide de ses seules mains. L'évanouissement interviendrait avant la mort.
- 2.— La science ne peut encore, aujourd'hui, distinguer une différence de composition dans le sang des deux sexes.
- 3.— Les empreintes de pas dans la neige peuvent parfaitement être moulées pour autant qu'on s'y prenne à temps. Il faut également prendre la précaution de les imperméabiliser en les saupoudrant de craie en poudre et de gomme liquide. On prend ensuite un moulage en plâtre, ou en matière plastique, comme pour une empreinte ordinaire.
- 4.— Il n'est pas possible de faire disparaître le numéro matricule d'une arme à feu, même à coups de lime. Une simple radiographie le rendra instantanément visible dans l'épaisseur même du métal.
- 5.— Non, les jumeaux n'ont GÉNÉRALEMENT pas les mêmes empreintes digitales. Nous disons généralement, car il y a toutefois des exceptions. Les cinq Dionne, par exemple, (qui ne sont hélas plus que quatre aujourd'hui) ont les mêmes empreintes digitales. Mais, ce fait est exceptionnel, et il ne peut s'agir, dans ce cas, que de jumeaux parjoints. C'est-à-dire issus du même oeuf.
- 6.— Oui. Le Dr Locard, célèbre criminologiste, prétend que le cambrioleur, ou le criminel, reste malgré tout identifiable, même s'il a mis des gants. On notera d'ailleurs que les gants se déchirent souvent, et qu'il suffit parfois d'une « fraction » d'empreinte pour arriver à identifier le coupable.
- 7.— Oui. Depuis les progrès réalisés par l'industrie des matières plastiques, il est parfaitement possible de reproduire des empreintes digitales quelconques, par moulage. En imprégnant ce moulage de sueur, on peut reproduire ces empreintes sur n'importe quel objet. Peut-on distinguer les vraies des fausses? Les avis sont partagés à ce sujet. Il semble bien que non. On conçoit toutefois aisément que la fabrication et l'utilisation de fausses empreintes sont des opérations fort délicates.
- 8.— Non. A l'heure actuelle, les criminologistes n'y sont pas encore parvenus.
- 9.— Oui. Le fonctionnement de certains automatiques modernes est si rapide, que les coups sont pratiquement tirés en « rafales », et que le bruit des coups de feu arrive à se confondre en une seule et unique détonation.
- 10.— Oui, il est possible de prendre connaissance de ce document. Dans certains cas on pourra le lire sans autre manipulation. Si les caractères ne sont pas apparents, une photographie surdéveloppée permettra de les lire. Il ne faut toutefois pas oublier qu'un papier carbonisé a tendance à s'enrouler sur lui-même; d'autre part, il est excessivement fragile. Avant de photographier le document, il faudra donc déplier le papier et l'étendre à plat. Pour ce faire, l'opérateur commencera par l'imbiber, au moyen d'un vaporisateur, d'huile de ricin et de collodion, ce qui permettra de le manipuler sans danger. A noter que l'opération est des plus délicates, et qu'elle ne réussit pas toujours. Tout dépend ici de la nature du papier employé.

— Ce journal relate l'assassinat de Lucien... Je veux dire de M. Bonnard...

Le commissaire s'empara de la feuille.

— On n'y parle pas d'assassinat, Mademoiselle, mais de suicide! Or, il se trouve que M. Bonnard a été réellement assassiné... Comment pouvez-vous le savoir?

Une lueur d'effroi passa dans le regard de la jeune femme.

— Vous ne croyez tout de même pas que... Je vous jure que je n'ai rien à voir avec ce meurtre!

Fillet eut un geste apaisant.

— Calmez-vous, Mademoiselle, et procédons par ordre. Depuis combien de temps connaissiez-vous la victime?

— Depuis deux ans... Nous nous voyions régulièrement deux fois par semaine...

— Vous aviez rendez-vous avec Monsieur Bonnard la nuit dernière?

— Oui! avoua la jeune femme. Comme toujours, je devais le rejoindre après mon travail au théâtre...

— Et vous n'y êtes pas allée?

Elle marqua une brève hésitation.

— Oui... Mais en voyant un petit attroupement devant la porte de l'immeuble, j'ai ordonné au chauffeur du taxi de poursuivre son chemin. J'avais comme un pressentiment qu'il était arrivé quelque chose à Lu... Monsieur Bonnard, se reprit-elle.

— La victime vous avait-elle exprimé ses craintes quant à un attentat éventuel?

— Non, pas précisément! Mais il lui arrivait souvent de dire en plaisantant

qu'il finirait sous les coups de revolver d'une femme jalouse. Il ne m'a pas caché qu'il avait eu de nombreuses liaisons.

— Sa femme, car M. Bonnard était marié, n'est-ce pas, savait-elle?...

La jeune femme secoua négativement la tête.

— Non, M. Bonnard m'a répété qu'elle n'était au courant de rien. Il faisait très attention...

Fillet se souvint de l'agenda aux pages vierges et réprima un sourire.

— Vous... vous n'allez pas m'arrêter? questionna anxieusement l'artiste lyrique.

— Non! riposta Fillet. Du moins pas pour l'instant! acheva-t-il. Je vous demanderai toutefois de rester à notre disposition, au cas où nous aurions besoin de vous. Au revoir, Mademoiselle...

— Ah! une dernière question! fit le policier au moment de franchir le seuil. Saviez-vous que M. Bonnard était gaucher?

Elle le regarda avec surprise.

— Bien sûr! Vous pensez, après deux ans! Cela a-t-il quelque rapport avec l'enquête? demanda-t-elle, à nouveau inquiète.

— Euh, non! Simple question...

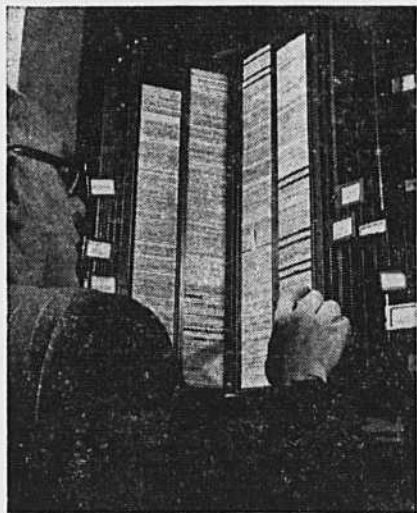
— Vous ne pensez pas que nous aurions dû l'arrêter, Chef? questionna le jeune policier, dès qu'ils furent descendus dans la rue. Cette fille a les cheveux châtain, et elle doit mesurer

[Lire la suite page 30]

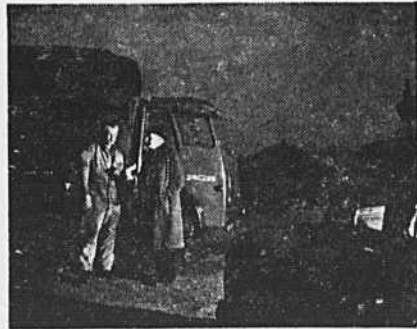
La vie à la Bastille

par FRANTZ FUNCK-BRENTANO

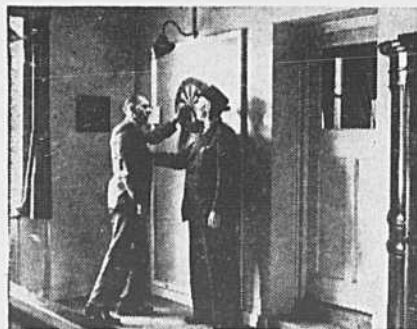
La Bastille était la prison de luxe, la prison aristocratique de l'ancien régime, la prison de luxe à une époque où ce n'était pas un dés-honneur — ainsi que nous le verrons plus loin — d'être enfermé. Rappelons le mot du ministre de Paris écrivant à d'Argenson, au sujet d'un personnage de médiocre condition, que cet individu ne méritait pas assez de « considéra-



12. Des recherches minutieuses sont faites dans les dossiers. Nos types de criminels, styles de "travail", détails particuliers de cri es passés, rien n'est négligé de ce qui pourrait mener à l'homme recherché.



13. Enfin le travail porte fruit. L'image du suspect se précise. On peut lui accoler un nom. Dans tout le pays des ordres sont donnés pour surveiller ses allées et venues. Dossiers, travaux de laboratoire, consultations, enquêtes, pistes laissées par le meurtrier, tout a contribué à reconstituer l'image de l'homme recherché.



14. Interrogé par les détectives, un chauffeur de camion donne la description d'un homme qu'il a fait monter dans son véhicule et qui en est descendu quelques milles plus loin. Le filet se resserre autour du présumé meurtrier. Il est finalement appréhendé dans une maison de jeu où il est à faire une partie de dards. C'est le résultat des efforts combinés de la science et de la technique.

tion » pour être mis à la Bastille. Réfléchissons à cette observation de Mercier dans ses excellents *Tableaux de Paris* : « Le peuple craint plus le Châtelet que la Bastille. Il ne redoute pas cette dernière, parce qu'elle lui est comme étrangère. »

Au cours du XVII^e siècle, la Bastille n'a pas du tout le caractère d'une prison, mais d'un simple château où le roi fait séjourner, pour telle cause ou telle autre, certains de ses sujets. Ceux-ci y vivent comme ils l'entendent; ils se meublent à leur fantaisie, avec leur propre mobilier; ils se nourrissent comme ils veulent, à leurs propres dépens; ils se font servir par leurs domestiques. Quand un prisonnier est riche, il peut vivre à la Bastille d'une manière princière; quand il est pauvre, il y vit très misérablement. Quand le prisonnier n'a rien du tout, le roi ne le meuble ni ne le nourrit pour cela; mais il lui donne de l'argent dont le prisonnier devient maître de se servir comme bon lui semble, pour se meubler et se nourrir; argent dont il peut garder une partie par devers lui, — nombre de prisonniers ne manquèrent pas de le faire, — et ces économies devenaient sa propriété. Ce régime dont il importe de comprendre le caractère alla se modifiant, dans le courant des XVII^e et XVIII^e siècles, pour se rapprocher peu à peu — sans jamais, cependant, y atteindre — du régime de nos prisons modernes. Ainsi le roi en arriva, au lieu de faire personnellement des pensions aux prisonniers les plus pauvres, à doter la Bastille d'un certain nombre de pensions, nombre fixe pour les prisonniers les moins fortunés. De ces pensions, les titulaires demeurèrent encore pendant de longues années propriétaires, et s'ils ne voulaient pas que l'argent fût entièrement dépensé à leur entretien, le surplus leur était remis. C'est ainsi que l'on vit des particuliers se faire de petites fortunes par cela seul qu'ils étaient prisonniers à la Bastille — fait qui a tant surpris les historiens parce qu'ils n'en ont pas cherché la cause. Il arriva même que des prisonniers de la Bastille, auxquels on annonçait la mise en liberté, demandèrent à demeurer quelque temps encore, afin d'arrondir la somme, faveur qui leur a été accordée quelquefois. Dans le courant du XVIII^e siècle, l'argent destiné à l'entretien des prisonniers à la Bastille ne put plus être détourné de son but; les prisonniers ne purent plus en toucher une part; la somme devait être entièrement dépensée.

Ce n'est que dans la seconde moitié du XVII^e siècle que le roi fit meubler quelques chambres à la Bastille pour les détenus qui n'avaient pas les moyens de se meubler eux-mêmes. Et il est intéressant de noter que ce n'est qu'à l'extrême fin du XVII^e siècle, sous l'administration de Saint-Mars, que certaines pièces de la Bastille furent arrangées en manière de prison avec des barreaux et des verrous. Jusque-là, c'étaient simplement les salles d'un château fort.

Nous allons prendre le prisonnier à son entrée à la Bastille et le suivre jusqu'à sa sortie.

Quand la lettre de cachet était signée, c'était généralement un exempt de robe

courte qui opérait l'arrestation. Il apparaissait en compagnie de cinq ou six hoquetons; il touchait d'une baguette blanche le prévenu; celui-ci était arrêté. Un carrosse attendait. Avec politesse, l'officier de police priait d'y monter la personne qu'il était chargé d'embailler, et prenait place à côté d'elle. Et comme en témoignent différents mémoires, tandis que la voiture roulait, les persiennes baissées, la conversation s'échangeait des plus courtoises jusqu'au moment où le prisonnier se trouvait entre les murs de la Bastille. Un nommé Lefort vivait en chambre garnie avec une Anglaise, jeune et jolie, qu'il avait enlevée. Voilà qu'un soir, à la tombée de la nuit, arrive un exempt de police. Le carrosse était à la porte. Les choses se passèrent de part et d'autre avec autant de politesse que s'il se fût agi d'aller en visite ou en partie de plaisir. Tous montent dans la voiture, jusqu'au laquais du jeune homme, qui, trompé par les apparences, monte derrière. Arrivé à la Bastille, le laquais s'empresse de descendre, d'ouvrir la portière: étonnement de tous, mais surtout du pauvre domestique, auquel on apprit que, puisqu'il était entré dans la Bastille avec son maître, il y devait demeurer avec lui.

Le plus souvent, l'exempt et ses compagnons vous surprenaient de grand matin au saut du lit. Voici le carrosse contenant l'officier de police et le prisonnier, qui arrive devant la Bastille, dans la première cour précédant le donjon. « Qui va là? » crie la sentinelle. « Ordre du roi! » répond l'exempt. Immédiatement doivent se fermer les boutiques accrochées aux flancs du château. Les soldats de garde doivent se retourner face contre la muraille ou bien rabattre leur coiffure sur les yeux. Le carrosse dépasse l'avancée, un coup de cloche retentit. « On y va! » crie l'officier de service. Le pont-levis s'abaisse, et le carrosse roule avec bruit sur les grosses planches lamées de fer. Pour un plus grand secret, les espions et les prisonniers de guerre étaient introduits par une porte dérobée donnant sur les jardins de l'Arsenal.

Les seigneurs de condition et les officiers se présentaient devant la Bastille seuls, s'ils n'y venaient pas en compagnie de parents ou d'amis. « Mon intention, leur avait écrit le roi, est que vous vous rendiez dans mon château de la Bastille. » Et nul ne songeait à décliner l'invitation souveraine. Bien plus, quand le gouverneur désirait transférer l'un d'eux d'une prison dans une autre, il se contentait de la lui faire savoir. Nous trouvons dans le *Journal de Du Junca*, lieutenant du roi à la Bastille, plusieurs notes comme celle-ci: « Du lundi, 26 décembre (1695), sur les dix heures du matin, M. de Villars, lieutenant-colonel du régiment de Vosges-infanterie, est venu se remettre prisonnier, en ayant l'ordre par M. Barbezieux, quoiqu'il fût prisonnier dans la citadelle de Grenoble, d'où il vient en droiture sans avoir été mené par personne. » L'exemple le plus surprenant est celui d'un Anglais qui vint d'Angleterre en toute liberté, se constituer prisonnier à la Bastille. « Du jeudi, 22 mai (1693), à l'entrée de la nuit, M. de Jones, Anglais, est de retour d'Angleterre, lequel s'est remis

prisonnier pour des raisons qui regardent le service du roi. Lequel on a mis dans le dehors du château dans une petite chambre où M. de Besmans tient sa bibliothèque, au-dessus de son office, lequel ne doit pas paraître de quelques jours pour raison, et duquel on doit avoir un grand soin. » A l'arrivée du prisonnier, le lieutenant du roi, accompagné du capitaine des portes, venait le recevoir à la descente de voiture. Les officiers du château menaient immédiatement le nouveau venu en présence du gouverneur, qui le recevait civilement, l'invitait à s'asseoir et, après avoir mis son accusé de réception au bas de la lettre de cachet, s'entretenait quelque temps avec lui. Sous Louis XIV, le gouverneur retenait même, le plus souvent, son nouvel hôte, ainsi que les personnes qui l'avaient accompagné, amis ou officiers de police, à déjeuner ou à dîner. Pendant ce temps on préparait le logement. Nous lisons dans le *Journal de Du Junca* que, le 26 janvier 1695, un nommé de Courlandon, colonel de cavalerie, se présenta à la Bastille pour y être enfermé. Faute de chambre prête pour le recevoir, le gouverneur le pria d'aller passer la nuit dans un cabaret voisin à l'enseigne de la Couronne, et de revenir le lendemain. « A quoi M. de Courlandon n'a pas manqué de revenir sur les onze heures du matin, ayant dîné avec M. de Besmans — le gouverneur — et après-midi, il est entré dans le château. »

On ne sera pas surpris que la perspective d'une incorporation à la Bastille ne produisait pas toujours une impression terrifiante. Nous lisons dans les *Mémoires du duc de Lauzun*: « Grondé en deux heures de temps par tous les gens qui avaient quelques droits sur moi, je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'aller à Paris, attendre les suites de l'événement. Quelques heures après y être arrivé, je reçus une lettre de mon père, qui me mandait qu'il était décidé qu'on nous mettrait tous à la Bastille et que je serais probablement arrêté pendant la nuit. Je voulus du moins finir gaiement et, je priai quelques jolies filles de l'Opéra pour attendre l'exempt sans impatience. Voyant qu'il n'arrivait pas, je pris courageusement le parti d'aller à Fontainebleau chasser avec le roi. Il ne me parla pas pendant toute la chasse; ce qui établit tellement notre disgrâce qu'on nous refusa la révérence au retour. Je ne me rebutai pas; je fus le soir à l'ordre; le roi vint à moi: « Vous êtes tous, me dit-il, de bien mauvaises têtes, mais de bien drôles de corps, venez-vous-en souper et amenez M. de Guéméné et le chevalier de Luxembourg. »

Avant d'installer le nouveau venu dans la chambre qu'on lui avait préparée, on le menait dans la grande salle du conseil où il était invité à vider ses poches. On ne fouillait que les vauriens. Si le prisonnier avait sur lui de l'argent, des bijoux ou d'autres objets tels que couteaux et ciseaux, dont les règlements ne permettaient pas de lui laisser l'usage, on en faisait un paquet que le prisonnier cachetait lui-même, de son cachet s'il en avait un, et, s'il n'en avait pas, du cachet de la Bastille. Enfin, le nouveau

[Lire la suite page 17]



DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

■ La multitude de buts marqués, au cours des 115 premières joutes de la N.H.L., pousse les gens à se demander, si les fabricants de bâtons de hockey et de rondelles, n'ont pas mis un peu de dynamite dans leurs

L'opinion du président

marchandises. Depuis les débuts de la présente saison, les joueurs du circuit Campbell ont compté une moyenne de plus de 9 buts par partie. A cette allure, il n'y a aucun doute que le record du genre, 6.1 buts par joute, établi durant la saison 1946-47, tombera en miettes, à la fin de mars.

A ce sujet, nous avons l'opinion du président Clarence Campbell :

« Le jeu devient de plus en plus rapide, donc plus spectaculaire. Les joueurs connaissent un état physique presque parfait. Ils deviennent plus sérieux. Ils visent à une augmentation de salaires, pour la saison suivante. Les gérants des six équipes ont développé une offensive plus poussée que jamais. Ils mettent l'accent sur la vitesse. Et les joueurs répondent, d'une manière remarqua-

Les ennemis du sport jubilent

■ L'Oncle Sam voit de plus en plus d'étoiles ! Depuis 100 ans, il en a vu 43. Depuis quelques mois, il en

ble. Leur détermination de vaincre, tout comme l'a fait Maurice Richard depuis 17 ans, grandit de joute en joute. La majorité d'entre eux évolue dans leur esprit les pensées de courage et de résolution. Ils se rappellent, je suppose, la puissance des idées-forces. Toute pensée tend à se transformer en acte. Ils sont aussi plus adroits, à n'en pas douter. Aussi profitent-ils davantage des faiblesses de l'ennemi ! Un autre facteur des

plus importants : nos arbitres sont plus sévères. Ils sévissent contre les moindres infractions, les interférences et les accrochages. La peur étant le commencement de la sagesse, les joueurs craignent beaucoup plus les coups de sifflet des arbitres. Ils relèvent donc leurs manches. Ils sont fermement décidés à triompher des difficultés et des résistances qui leur arrivent. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils marquent un plus grand nombre de buts. A mesure que la saison avance, cette moyenne diminuera sensiblement. A la fin de mars, elle ne sera que de 6 et quelque chose. Si elle dépasse ce chiffre, nous y verrons, car nous avons dans notre sac une nouveauté qui fera, au besoin, sensation. »

voit 49, celle de l'Alaska, comprise. Il aura les yeux louches, si les Russes piétinent les plates-bandes du 49e

Etat américain, situé à moins de 100 milles de l'ancre de l'Ours.

Et dire qu'un groupe de gens, aux Etats-Unis, tendent à donner plus de place aux travaux de l'esprit qu'aux jeux du corps ! Ils prétendent que nos voisins sont devenus des amis d'outré-muscle, que les générations montantes sont des dégénérationes — c'est le cas pour ceux qui ne font pas de sport —, ceux qui les composent présentant une culture intellectuelle insuffisante contre une forme sportive presque parfaite ! Est-ce que les intellectuels ont gagné les deux dernières grandes guerres ?... Gagneront-ils la prochaine ?...

Donc, assez de joueurs de tennis, de football, de ballon au panier, de baseball, de hockey, de boxeurs, etc. Au pays de l'Oncle Sam, on verra naître des cohortes d'ingénieurs, de mathématiciens, d'astronomes, de savants et des industriels (nous ont-ils assez bafoués ?), ayant tous, par le simple retour des choses d'ici-bas, une grosse tête et un petit corps plutôt chétif, ainsi que des bilboquets...

Et les ennemis des sports de triompher déjà, en ricanant quelque chose comme ça : « On s'occupe trop de joutes de toutes sortes ! Cultiver le corps à l'excès, c'est aboutir à la bêtise. Ce qui gouverne le monde, c'est la pensée, etc., etc. Oui, constatons-le de nouveau, la pensée en a fait de belles, de 1914 à 1918, de 1939 à 1945, avec les procédés des gros fabricants de canons !

C'est entendu, nous reconnaissons que, dans les écoles et collèges, on doit apprendre la géographie, l'histoire, les sciences naturelles, les mathématiques et autres matières très importantes qui permettent de construire pour chaque individu de 12 à 20 ans un édifice de connaissances solides. Tout cela leur donnera du poids dans la vie, mais nous estimons qu'il ne faut pas négliger l'éducation physique et les sports qui ne sont pas trop violents.

Si l'on se rendait aux désirs d'un tas de vieux grincheux, rhumatisants à l'âge de 50 ans ou moins, on arriverait à un résultat désastreux au point de vue santé. De plus en plus, on travaille à la ville, moins à la campagne. Or, la ville, c'est le bouillon de culture à l'état constant. Il faut avoir de bons poumons respirant à fond et des muscles solides pour résister à l'effort quotidien. A la campagne, tout le monde fait du sport, et quel sport ! Essayez de bûcher, maniez la pelle, le râteau, maîtrisez les chevaux, conduisez les tracteurs, faites les semailles, les foins et les vendanges. Vous nous direz si ce n'est pas du sport ! Les gens de la campagne se portent, en général, mieux que la majorité de ceux de la ville. C'est l'une des preuves éclatantes de l'excellence de la culture corporelle.

Partout le sport est devenu une nécessité. Il faut le freiner parfois, car son outrance peut lui être fatale. La



Tous les gardiens de buts de la N.H.L. aiment à bloquer le plus de lancers possibles, durant les 60 minutes qu'ils sont au jeu. Le petit cerbère des Rangers de New-York, LORNE "GUMP" WORSLEY, étendu de tout son long sur la glace du Détroit, ne fait pas exception à la règle. Chaque année, il est le gardien de buts le plus occupé du circuit professionnel. Et il est loin de s'en plaindre ! Il n'a même pas le temps de penser à la nervosité ! Worsley préfère Glenn Hall à Jacques Plante, quoique ce dernier s'achemine lentement vers la Coupe Vézina, pour une quatrième fois d'affilée. Il n'aime pas du tout les fréquentes sorties de Jacques, qu'il imiterait sûrement, s'il était aussi rapide sur ses patins que notre sentinelle. A droite, on voit le joueur de défense BILL GADSBY, qui a des chances, avec ses 33 points, de briser le record de Babe Pratt, ayant obtenu 57 points, au cours de la saison 1943-1944, soit le plus grand nombre de points pour un joueur de défense. Gadsby n'aime pas voir rôder dans son territoire Maurice Richard, Gordie Howe, Jean Béliveau, Bernard Geoffrion, Eddie Litzenberger. Il n'est pas le seul, allez !

vérité réside dans un juste équilibre. Bref, le sport est préférable aux boîtes de nuit et aux plaisirs qui gravi-

tent autour des salles de danse avec leur Rock'n Roll et autres contorsions, déhanchements analogues.

Choses et autres

■ Dans un couvent des environs de Santiago, Chili, les bonnes Soeurs peuvent se livrer aux joies de la natation, sous les yeux exercés de la Mère économe, excellente nageuse qui a de qui tenir. Elle est la fille de deux anciens champions de natation de Santiago. Ce couvent des Soeurs possède aussi de magnifiques installations : douches, salles de gymnastique et de culture physique. La piscine des nonnes est vraiment splendide. Construite au pied même de la Cordillère des Andes, elle étend son eau cristalline au milieu d'un parc à la végétation luxuriante. En Amérique du Sud, les Chiliens n'attachent aucune importance à cela. Au Chili, presque toutes les demeures ont leurs piscines particulières, Santiago étant relativement éloigné de la mer.

■ Réponse à Mme J. L. Marchesseault Montréal.

Votre jeune fils de 16 ans, 170 livres, 5 pieds 10 pouces, est candidat à l'embonpoint, dites-vous. S'il veut devenir un solide joueur de défense, il doit faire fondre l'oeuf de Pâques qu'il porte à l'abdomen. Après cela, il sera organiquement bâti pour affronter les fatigues de son sport favori. Au cours de l'été prochain, il ne doit pas cesser tout travail musculaire. Il ne lui faut pas prendre dans l'inaction physique 35 livres qu'il devra reperdre à l'automne. Le bon sens veut que chacun se plie au traitement indiqué par sa propre nature. Que votre jeune garçon fasse raisonnablement du tennis, du baseball, de la course à pied et des exercices de culture physique, tous les jours de l'été prochain. S'il se voit interdit la pratique de ses sports favoris, ce jeune homme robuste, en bonne santé, abandonnera complètement le sport actif pour s'adonner à autre chose. En effet, nous connaissons un tas de jeunes gens qui sont retournés à la danse, aux cartes et à une vie malsaine, parce qu'un homme leur a dit : « Abandonnez de jouer au hockey, pour lequel vous n'êtes point armés ! » Au lieu de ralentir leurs activités physiques, au lieu de pratiquer un sport adapté à leur tempérament, à leurs possibilités, ils ont commis l'erreur de tout lâcher.

■ Entendu, l'autre matin, à la radio : « Madame, ne considérez pas votre mari comme un héros, mais comme un ami ! C'est préférable. Ne considérez pas le plus grand ami de votre mari, qu'il soit joueur de hockey ou boxeur, comme un phénomène, même s'il rit à gorge déployée à chacune de vos réflexions. Alors, invariablement, il y a anguille sous roche, même si vous détestez les anguilles ! »

A la radio, à la télévision, nos oreilles, nos trompes d'Eustache n'entendent que rarement de semblables propos. Dans les livres, dans les journaux, nos yeux ne voient pas de conseils analogues, à l'exception près.

Écoutez, religieusement, tous les jours, à CKAC, à 12 h. 30 p.m. ou à 7 h. 15 p.m. le très révérend Père Marcel-Marie Desmarais, jovial dominicain, neveu de notre confrère

Charlie Mayer, conseiller municipal qui n'aime pas se mettre les pieds dans les plats, surtout le samedi et le dimanche, et vous serez servis à souhait. Quelque beau jour, il vous coiffera d'un joli bonnet ou bibi, que vous l'aimiez ou non !

Excellent programme radiophonique, que tient à coeur l'un de vos bons amis, sportsman accompli, Phil Lalonde, directeur de CKAC. Il n'est pas le seul. Environ un million ou deux de radiophiles goûtent, cinq fois par semaine, les délicieux conseils que le bon Père Desmarais donne à profusion à Monsieur et à Madame Tout-le-Monde.

■ Réponse à MM. V. Ladouceur, C. Primeau, Montréal.

Chose étrange, les ligues majeures connaissent deux frappeurs qui, sur un long sacrifice au champ extérieur, ont fait compter deux points. Il s'agit de deux joueurs du Cleveland, Gene Woodling et Al Rosen, contre le club Kansas-City, dans ces deux circonstances. Voici comment : A la 4e manche, le lanceur du Cleveland, Cal MacLish, reçoit un but sur balles. Al Smith réussit un coup simple. Roger Maris, sur un coup retenu, fait avancer les deux coureurs. Puis Gene Woodling expédie la balle dans le fond du champ droit. Bob Cerv saisit la pilule blanche après une course de 55 pieds environ. McLish et Smith eurent le temps de croiser le marbre avant le retour de la balle au paradis, le 18 août 1957, à Kansas City. La première fois, ce fut Al Rosen, du Cleveland, il y a 5 ou 6 ans, qui fit compter Gene Woodling et Al Smith, après avoir frappé un ballon au vol-tigeur Al Pilarcik, pour un coup sacrifié de deux points. Ce Pilarcik saisit la haute chandelle de Rosen. Puis, il donna sur la clôture de broche et prit un parterre, comme l'on dit communément. Ce qui permit à Al Smith, niché au second but, d'entrer au paradis, avant que Pilarcik n'eût le temps de lancer la balle au receveur ennemi... Nous avons été témoin d'une meilleure performance. En 1930, à la suite d'un jeu coïncé (*squeeze-play*), parfaitement réussi, au cours d'une joute entre les clubs Jos Choquette et Barsalou, alors que Sylvio Mantha déposa la balle lancée à quelques pieds du marbre, pour un coup retenu. Ce qui permit à votre observateur, qui avait donné le signal requis, d'entrer au marbre, sain et sauf, suivi de l'arrêt-court Armand Laplante, parti du second but, sans s'occuper des questions internationales ou de la crise, qui commençait à étendre son bras, long comme ça... Il faut dire que cette ligue n'était pas de calibre majeur, n'est-ce pas ?

■ Sait-on que le sport de la lutte est très en honneur aux Indes ? Les dirigeants donnent toute latitude à leurs sujets, pour exercer leur talent du bras roulé, de la prise d'orteils, du coup d'Arpin et autres petites caresses semblables. Aux Indes, on parle plusieurs langues. Fait curieux, les meilleurs lutteurs, à la solde des sultans, parlent la langue kashmir.

LA VIE A LA BASTILLE

[Suite de la page 15]

venu était mené dans la chambre qui lui était réservée.

Chacune des huit tours de la Bastille contenait quatre ou cinq étages de chambres ou de prisons. Les plus mauvaises de ces chambres étaient celles de l'étage inférieur. C'était ce qu'on appelait les cachots : caves, de forme octogonale, humides et froides, en partie creusées sous la terre ; les murailles, où grisonnait le salpêtre, étaient toutes nues jusqu'au plafond, qui était formé par une voûte en arête. Un banc, un lit de paille recouvert d'une méchante couverture, composaient cet ameublement. Le jour glissait, très faible, par le soupirail qui prenait jour dans les fossés du château. A l'époque des crues de la Seine, l'eau traversait les murs, inondait les cachots ; alors on retirait les malheureux qui pouvaient s'y trouver. Sous le règne de Louis XIV, on y enfermait parfois les prisonniers de la plus basse classe et les « criminels de mort ». Plus tard, sous Louis XV, ces cachots ne furent plus qu'un lieu de punition pour les prisonniers insubordonnés qui assommaient leurs gardiens ou leurs compagnons de chambre, ou bien encore pour les porte-clefs et sentinelles du château qui avaient manqué aux règles de la discipline. Ils y demeuraient quelque temps, chargés de fers. Ces cachots étaient hors d'usage lorsqu'arriva la Révolution. Depuis le premier ministère de Necked, il était interdit d'y enfermer qui que ce fût. Aucun porte-clefs, interrogés le 18 juillet, ne se rappela d'y avoir jamais vu mettre quelqu'un. Les deux prisonniers du 14 juillet trouvèrent dans une de ces basses-fosses, y avaient été placés, au moment de l'attaque, par les officiers du château, de crainte que, au milieu des balles que faisait pleuvoir la fusillade, il leur arrivât malheur.

Les chambres les plus mauvaises, après les cachots, étaient les *calottes* ou chambres de l'étage supérieur. En été la chaleur y était extrême, et, en hiver, le froid, malgré les poêles. C'étaient des chambres octogones dont le plafond, comme leur nom l'indique, était en forme de calotte. Assez élevées dans la partie centrale, elles allaient se réduisant vers les bords. On ne pouvait se tenir debout qu'au milieu de la pièce.

Les détenus n'étaient placés dans les cachots et les calottes qu'exceptionnellement. Chaque tour avait deux ou trois étages de chambres hautes et aérées, où vivaient les prisonniers. C'était des octogones de quinze à seize pieds de diamètre et de quinze à vingt pieds de haut. La lumière entraient par de grandes fenêtres où l'on accédait par trois marches. Nous avons dit que ce n'est que vers la fin du règne de Louis XV que ces pièces furent arrangées en prisons, avec des barreaux et des verrous. Ces chambres se chauffaient par des cheminées ou des poêles. Le plafond était blanchi à la chaux, le plancher était en briques. Sur les murailles les prisonniers avaient crayonné des vers, des devises, des dessins.

Un prisonnier artiste s'était amusé à décorer de peintures les murailles nues. Le gouverneur de la Bastille, ravi de le voir se distraire, promena son logement de chambre en chambre : quand il avait achevé d'en remplir une de ses dessins et arabesques, il était placé dans une autre. Quelques-unes de ces chambres étaient décorées de portraits de Louis XIV posés au-dessus de la cheminée. Détail caractéristique et qui contribue à montrer ce que la Bastille était à cette époque ; le château du roi, où le roi recevait un

certain nombre de ses sujets, bon gré, mal gré, chez lui.

Les meilleures chambres de la Bastille étaient celles qu'on aménagea au XVIIIe siècle pour le logement de l'état-major. C'était ce que l'on appelait les *appartements*. On y mettait les prisonniers de distinction et les malades. Quand le prévenu était reconnu innocent, une nouvelle lettre de cachet le faisait mettre en liberté. L'ordonnance de non-lieu arrivait souvent avec une rapidité que ne laisseraient pas d'envier les justiciables de nos juges d'instruction. Un nommé Barbier entré à la Bastille le 15 février 1753, reconnu innocent, est mis en liberté le 16 février. Sur les 279 personnes embastillées pendant les quinze dernières années de l'ancien régime, 38 bénéficièrent d'une ordonnance de non-lieu.

Enfin — et voici un point où le nouveau régime aurait à se régler sur celui de la Bastille — quand une détention était reconnue injuste, la victime en était indemnisée. On peut citer un grand nombre d'exemples. Un avocat nommé Subé, sort de la Bastille le 18 juin 1767, après une détention de dix-huit jours ; il avait été faussement accusé d'être l'auteur d'un ouvrage contre le roi ; il reçoit une indemnité de trois mille livres (plus de six mille francs d'aujourd'hui). Le nommé Peyerre, détenu à la Bastille du 7 novembre au 12 avril 1772, puis du 1er juillet au 26 septembre 1774, ayant été reconnu innocent, fut réintégré dans tous ses biens et reçut du roi une pension viagère de douze cents livres (plus de deux mille quatre cents francs d'aujourd'hui). Un certain nombre des accusés dans l'affaire du Canada, ayant été déchargés de l'accusation, reçurent, à leur sortie de la Bastille, une pension viagère. D'autres fois, la détention d'un particulier met sa famille dans la gêne. On le maintient à la Bastille, si l'on estime qu'il le mérite, mais on donne des secours aux siens. Le duc de Choiseul écrit, en date du 3 septembre 1763, au lieutenant de police : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en faveur des enfants du sieur Joncaire-Chabert. Je vous prévient avec plaisir que je leur ai procuré un nouveau secours de trois cents livres (sept cents francs d'aujourd'hui) en considération de la situation fâcheuse où vous m'avez marqué qu'ils se trouvaient. » Louis XIV assura à Pellisson, rendu libre, une pension de deux mille écus.

Le régent accorda à Voltaire, après sa sortie de la Bastille, une pension de douze cents livres. Louis XVI fit à Latude, une rente de quatre cents livres, à la Rocheguéroult une rente de quatre cents écus. Le ministre Breteuil pensionna tous les prisonniers qu'il fit mettre en liberté. Brun de Condamine, enfermé de 1779 à 1783, reçut à sa sortie une somme de six cents livres. Renneville parle d'un prisonnier auquel Seignelay donna un emploi considérable pour le dédommager de sa détention à la Bastille. Et voici un commissaire au Châtelet, un commissaire de police, Toussaint Socquart qui, sortant de la Bastille est réintégré dans ses fonctions. Contrairement, en effet, à la détention dans nos prisons modernes, l'incarcération à la Bastille ne portait pas la moindre atteinte à la considération du prisonnier, aux yeux mêmes de ceux qui l'avaient fait arrêter, et l'on vit, à leur sortie de la Bastille, des particuliers, non seulement réintégré dans des fonctions publiques, mais arriver aux plus hauts emplois.

Quant à la manière dont les prisonniers de la Bastille étaient nourris et

(Lire la suite page 31)

L'INCONNUE DE LA FORÊT

par JEAN BONNERY

I — L'inconnue

L'APPARITION de ce visage de femme, à cette fenêtre, fut si imprévu, si étrange, si pathétique même, que Jean Lequin s'arrêta net.

Perdue dans cette forêt, l'auberge n'était guère qu'une halte de bûcherons. Une façade trapue sous un toit de tuiles moussues comme du chaume, quatre fenêtres à l'étage, la salle commune au rez-de-chaussée, la porte étroite encadrée — seule grâce de cette maison pauvre et triste — d'un rinceau de vigne grimpanche. Des quatre fenêtres de l'étage, une seulement vers laquelle montait la tige de la vigne n'avait pas ses contrevents clos. Et c'est à cette fenêtre que, sous le rideau blanc soulevé, derrière la vitre plombée par le ciel gris, un visage de femme était apparu.

De la salle commune aux rideaux de cretonne rouge, des voix d'hommes s'échappaient, rudes et fortes. Souvent, dans ses randonnées à travers la forêt, Jean Lequin s'y était reposé. L'été, il y faisait frais, et chaud l'hiver. Des bûcherons entraient, qui saluaient à la ronde : « Bonjour, la Césarine !... Bonjour, la Rousse !... », et qui, la reconnaissant, le saluaient aussi, plus bas, avec une familiarité fruste : « Bonjour, Monsieur Jean... ». Ils s'asseyaient à la longue table longée de bancs, tailladée de coups de couteau sur les bords. La Césarine, veuve de César, le bûcheron tué dix ans plus tôt par la chute d'un chêne une nuit de tempête, les accueillait d'un mouvement de tête et, assise à sa place coutumière entre les deux fenêtres, sur sa chaise basse à grand dossier, continuait de ravaler du linge.

Les charretiers qui ramenaient à Etenay les grands arbres abattus et ébranlés, s'arrêtaient aussi à l'auberge avant d'aborder les deux lieues qui la séparaient de la ville. Ils entraient en maîtres dans la salle commune, sans un salut, en traînant sur le carrelage rouge leurs gros souliers cloutés, tout boueux de la terre des ornières et ils riaient des criaillements de la servante... « Attention à vos pieds, donc, c'est moi qui lave les pavés... » Eux aussi demandaient du vin, mais ils buvaient à être ivres en criant, jurant et chantant.

...Et c'était dans cette auberge, à cette fenêtre du premier étage, que ce jeune et beau visage de femme venait tout à coup d'apparaître...

La pluie d'orage s'abattit soudain, violente et serrée, tinta sur les feuilles, ruissela contre la fenêtre. Alors le visage s'estompa, sans disparaître encore, et dans ce lent effacement qui troublait les traits mais rendait leur détresse plus mystérieuse, il fut tout à coup si pareil au visage d'une femme qui se noie que Jean Lequin sor-

tant de la forêt entra dans l'auberge...

Quand Jean Lequin entra, les bûcherons se turent et portèrent le doigt à la casquette. La Césarine, relevant la tête, lui sourit et la Rousse essuya ses mains à son tablier bleu.

— Bonjour à tous, dit-il.

Partout où il allait, dans la forêt et plus loin encore, il retrouvait le même accueil qui se souvenait du docteur Michel Lequin, son père. Il secoua son imperméable de gabardine beige serré à la taille et, lorsqu'il eut quitté son chapeau de feutre noir et souple où s'attachaient de menues brindilles, découvrit son jeune visage aux traits nets, au regard droit, à la bouche ferme et grave nuancée de douceur. Il s'assit près de la Césarine.

— Vous revenez des coupes ? dit-elle.

— Oui, répondit-il. J'ai quitté Stenay avant le jour et je n'ai pas cessé de tourner dans la forêt. J'ai déjeuné dans les bois avec mes bûcherons. Jamais, plus que ce matin, je n'ai vu la forêt si belle. La brume a duré longtemps et elle descendait entre les troncs comme un rideau qui s'ouvrait à chaque pas et qui donnait aux branches, aux taillis, aux bas-fonds, des formes et des couleurs inconnues.

Au-dessus de la salle au plafond de bois, un pas s'entendait, un pas de femme.

— Vous logez quelqu'un là-haut, Césarine ? dit-il. Une femme ?

— Oui.

— Je l'ai aperçue tout à l'heure derrière une fenêtre. Qui est-elle ?

— Je ne sais pas.

— Depuis quand est-elle ici ? demanda Jean.

— Depuis deux jours, répondit la Césarine.

Mais la Rousse intervint, avec sa voix et son museau pointus.

— Vous parler de la dame du haut ?... Quand je dis « la dame », c'est peut-être bien la « demoiselle » qu'il faudrait dire car, enfin, on ne sait rien d'elle, même pas son nom.

— C'est vrai, reconnut la Césarine, je ne lui ai même pas demandé son nom. Elle avait l'air si lasse, si malheureuse quand elle est arrivée l'autre soir...

— Quasiment, déclara la Rousse, elle n'en pouvait plus... Il n'y avait personne dans la salle et j'allais allumer la lampe — même que je tenais le verre à la main — quand elle est entrée... Je ne l'avais pas entendue et lorsqu'elle a parlé, j'en ai été toute saisie... Elle s'appuyait sur un côté de la porte comme si elle avait peur de tomber et elle disait : « Puis-je trouver une chambre ici ?... » Il faisait presque noir, mais quand même on voyait bien qu'elle était toute

pâle... C'est alors que la patronne est arrivée.

— Oui, continua la Césarine... Elle m'a répété sa demande, et tout de suite, bien que je n'aime guère loger du monde chez moi, je lui ai répondu que oui... Elle s'est avancée dans la salle et elle s'est assise sur le banc, devant la table, comme si elle tombait, ma parole... La lampe allumée, j'ai bien vu qu'elle était à bout de forces avec des yeux tout brillants de fièvre. Je lui ai porté un bol de lait chaud qu'elle a bu avec avidité. Mais ceci me fait songer que vous n'avez rien pris. Petite, prépare un bon grog à M. Jean... Après avoir bu, elle m'a demandé, comme si elle mendiait, de la conduire à une chambre. Ce que j'ai fait, comme de bien entendu, en me mettant à son service. Elle m'a remerciée et m'a dit ensuite qu'elle désirait seulement du repos...

— Ce qui ne l'a pas empêchée, observa la Rousse qui versait de l'eau fumante dans un grand verre, de ne pas se coucher avant minuit. Je peux en parler, ma chambre est contre la sienne, avec une porte de communication...

— Tenez, voilà votre grog, monsieur Jean.

Une rafale de pluie grêla contre les fenêtres. Jean Lequin demanda :

— Et puis avant-hier, qu'a-t-elle fait ?

— Elle n'est pas sortie une seule fois de sa chambre, répliqua la Césarine. Je lui ai fait porter ses repas, mais c'est à peine si elle y a touché. Elle n'a rien demandé...

— Sauf de quoi écrire, observa la Rousse.

— C'est juste, reconnut la Césarine.

— Hier matin, précisa la Rousse et, depuis lors...

Elle n'acheva pas et prit un air de fausse confusion qui appelait les les questions.

— Depuis lors ? fit Jean Lequin.

— Vous allez dire que je suis curieuse, minauda-t-elle. Mais la curiosité, c'est pas toujours un défaut... Moi, si j'ai regardé par le trou de la serrure, entre les deux chambres, c'est pas par vice, mais parce que je m'intéresse à la dame ou à la demoiselle, comme vous voudrez.

— Sainte Nitouche, va... dit la Césarine. Tu meurs d'envie de nous raconter ce que tu as vu...

— Dame, ça serait pas la peine de savoir si on gardait pour soi tout seul ce qu'on sait...

— Et que sais-tu ?

— Ben, voilà... commença mystérieusement la Rousse, en se rapprochant de Jean et de la Césarine... Hier matin, après que je lui ai eu apporté le sous-main et l'encrier, elle s'est mise à écrire, mais, bien sûr, elle n'était pas contente de ce qu'elle écri-

vait puisque au bout d'une page, elle s'est arrêtée et qu'elle a brûlé ce qu'elle avait écrit... Elle a recommencé un peu plus tard, mais à ce moment la patronne m'a appelée pour servir et j'ai dû descendre...

— Si j'avais su que je te dérangeais... railla la Césarine du bout des dents.

— Il n'y a pas de mal, excusa la Rousse... Dès que je l'ai pu, je suis remontée à ma chambre pour voir... Eh bien, elle brûlait encore une lettre... Toujours un peu plus tard, je l'ai vue cette fois qui cachetait une enveloppe et écrivait une adresse... Elle a posé l'enveloppe sur le sous-main et j'aurais donné gros pour savoir le nom qu'elle y avait marqué...

— Fallait le lui demander... dit la Césarine.

— Oh, elle ne me l'aurait pas dit... admit naïvement la Rousse. Mais j'ai essayé de savoir quand même... Je suis allée lui porter du bois pour son feu et du coin de l'oeil, j'ai regardé. Mais j'ai rien vu, pour ainsi dire... J'ai lu seulement : « M a d a m e... » Rien, quoi. Et voilà tout ce que je sais. Depuis hier après-midi, la lettre est restée sur le sous-main. Elle n'y a pas touché. Faut croire qu'elle hésite à l'envoyer après avoir hésité à l'écrire.

De nouveau, le pas résonna... Puis il y eut un bruit de porte ouverte et repoussée.

— Tout de même, on dirait qu'elle sort de la maison, ajouta la Césarine... Eh oui, la voilà...

L'inconnue passait devant les fenêtres de la salle commune Tête nue, elle se hâtait. La maison dépassée, elle suivit le chemin où l'eau rebondissait dans les ornières comblées et elle s'éloigna. La pluie la battait et, peu à peu, masquait sa silhouette un peu frêle que le manteau sombre affaiblissait encore. Elle ne fut plus bientôt qu'une tache incertaine, noyée, comme tout à l'heure le visage derrière la vitre...

— Qu'est-ce qui peut bien l'obliger à sortir par ce temps-là ? grommela la Rousse qui la suivait des yeux en plaquant contre un carreau son front et ses cheveux raides.

— Il faut que je vous quitte, décida brusquement Jean Lequin.

Il ramassa son chapeau sur la table et sortit de l'auberge.

Giflé par une cinglée de pluie, il aperçut à peine l'inconnue à deux ou trois cents mètres de lui. Elle allait du même pas rapide et elle faisait songer à une fugitive. Il la suivit de loin sans se demander par quel réflexe, il la suivait.

Elle allait, maintenant, d'un pas plus hésitant, plus las et, une fois ou deux, elle eut autour d'elle un regard

que Jean Lequin ne vit pas mais dont il soupçonna l'anxiété.

Une pitié le gagnait à la regarder, à la voir parfois — pauvre petit geste humble et gracieux — relever vers son front une mèche mouillée qui tombait sur sa joue. Vraiment, la défendre et s'exposer pour elle à un danger eût été facile. Mais elle restait seule sur le chemin.

La forêt s'arrêta tout à coup devant Jean Lequin. A deux cents mètres, en contre-bas, un petit village apparut, avec ses toits d'ardoise lavée et son clocher bleu... L'inconnue approchait de l'entrée d'une rue... Quand elle y pénétra, il sortit de la forêt et pressa le pas pour la revoir...

Le vent courait en bourrasques dans les ruelles et courbait la pluie. Comme dans la forêt, un grand bruit d'eau emplissait le silence... Au fond d'une rue, l'éclaircie d'une place s'ouvrait, avec un porche d'église et, des arbres maigres, sans feuilles... Jean

II — Que me voulez-vous ?

DEPUIS qu'elle avait disparu dans la forêt, il n'avait pas cessé de songer à l'inconnue. Une sorte de joie secrète — mêlée à toutes les questions sans réponse — le prenait à songer qu'elle était retournée à l'auberge, qu'il pourrait la revoir s'il le voulait, lui parler peut-être... Maintenant, elle devait être depuis longtemps dans sa chambre. Il l'imaginait encore derrière la vitre de la fenêtre, avec son regard perdu vers le bois...

Il ouvrit la porte de la maison, et le chien s'arrêta sur le seuil.

— Comme vous rentrez tard, Monsieur.

Il sourit à la vieille femme, bonne et têtue, qu'il avait toujours connue près de lui et qui avait servi son père et sa mère comme elle le servait, avec une fidélité tendre et bougonne.

Il revint à l'auberge le lendemain et pendant toute la matinée, il épia

tout à la fois la peur et la résolution... Oui, certainement, elle avait peur... Mais elle se raidissait et faisait front.

Quand il fut près d'elle et avant qu'il ne se découvrit, elle lui dit, à voix basse et ardente :

— Je vous ai vu hier déjà... Que me voulez-vous ?

Doucement, il répondit :

— Vous ne devez rien redouter de moi... Si j'ai commis quelque inconvenance, hier ou aujourd'hui, je n'ai rien fait, je crois, que vous ne puissiez me pardonner... Je vous avais entrevue à la fenêtre de votre chambre et, lorsque vous êtes partie de l'auberge, sous la pluie, je vous ai suivie sans m'interroger, sans me demander pourquoi je vous suivais... Je savais seulement — et je voudrais que vous en fussiez bien sûre — ne céder à aucune curiosité dont vous puissiez vous offenser... Un peu plus tard, il m'a semblé, confusément, que vous pouviez avoir besoin d'une

même douceur. Oui, peut-être, mais vous devez croire que je n'ai obéi à aucune intention dont je puisse avoir le regret. Tout, dans votre manière d'être, l'inquiétude que vous avez montrée en m'apercevant hier sur la route, l'anxiété que vous avez manifestée en me voyant tout à l'heure, tout me confirme dans mon intuition première que vous redoutez un danger et que vous pouvez avoir besoin d'un secours. Je ne vous interrogerai pas, je ne vous interrogerai jamais... Si je parviens à vous convaincre un jour de ma sincérité et de mon respect, alors vous me direz ce que vous croirez que je mérite d'entendre. Et si vraiment, vous avez à vous protéger contre un péril, contre une menace... les mots me manquent nécessairement... je serai heureux d'être près de vous et de vous défendre. Me croyez-vous ?

Elle ne répondit pas et revint vers l'auberge. Sans rien dire, il marchait près d'elle.

L'auberge transparut, tachée de soleil sur son toit. Un chariot chargé de bois stationnait devant la porte. Des charpentiers se disputaient dans la salle commune.

— Laissez-moi, maintenant... dit-elle brusquement.

— Vous reverrai-je demain ? demanda-t-il en s'arrêtant. Je revierdrai.

Elle refusa encore de répondre et marcha vers l'auberge. Il ne s'éloigna que lorsqu'il cessa de la voir.

Mais il la revit le lendemain. Elle était dans la forêt, à l'endroit même où ils s'étaient parlé. Elle n'avait plus dans les yeux cette peur et cette résolution qu'il y avait discernées, mais une expression plus profonde, plus grave, faite d'étonnement et d'interrogation... Un long moment, ils se turent, l'un devant l'autre, puis elle dit — et sa voix était changée, méconnaissable, timide, claire :

— J'ai beaucoup pensé à ce que vous m'avez dit hier. Vous m'avez demandé si je vous croyais et je ne vous ai pas répondu. Pardonnez-moi.

Puis, après un regard vers lui qui souriait, elle ajouta :

— Oui, je vous crois.

— Je vous en remercie, répondit-il sincère.

— Pourtant, ne m'interrogez pas...

— Souvenez-vous que je me suis engagé à ne pas vous questionner.

Il souriait encore, et il ignorait toute la tendresse de son sourire. Il reprit :

— C'est donc de moi que nous parlerons... Interrogez-moi tant qu'il vous plaira, je répondrai à tout.

Ils marchèrent tous les deux dans la forêt et il se mit à conter sa vie.

— Mon père, qui était médecin, aurait voulu que je le continue, mais il m'a laissé libre de mon choix. Moi, depuis mon enfance, j'ai aimé la forêt qui n'est jamais pareille à elle-même, que l'on croit connaître et qui est toujours une inconnue. D'une heure à l'autre, d'un rayon de soleil à l'autre, elle prend un visage nouveau et toujours si beau qu'elle semble ne jamais pouvoir être plus belle. Mais, toujours, elle sait s'embellir... Je vous conduirai, si vous m'acceptez comme guide, vers des coins de bois qui sont comme des miracles de couleurs mouvantes.



Lequin revit l'inconnue...

Elle traversait la place et s'arrêtait devant la petite poste. Le vent plaquait contre elle son manteau détrempé. Près d'elle, sur les trois marches d'un perron, l'eau dévalait comme un ruisseau sur des pierres...

Jean s'était arrêté comme elle et l'observait.

Elle tira de sous son manteau une lettre, et la protégeant de tout son corps, s'approcha de la boîte aux lettres... Courte hésitation... Le vent redoubla de violence et la fit chanceler. Elle se redressa et, lentement, avec une lenteur qui continuait son hésitation, elle abandonna enfin la lettre dans la boîte... Geste simple, banal, et qui cependant, à ce moment, parut à Jean Lequin d'une grandeur tragique...

Mais de quoi ce petit geste était-il l'aboutissement et que préparait-il ?

la fenêtre, les rideaux immobiles, mais il n'aperçut pas l'inconnue. L'après-midi encore, il se rapprocha de l'auberge et il vit — avec quel profond émoi dont la cause lui échappait encore — que l'inconnue en sortait...

Tête nue comme la veille et couverte de son même manteau sombre, elle entra sous les arbres, mais à pas lents, comme sans but. De loin, il la suivit encore.

Et, soudain, elle s'arrêta, aux écoutes.

En marchant, Jean avait écrasé une branchette morte, craquante.

Elle eut d'abord, comme la veille, un recul, un mouvement de fuite, puis elle demeura immobile, lui faisait face. Il s'avança vers elle qui le regardait venir sans bouger — peut-être seulement sa main droite tremblait-elle contre le manteau — et, dans son visage très pâle, dans ses yeux d'ombre qui ne le quittaient pas, il lisait

aide et que je devais pas vous laisser seule sur la route.

— Jusqu'où m'avez-vous suivie, hier ? demanda-t-elle d'un ton paternellement sourd mais plus apaisé.

— Jusqu'à la poste, reconnut-il.

— Et, aujourd'hui, m'avez-vous retrouvée par hasard ?

— Non... fit-il après un court silence. J'ai cherché à vous revoir.

— Pourquoi ? ... questionna-t-elle avec une fièvre nouvelle.

— Le sais-je ? dit-il avec une douceur pensive.

— Sans doute avez-vous cherché à savoir qui j'étais, répliqua-t-elle avec une sorte de violence, qui était cette jeune fille qui venait s'enfermer dans une auberge de forêt, pourquoi elle n'avait encore dit son nom à personne et pourquoi, sous la pluie, transie, harassée, elle allait porter une lettre à une poste de village ?

Il ne nia pas.

— Peut-être... avoua-t-il avec sa

Elle l'écoutait, en silence, la tête un peu penchée, et il admirait la finesse du profil, les boucles des cheveux autour de l'oreille, sur les joues... Longtemps, ils allèrent ainsi dans la forêt... Au moment de se séparer, elle lui dit qu'elle s'appelait Claire et il remporta le nom comme un don lumineux qu'elle lui aurait fait. Ils étaient convenus de se retrouver le lendemain et il la revit à leur place déjà coutumière. Elle cueillait quelques fleurs attardées et elle les groupait d'un geste charmant que l'on devinait apaisé, délivré... Pourtant, ce jour-là, comme une branche éclatait derrière eux, elle se retourna avec cette angoisse apeurée qu'il connaissait.

— Ne craignez rien, rassura-t-il en l'enveloppant aux épaules d'un geste dont il n'eut pas conscience.

— Si vous saviez...

Il crut qu'elle allait se confier à lui, lui révéler tout ce qu'elle cachait de sa vie. Mais elle se tut encore et, pendant l'heure où ils restèrent ensemble, il comprit bien qu'elle demeurerait aux aguets... Il avait promis de ne pas la questionner. Il lui dit seulement :

— Si quelque danger pressant se présentait, venez à moi sans hésitation, sans retard... Vous reconnaîtrez ma maison à l'entrée de Stenay... Une tourelle d'angle au fond d'un grand jardin.

Pendant une semaine encore, chaque jour, il la rencontrait... La revoir était devenu sa joie, son espérance quotidienne. Quand il l'apercevait de loin, entre les arbres, d'un regard habitué à sonder la profondeur des forêts, il sentait battre son cœur à grands coups tumultueux. Et quand il sut enfin qu'il l'aimait, il lui sembla qu'une lumière éblouissait toute sa vie. Claire... son nom même était une clarté...

Il ne lui dit rien de son secret, mais son secret ne le quittait pas. Plus tard, quand elle serait libérée de toute cette angoisse qu'elle portait et qu'elle livrait parfois, malgré elle, il lui parlerait, lui demanderait d'être sa femme... Et elle reconnaîtrait en lui tant d'amour, tant de volonté de la rendre heureuse qu'elle consentirait. Et, par elle, par sa seule présence, l'avenir serait comme enrichi... Et...

Mais le dernier jour de cette semaine, il ne la vit pas dans la forêt, là où, tous les après-midi, arrivée la première, elle l'attendait...

Accoté à un arbre, il guettait le bruit étouffé que ferait son pas. Une heure passa... Elle ne venait pas... Pourquoi ne venait-elle?... Il s'avança vers l'auberge. Les volets étaient fermés à la fenêtre de la chambre. Que se passait-il? Ravagé d'une angoisse soudaine qu'il n'essaya pas de maîtriser, il courut vers l'auberge.

La Césarine ravaudait toujours son linge dans la salle commune. Du seuil, il l'interrogea sans prononcer de nom :

— Où est-elle ?

— Partie, répondit-elle. Ce matin, on est venu pour l'arrêter.

III — Le visiteur

“**Q**U'EST-CE que vous dites?... fit-il en traversant la salle. L'arrêter ?

— Oui. Un policier de Paris, un inspecteur de la Sûreté nationale,

comme il a dit. Il est entré en coup de vent, vers les dix heures. Nous étions seules, nous deux, la Rousse et moi. Tout de suite, il m'a dit qu'il venait exécuter un mandat de... je ne sais pas, moi... d'amener, je crois bien, contre quelqu'un que je logeais dans mon auberge. Je vous le jure, monsieur Jean, ça m'a fait beaucoup. Cette jeune fille arrêtée par ce gros bonhomme qui soufflait. J'aurais voulu la prévenir, lui donner le temps de s'échapper. Alors, j'ai dit à la Rousse, avec un clin d'oeil qui disait ce qu'il voulait dire : « Va la chercher... » mais l'inspecteur ne l'entendait pas de cette oreille. Il a beau être gros, avec une figure rouge, c'est sûrement un finaud. « Non, non, qu'il a fait, accompagne-moi à sa chambre ». Alors, la Rousse et lui sont montés dans la chambre, et moi qui les entendais dans l'escalier, j'en avais comme les sangs tournés. Mais voilà qu'au moment où ils arrivaient au palier, la petite — j'ai appris son nom aujourd'hui, elle s'appelle Claire Montier — est entrée dans la salle. Elle avait vu arriver l'inspecteur et elle avait compris... Alors, elle était descendue et s'était cachée près de la salle. Je lui ai dit de ne pas perdre une seconde, de s'échapper le plus vite et le plus loin qu'elle pourrait. Elle voulait me donner de l'argent que j'ai refusé et elle s'est sauvée...

— Et ensuite ?

— Ensuite, là-haut, l'inspecteur faisait chou blanc et grognoussait des choses pas contentes. Il est redescendu avec la Rousse et j'ai fait l'innocente...

— A-t-il dit pourquoi il voulait l'arrêter ?

— Oui. C'est des choses à ne pas croire. Cette petite fille, avec une menotte d'enfant, paraît qu'elle a tué un homme, d'un coup de revolver.

La Rousse entra, traînant ses savates.

— Paraît aussi... commença-t-elle.

— Tais-toi, ordonna la Césarine. T'as jamais été qu'une mauvaise langue...

— Si on peut dire, larmoya l'autre. Je ferais jamais que répéter ce qu'a dit l'inspecteur.

— Vous ne savez pas ce qu'elle a dit ? Ah ! la sale bête... Elle a dit que tous les jours vous rencontriez la petite. Moi aussi, je le savais, mais il aurait fallu me couper la langue plutôt que de me le faire dire. Elle, sa langue lui démangeait. Elle vous a nommé, monsieur Jean ; elle a dit qui vous étiez et où vous habitiez. Faut vous attendre à la visite de l'inspecteur et c'est à ce morceau-là que vous le devrez. L'inspecteur est parti de l'auberge sur le coup de deux heures. Si vous étiez arrivé par le chemin, vous auriez pu le rencontrer.

— C'est bien, dit Jean à la fin d'un long silence. Je vous remercie de la pitié que vous avez eue pour elle. Je suis certain (continua-t-il à voix plus basse), oui, je suis certain qu'elle la mérite.

Après un bref repas, Jean regagna le cabinet de travail, ramena les volets lentement après un dernier regard vers l'ombre et garnit la cheminée. Il veillerait tard, sans désirer le sommeil. Du temps passa, sans

durée, obsédé... Assis devant la cheminée, il fumait penché en avant, les coudes sur les genoux. Où était-elle ? La reverrait-il encore ? Était-elle perdue à jamais?... Toute la force de son amour lui apparaissait dans sa souffrance, dans cette solitude qui commençait.

Tout à coup, il se tourna vers la fenêtre...

Au dehors, le chien aboyait avec une soudaine violence, près de la maison. Le gravier crissa sous un pas... Un pas léger de femme. Elle ? Serait-ce elle, enfin !... Le chien continuait d'aboyer.

Jean se leva et, au travers de la salle à manger, s'élança vers la porte d'entrée déjà fermée au verrou. Il l'ouvrit avec une impatience maladroite. Une grande nappe de clarté

— Je me suis cachée dans la forêt, toute la journée. A la nuit seulement, j'ai osé en sortir et je suis venue parce que feu, de me reposer un peu. Ensuite, votre pitié. Je me sentais si seule, si perdue... Permettez-moi de demeurer pendant quelques heures près de ce feu, de me reposer un peu. Ensuite, je repartirai avant le jour.

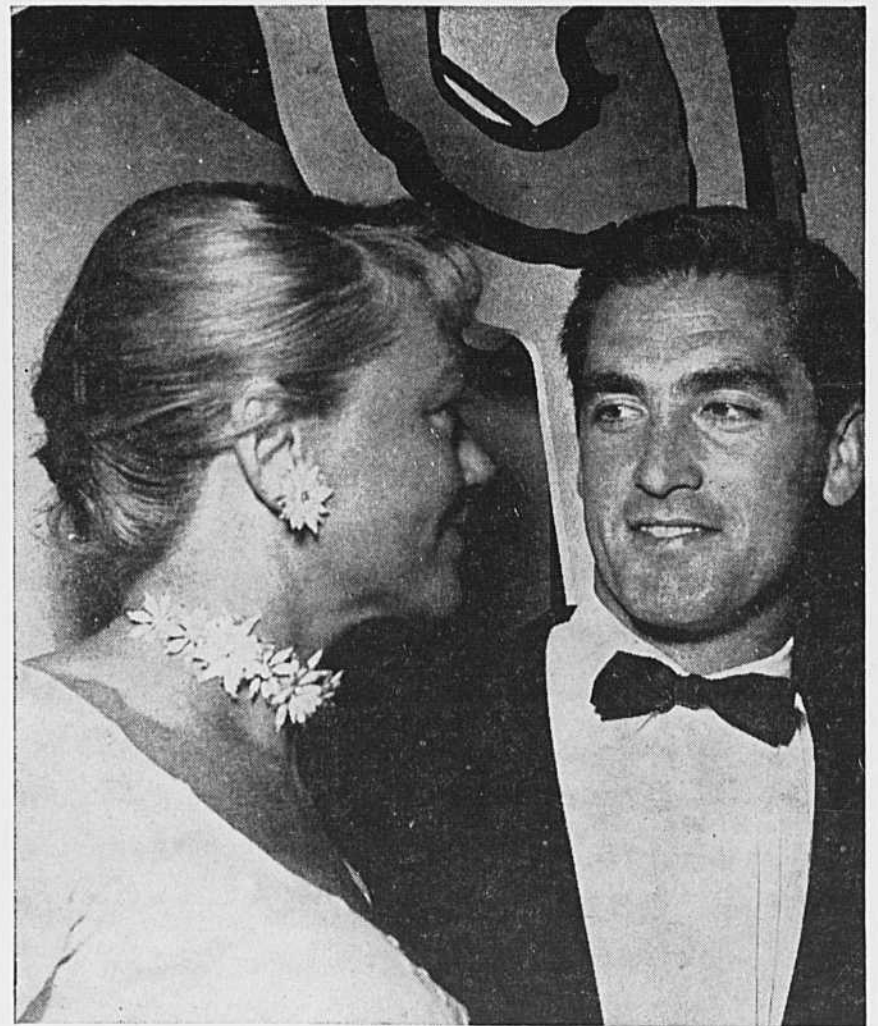
— Où irez-vous ?

— Je ne sais pas... fit-elle avec un geste vague et las.

— Je ne vous laisserai pas repartir, répondit-il sincère, grave.

Le chien recommençait d'aboyer dans le jardin. Jean ajouta, avec la même gravité :

— Laissez-moi vous offrir ma maison comme un refuge, aussi longtemps que vous serez menacée. Après, si vous le voulez, vous en repartirez,



Malgré ses nombreux engagements cinématographiques, DOROTHY MALONE s'accorde de temps à autre une soirée récréative. JACQUES BERGERAC, qui l'accompagne, fait présentement les démarches pour devenir citoyen américain.

s'allongea sur le sol. Et, dans cette lumière...

Elle... Elle était là !

Elle se tenait devant la porte, dans une pause timide, presque humble.

— Vous ! balbutia-t-il avec un bonheur qui éraillait sa voix. Vous...

Il la prit par les mains et l'entraîna dans la maison. Quand elle fut assise devant la cheminée, dans le fauteuil qu'il avait quitté, il approcha des flammes les petites mains qu'il tenait encore.

— Comme vous avez froid ! dit-il. Pourquoi êtes-vous venue si tard ? Je vous ai attendue depuis que j'ai appris, à l'auberge, que vous étiez poursuivie...

— Vous savez ? murmura-t-elle en retirant ses mains... Vous savez de quoi je suis accusée ?

— Oui, mais sans connaître le détail de l'accusation.

mais jusqu'à ce moment-là, vous y serez reçue avec respect...

Elle eut vers lui un regard profond et répondit humblement :

— Vous savez pourtant de quoi je suis accusée...

— Oui, Claire, oui, mais il me semble que, ce soir, des choses doivent être dites et ne peuvent être retardées. Je vous aime, Claire.

— Vous?... dit-elle doucement en cachant son visage sous ses mains rapprochées... Moi ?

La vieille servante apparut au seuil du cabinet de travail.

— C'est un monsieur qui demande à vous parler.

— Je ne reçois pas à cette heure.

— C'est ce que je lui ai dit. Mais il insiste pour vous voir et m'a montré sa carte d'inspecteur de police.

Jean sentit les mains glacées se serer davantage sur sa main.

— Claire, dit-il, il y a près de cette pièce un petit salon d'où vous pourriez entendre sans être vue tout ce qui se dira ici. La porte en est cachée par cette tenture... Venez et n'ayez pas peur...

Quelques secondes... Un gros pas qui se rapprochait précéda l'entrée du visiteur dans le cabinet de travail.

— Monsieur, j'ai bien l'honneur. Inspecteur Jolliet, de la Sûreté Nationale.

IV — L'aveu

GRAND, massif, large d'épaules, si large qu'il en paraissait rapetissé, le long pardessus étriqué et à courts revers boutonné jusqu'à la cravate, il avait dans un visage rougeaud et mafflu, à la moustache blondasse et grisâtre taillée en brosse, un singulier regard clair, limpide, enfantin, déroutant. Il s'avança, à la fois lourd et désinvolte, vers Jean qui l'observait et ajouta :

— Monsieur, une personne vient d'entrer chez vous que j'ai mission d'arrêter et de ramener à Paris. Par certaines informations recueillies cet après-midi, je pouvais prévoir qu'elle chercherait à vous joindre et je me suis mis en surveillance aux abords de votre maison. Elle est parvenue cependant à se glisser dans votre jardin sans que je l'aperçoive et c'est seulement quand vous avez ouvert votre porte que je l'ai vue dans la lumière. Cette personne, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, fait l'objet d'un mandat d'amener. Je suis venue vous demander, monsieur, si votre intention est de faciliter ma tâche ou de la contrarier.

Jean ne répondit pas. L'inspecteur reprit :

— Bon. Vous pensez bien, pourtant, qu'en fin de compte c'est la Loi qui aura le dernier mot. Mais comme il arrive que, par ignorance des tenants et des aboutissants, on se figure d'être obligé à certaines attitudes, je crois qu'il est utile, pour votre gouverne, que vous sachiez exactement qui est la personne en question et ce qu'elle a fait.

— Je ne vous demande rien, répondit Jean, sèchement.

— Dont acte. Pour moi, je vous demande la permission de m'asseoir dans ce fauteuil qui me tend les bras, devant le feu. J'arrive à un âge où une dizaine d'heures de surveillance commencent à peser sur les jambes et il faisait rudement frisquet dehors. Sur ce, voici la chose que vous ne me demandez pas, mais que je vous conseille quand même d'écouter parce qu'elle en vaut la peine...

Bien carré dans le fauteuil, les jambes croisées, l'inspecteur levant la tête vers Jean qui était demeuré debout, poursuivit d'un ton tranquille, un tantinet goguenard.

— Il y a douze jours, exactement le 10 novembre, dans l'un des hôtels les plus mal famés du quartier des Halles, à Paris, un homme a été trouvé mort, tué d'un coup de revolver en plein cœur. C'était un homme d'une trentaine d'années, beau garçon, très connu dans ce qu'on appelle « le milieu », fréquentant les pires endroits et dont je vous aurais dit quel était le genre d'existence si j'ajoute qu'il était titulaire de trois condamnations : l'une pour

vol à six mois de prison, l'autre pour coups et blessures à trois mois et la dernière à six mois pour excitation de mineures à la débauche. Je pense que, maintenant, vous connaissez l'homme du nom de Robert Nollet, mais plus connu sous divers surnoms inspirés les uns par son physique avantageux, les autres par le trafic spécial auquel il se livrait et que révèle suffisamment sa plus récente condamnation... Est-ce que ça vous dérangerait que je fume ?... Non ?... Merci !

Avant de poursuivre, l'inspecteur ralluma à une braise de la cheminée un morceau de cigarette éteinte qu'il ramena d'un fond de poche...

— C'est ce beau monsieur, reprit-il ensuite, qui a été trouvé mort dans la chambre de cet hôtel que je vous ai dit, le 10 novembre, à 9 heures du matin. Il avait été tué pendant la nuit à 2 heures, ainsi que le précise un voisin de chambre qui avait entendu le coup de revolver et à qui il fallut arracher les paroles parce que,



JAMES STEWART et sa femme **GLORIA** sont très heureux d'avoir recueilli tous ces ballons lors de l'inauguration du Parc "Pacific" à Hollywood. Ainsi qu'ils l'expliquent à **HENRY FONDA** (à droite) : "Nos jumelles de 5 ans en seront ravies".

pour des raisons personnelles, il ne désirait pas appeler sur lui l'attention de la police. Qui avait tiré ? De toute évidence la femme avec laquelle Robert Nollet était entré à l'hôtel, vers 10 heures du soir... La femme, monsieur Lequin, voilà la femme qui apparaît... Nous allons la prendre en filature... C'était — écoutez bien — une femme d'une vingtaine d'années, jolie, avec des cheveux bruns et des yeux très noirs. Est-ce que ce signalement ne vous dit rien ? Cette femme était bien connue à l'hôtel car plusieurs fois elle y avait accompagné Robert Nollet et on savait que de son prénom elle s'appelait... Elle s'appelait comment, monsieur Lequin ?... Elle s'appelait Claire... Ah ! Première découverte, mais comment retrouver ladite Claire ? Chargé de l'enquête, je me rends dans les endroits que fréquentait habituellement Nollet. Et pas de beaux endroits, je vous prie de le croire : des bars à ne pas oser y entrer, des musettes à filles et à coups de couteau... Eh bien, monsieur Lequin, dans tous ces beaux endroits-là on connaissait aussi la

belle Claire. Depuis deux mois, elle et Nollet étaient inséparables. Il la présentait partout comme sa gour-gandine...

Jean se raidit sous le mot, comme il se fût redressé sous un coup. Non, la femme dont parlait cet homme ne pouvait pas être...

— ... et la belle Claire approuvait, continua l'inspecteur en allumant un autre morceau de cigarette usée... Nollet, qu'on avait toujours vu traiter d'assez haut ses conquêtes semblait d'ailleurs en tenir pour celle-là... Mais tout ça ne me disait où et comment retrouver la susnommée. Pendant quatre ou cinq jours, j'ai pataugé, mais voilà que dans un bar le débitant se souvient que, deux ou trois semaines plus tôt, Robert Nollet l'a chargé de faire partir une lettre qu'il venait d'écrire sur le comptoir... Le patron avait lu et retenu le nom et la rue de la destinataire... La belle Claire s'appelait de son nom complet : Claire Montier... Je n'avais pas le numéro de la rue, mais j'ai eu

de désespoir qu'il eut pitié malgré sa souffrance. Et puis, parce que le cœur ne voulait pas mourir sans lutte, il voulut croire, espérer encore qu'elle pourrait se défendre. Peut-être, si elle se taisait ainsi et si elle paraissait acquiescer à tout par son silence était-ce qu'elle n'avait pas tout compris...

— Claire, dit-il, avez-vous tout entendu de ce qui a été dit par l'inspecteur ?

— Oui... fit-elle dans un souffle à peine perceptible.

— Et vous ne répondez rien ?

— Non... Rien.

— Alors, cet homme, ce Robert Nollet était vraiment pour vous...

— Oui... avoua-t-elle.

Il n'ajouta rien. Que dire, maintenant ? Est-ce que tout n'était pas dit, et à jamais ?

— Pourquoi l'avez-vous tué ? intervint alors l'inspecteur.

— Pourquoi... redit-elle lentement avant de répondre.

— Oui, pourquoi ?

— Par jalousie.

— Parlez plus fort. Par jalousie, dites-vous ?

— Oui... Je l'aimais tant et il semblait se détacher de moi pour une autre femme. Alors, je l'ai menacé et, pour qu'il croie davantage à mes menaces, j'ai acheté un revolver. La nuit du crime...

Elle s'interrompit comme si elle était au bord d'un évanouissement. Sa voix devint soudain une supplication égarée :

— Emmenez-moi.

— En route, donc, fit l'inspecteur.

— Oui, emmenez-moi, emmenez-moi, redit-elle, avec la même imploration hagarde.

Elle sortit la première du cabinet de travail, et Jean la suivit d'un regard désespéré qui s'attachait à elle. Elle était comme écrasée par la silhouette pesante de l'inspecteur, et, en traversant la salle à manger, elle cherchait parfois — geste caché — l'appui d'une chaise. Encore quelques instants, et elle disparaîtrait. Mais tout ce qui était elle, dans sa confiance, dans sa foi, n'avait-il pas disparu déjà ? Plus rien ne restait de ce qu'il avait espéré, appelé. Seul, l'amour demeurait avec sa souffrance et son isolement.

Elle atteignait le couloir, près de la porte d'entrée, et, soudain, sans cri, sans geste, comme fauchée aux genoux, s'abattit sur le carrelage. Jean entendit le bruit étouffé de la chute.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? fit l'inspecteur.

Jean l'avait déjà rejoint et se penchait sur elle.

Elle avait fermé les yeux, et la tête qu'il souleva sur son bras tomba en arrière, lourde, abandonnée. Les mains, tout à l'heure glacées, étaient brûlantes maintenant, avec le battement violent du pouls aux poignets.

— Elle est évanouie, dit-il.

La vieille servante arrivait, s'alarmait.

— Comme elle est pâle ! Vous n'allez pas la laisser là. Il fut l'éten-dre sur un lit, appeler le docteur.

Elle ouvrait une porte voisine, pressait un commutateur, éclairait une chambre en ordre, avec le lit au fond de l'alcôve, la commode lustrée et la glace penchée sur le marbre blanc de la table de toilette.

vite fait quand même de retrouver la maison de la demoiselle. Inutile de vous dire que, depuis le 10 novembre, on n'y avait plus revu l'intéressée... Personne ne pouvait me dire où elle était allée, mais j'ai pu recueillir sur elle quelques renseignements qui achèvent de la tracer...

Il s'était brusquement levé.

— Le bruit venait de par là, continua le policier en désignant la tenture d'un mouvement de tête... Elle est dans la pièce voisine, hein ?

A larges pas, il traversa le cabinet de travail, puis, soulevant le rideau :

— Je savais bien que vous étiez là, dit-il.

Une épaule contre le chambranle de la porte, Claire fixait sur lui un regard d'hallucinée. Elle obéit à son geste et entra dans le cabinet de travail. Maintenant, droite près d'une chaise et se retenant d'une main au dossier, c'était Jean seulement qu'elle regardait.

Dans ces yeux qui cherchaient les siens, il entrevit sous des ombres de pensée inconnue une telle intensité

LA PAUSE...

...de bonne humeur

- Ce chapeau vous va à merveille. Il vous rajeunit de dix ans.
— Alors, je n'en veux pas.
— Ah! Pourquoi?
— Mais qu'arrivera-t-il quand je l'ôterai?

* * *

- Les deux amis se retrouvent après une longue séparation.
— J'ai appris que tu t'étais marié.
— Oui, mon vieux, et j'ai épousé un ange!
— Quelle chance tu as eue! Moi, ma femme vit toujours!

* * *

- Elle est toujours aussi jolie, sais-tu.
— Oui, répond le mari, mais aujourd'hui ça lui prend deux fois plus de temps.

* * *

- Ce bon vieux Lapière. Comme tu as changé. Toi qui étais si chevelu, tu es devenu chauve. Tu étais maigre, maintenant tu as du ventre. Et tu t'es voué. Mon pauvre vieux Lapière.
— Pardon, fait le Monsieur, je m'appelle Lemire.
— Comment! Tu as même changé de nom!

* * *

- Mon mari est un monstre, oui, un monstre. Il a cassé le cochon du petit et lui a pris tout son argent. Et tout ça juste au moment où il y allait y avoir assez pour m'acheter un nouveau chapeau.

* * *

- Les deux jeunes bandits se sont emparés de l'argent du vieux monsieur qu'ils tennent en joue. Ils comptent: 77 dollars et 13 cents. Alors l'un des deux remet l'argent au monsieur et lui explique:
— Ça n'se divise pas en deux.

* * *

- Dans un grand hôtel où l'on prétend avoir de grands égards pour les clients, le gérant ne manque jamais, lorsqu'il y a un voyageur de passage, de s'informer s'il a trouvé le repas à son goût.
— Comment, dit-il à l'un d'eux, avez-vous trouvé votre steak?
— En cherchant bien, répond l'autre, j'ai fini par le trouver derrière un petit pois.

* * *

- Je viens vous demander de reprendre le perroquet que vous m'avez vendu; il choque tout le monde par ses propos et me fait vraiment honte.
— Ah, Madame! Je vous avais pourtant avertie de bien surveiller votre langue devant lui. C'est un oiseau très intelligent qui retient tout ce qu'il entend.

* * *

- Le possesseur d'une toute petite auto entre dans un garage et demande une pinte de gazoline et deux onces d'huile. Alors le garagiste lui demande:

- Dois-je aussi éternuer dans vos pneus pour les gonfler?

* * *

- Chérie, sais-tu quelle est la peine infligée aux bigames?
— Non.
— Deux belles-mères.

* * *

- Un seigneur gascon possédait à son service un garçon déluré qui lui faisait mille tours. Mais la malice du valet se tirait toujours d'affaire.

- Un soir, à l'occasion d'un dîner de réception, parmi les mets d'un menu somptueux, figuraient deux poulets rôtis amputés chacun d'une cuisse. Le service avait été long, et le valet gourmand s'était offert ce double régal.

- Le maître fait appeler sur l'heure le fripon et lui demande l'explication du phénomène:

- Tu as donc acheté des poulets qui n'avaient qu'une patte?

- Oui, Monsieur, répond l'autre, ce sont des choses qui se voient.

- L'amphitryon accepta l'explication pour éviter tout scandale. Mais le lendemain il conduit son valet au poulailler vertement. Les volatiles, encore mal éveillés, se tenaient dignement sur une patte.

- Vous voyez bien, Monsieur, déclare le fripon, qu'il existe des poulets ne possédant qu'une cuisse!...

- Tu vas voir, répond le maître...

- Et tapant du pied, il fait partir le troupeau emplumé courant avec agilité sur deux pattes nerveuses. Mais le domestique reprenant tout son aplomb:

- Quel dommage, Monsieur, que vous n'avez pas tapé du pied à table! Peut-être que les rôtis se seraient relevés avec leurs deux cuisses!

Jean porta Claire dans ses bras. Elle était légère et, avec sa tête renversée — de grandes boucles de cheveux s'étaient défaits et pendaient — son cou tendu, où frissonnait la fièvre, elle ressemblait à quelque victime offerte à un sacrifice.

— Le téléphone dans mon cabinet de travail, dit-il à l'inspecteur, planté gauche et gêné au milieu de la chambre. Appelez d'urgence le docteur Gauthier.

Le médecin ne cacha rien de son inquiétude. Une fièvre cérébrale peut aussi bien céder en quelques jours de soins que devenir mortelle sans recours. Pour l'instant, il renonçait à se prononcer, mais devait envisager le pire et conseillait de prévenir les parents de la malade, de l'extrême danger où elle se trouvait.

— Je ne lui connais aucun parent, dit l'inspecteur après le départ du médecin. Elle ne recevait personne chez elle. Je vais la faire transporter à l'hôpital de Stenay.

— Non, répondit Jean très vite. C'est ici qu'elle sera soignée.

— Ce n'est peut-être pas très régulier, mais je prends tout sur moi.

Vers le matin, Claire eut une crise de délire, et, sans ouvrir les yeux — mais que voyait-elle sous ses paupières closes? — elle parut se débattre contre un ennemi, et elle criait:

— Non... Non...

Puis, plus haletante et plus épuisée, elle retomba dans sa prostration.

Le jour revint. Jean, le front contre la fenêtre de la chambre le vit se lever en grisaille. Le chien, tache noire, errait dans le jardin. Un chariot passait, sur la route, avec un gros bruit de roues cerclées. Allant vers la ville, une automobile approchait, une voiture de louage. Jean la regarda distraitemment. A quelques mètres du portail, elle ralentissait, comme pour s'arrêter. Mais oui, elle s'arrêtait, et devant le portail même. Sans doute, était-ce l'inspecteur qui revenait comme il l'avait promis. Non. Une femme, dont il ne discernait pas encore le visage, mais dont il devinait l'élégance. Après un regard vers la maison, elle fouillait dans un sac à main, dont le cuir rouge un peu éteint par la brume tranchait sur le manteau vert sombre à grand col de fourrure blonde, tendait un billet au chauffeur, avec un geste que l'on sentait fébrile, puis s'avançait jusqu'au portail. Une hésitation sembla un instant la retenir. Ensuite, elle entra dans le jardin et marcha vers la maison. Le chien la suivait sans aboyer, soumis.

...Jean ouvrit devant elle la porte d'entrée avant qu'elle n'en eût touché le heurtoir.

Et, tout de suite, elle lui demanda, d'une voix rapide, assourdie, malheureuse:

— Monsieur, savez-vous où est Claire?

V — Celle qui vient

UN parfum délicat montait d'elle et, sous l'ombre de la voilette, ses yeux brillaient d'une transparente lumière.

— Elle est ici, madame, répondit Jean.

— Ici... murmura-t-elle. Ah! Dieu soit loué! Ici. Il faut que je la voie, monsieur, que je lui parle.

— Vous la verrez, madame, mais ne pourrez lui parler. Elle est malade, et peut-être très dangereusement...

Il vit la soudaine montée des larmes, le frémissement de la bouche.

— Venez, madame... pria-t-il, avec une douceur charitable.

Elle le suivit dans la chambre et, quand elle fut près du lit — Marion s'était levée — dit tendrement:

— La pauvre enfant...

Puis elle supplia:

— Permettez-moi, monsieur, de demeurer près d'elle pendant quelques heures, d'aider à la soigner...

Elle s'était dégantée et, entre ses mains très blanches et parfumées, elle pressait la main fiévreuse et frissonnante de Claire.

— Ce pouls qui bat si vite me fait peur... dit-elle. Que pense le médecin? Croit-il qu'elle soit en péril de mort?

Il n'osa pas répondre parce qu'il redoutait le mal qu'il ferait, et elle ajouta:

— A l'auberge où je suis allée et où l'on m'a donné votre nom, monsieur, on m'a dit qu'un policier était venu pour l'arrêter, hier. Est-ce vrai?

— Oui, madame.

— Ce policier ignore qu'elle est ici?

— Non, madame. Il le sait et il attend à Stenay la guérison pour...

— ...pour l'arrêter? acheva-t-elle d'une voix brisée.

— Oui.

Un pas dans le jardin ramena Jean vers la fenêtre et il aperçut le policier.

— Voici l'inspecteur Jolliet qui arrive, dit-il.

Elle baissa la tête et se pencha vers le lit dans un mouvement qui pouvait être de crainte ou de protection. Jean vint au-devant du policier, sur le seuil de la chambre.

— Quoi de nouveau, monsieur Lequin?

— Etat stationnaire.

— Qui est cette... commença l'inspecteur en montrant Hélène Coudray.

Jean le mena dans le cabinet de travail.

— Qui est cette personne, près du lit? reprit-il, obstiné.

Et, après la réponse de Jean:

— Bizarre... fit-il. Pour si peu que je l'aie vue, cette Hélène Coudray... Le nom me dit quelque chose, d'ailleurs... semble être une femme du monde, du vrai...

— Sans aucun doute.

— Et ça ne cadre guère avec ce que nous savons de Claire Montier, fréquentant avec Robert Nollet les pires lieux et finissant par le tuer... Enfin, nous verrons... A demain encore, monsieur Lequin.

La journée passa sans qu'Hélène Coudray quittât le chevet de la jeune fille. Vers midi, lorsque le médecin revint, Jean observa l'angoisse avec laquelle elle suivait son examen, attendait qu'il parlât... Il ne pouvait, d'ailleurs, rien préjuger encore, mais les symptômes ne s'étaient pas aggravés. Quand il fut parti, elle reprit sa place au chevet et, le soir, elle demanda comme une grâce d'y rester toute la nuit encore.

— Madame, répondit Jean, ne vous ai-je pas dit ce matin que ma maison vous était ouverte? Vous ne pouvez cependant songer à veiller une nuit

entière. Je vais faire préparer une chambre pour vous.

— Non, monsieur, répondit-elle simplement. Je désire ne pas m'éloigner un instant de Claire.

— Vous aurez besoin de repos.

— Je voudrais donner ma vie pour elle, répondit-elle, avec une tendresse dont il fut ému.

Puis elle ajouta :

« Il n'y a pas de cœur plus pur que le sien.

Pour la seconde fois, il se tut par peur du mal qu'il pouvait faire en parlant. Mais il se souvenait — pour en souffrir et s'en déchirer — que Claire n'avait démenti aucune des accusations portées contre elle par l'inspecteur.

Le lendemain, le médecin put dire qu'elle était sauvée. La fièvre avait presque disparu et le réveil maintenant était proche. Quant à la convalescence, elle serait courte.

— Combien de temps ? lui demanda secrètement l'inspecteur.

— Une dizaine de jours.

Pendant toute la journée, il rôda dans la maison. Le médecin avait parlé d'un réveil prochain et il voulait en être le témoin.

— Vous comprenez, monsieur Lequin, les premiers mots qu'on prononce dans la demi-conscience sont quelquefois les meilleurs...

Dans la chambre, la jeune fille reposait avec un calme sans fatigue, détendue. Par instants, ses lèvres remuaient comme pour des paroles qui demeuraient inexprimées... Et puis, soudain, ses yeux s'ouvrirent...

C'était le soir. Sur la table de chevet, la petite lampe à abat-jour épais versait sur le bord du lit un demi-cercle de lumière... Jean et l'inspecteur se tenaient près de la porte, silencieux. Un moment, le regard dérivé erra, puis il se posa sur Hélène Coudray, assise, inclinée en avant... Alors, il y eut sur les lèvres tremblantes une sorte de cri de joie éperdue, d'un bonheur presque tragique, puis un mot doux, tendre, émerveillé.

— Toi...

— Oui, moi... répondait Hélène Coudray avec un même amour.

— Toi, toi...

Elles étaient dans les bras l'une de l'autre. Etreinte fiévreuse, d'une sombre et adorée violence, où des mots que l'on ne comprenait pas faisaient comme un sanglot.

— Toi... reedit Claire.

Maintenant, elle reculait un peu la tête pour mieux regarder Hélène Coudray et elle souriait — d'un sourire qui faisait songer à quelque ravissement de miracle. Près de Jean, troublé, l'inspecteur Jolliet se frottait la nuque et le menton.

— Monsieur l'inspecteur, dit Hélène Coudray, me permettez-vous de vous parler seule à seul ?...

— Non ! cria Claire... Je ne veux pas ! Je suis coupable ! J'ai tué... Emmenez-moi... Pourquoi ne m'emmenez-vous pas ?

Marion, attirée par le bruit, entra dans la chambre.

— Madame, pria Hélène Coudray,

consentez à me remplacer quelques minutes ici...

— Tout ce que madame voudra.

— Merci... Monsieur l'inspecteur, ne me refusez pas cet entretien que je sollicite de vous. Il est devenu nécessaire et ne peut plus être retardé.

— D'accord, madame, approuva l'inspecteur.

— Monsieur Lequin, ajouta-t-elle, je voudrais que, vous aussi, entendiez ce que j'ai à dire.

— Je suis à vos ordres, madame.

Il s'effaça devant elle et elle sortit de la chambre. Avant d'en refermer la porte, il entendit Claire qui disait — mais sa voix était devenue la pauvre petite voix d'une enfant malheureuse :

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas !...

VI — Confession

« C'EST une grave confession que j'ai à vous faire, messieurs, dit Hélène Coudray dans le cabinet de travail, mais vous ne m'entendrez réclamer pour moi aucune excuse. Je n'en ai pas. Lorsque je suis devenue la femme de Pierre Coudray...

— Attendez donc... coupa l'inspecteur Jolliet. Pierre Coudray, l'explorateur ?

— Oui...

— Qui a été, voici quelques années, secrétaire d'Etat aux Colonies ?

— Oui... reedit-elle. Lorsque je suis devenue sa femme, j'étais pauvre. Il était riche, avec un nom déjà célèbre. Je lui devais donc tout, mais j'ai payé ma dette par une trahison.

Son intonation s'était faite plus basse, âpre. Elle poursuivit :

— J'étais mariée depuis deux ans, quand une mission éloigna de France mon mari. Sa mission était périlleuse et il m'empêcha de le suivre.

Le désirais-je ?... Partout, à Paris, dans tous les salons, j'étais accueillie, attendue, fêtée. Je restai seule et... J'ajouterais à ma trahison si j'essayais de lui trouver une excuse. Elle ne dura qu'un jour, mais le châtement était proche et mon châtement fut dans la naissance d'une enfant que je devais cacher, Claire...

— Ah ! par exemple... s'écria l'inspecteur Jolliet qui ajouta comme confus un bruit qu'avait fait sa grosse voix :

« Mille pardons, continuez, madame.

D'un ton qui s'assourdit encore, elle continua :

— Ma petite fille est née secrètement, dans un village des Cévennes, et son nom est celui de son père, mort depuis longtemps... Je l'ai fait élever par une paysanne et mon grand bonheur, mon bonheur suprême, était d'aller vers elle pour quelques heures, parfois pour quelques jours, de partager sa vie, de savoir qu'elle m'aimait et de l'entendre m'appeler sa maman. Je vous supplie de me croire, messieurs, si je vous dis que, bien souvent, j'ai été tentée d'avouer toute la vérité à mon mari et que, si je ne l'ai pas fait, ce n'est pas par crainte de ma souffrance, mais seulement de la sienne... Des années, de longues années, se sont écoulées. Claire, ma petite fille chérie, mon bien, mon secret, m'aimait. Quand elle a pu me comprendre, je lui ai fait en pleurant, l'aveu de ma trahison, de sa naissance, et elle a pleuré avec moi en me disant qu'elle m'aimait... Puis, j'ai voulu qu'elle vienne à Paris pour que nous soyons enfin rapprochés mais elle m'a dit : « Il faudra bien nous cacher pour que personne ne sache que nous nous aimons tant... » J'ai songé pour elle à une vie facile dont j'aurais assumé toutes les dépenses. Elle l'a refusée parce que,

disait-elle, je ne devais rien faire pour elle qui puisse ressembler à quelque geste maternel... Et c'est elle, messieurs, elle seule, qui a songé à travailler, à prendre un emploi pour que nul ne puisse croire qu'Hélène Coudray, riche, recherchée, était sa mère. J'ai cédé avec l'espérance qu'un jour elle se laisserait convaincre par moi, mais des mois passèrent sans que sa résolution changeât... Je vous l'ai dit, monsieur Lequin, il n'y a pas de cœur plus pur que le sien.

Elle s'interrompit pour un court silence pensif que les deux hommes respectèrent, attentifs, puis elle reprit :

— Nous nous rencontrions secrètement, furtivement, et je n'allais jamais chez elle... Quelquefois, le dimanche, nous quittions Paris dans un train de banlieue comme si nous étions que deux amis et nous allions au hasard, dans les champs, dans les bois. C'étaient là nos heures trop courtes de bonheur véritable sans souci, sans contrainte, sans crainte. Mais j'étais trop heureuse et mon expiation n'était pas complète... Un matin, il y a six mois, par téléphone, un homme qui disait posséder les lettres que j'avais écrites autrefois au père de Claire m'ordonna de le rejoindre dans un café qu'il désignait, aux abords de la gare de Lyon... Si je n'obéissais pas, mes lettres seraient adressées le jour même à mon mari. Pour me convaincre de leur possession, il lut quelques phrases que je reconnus. J'obéis. Je suis allée au rendez-vous qui m'était imposé et j'y ai trouvé Robert Nollet... Il n'avait pas menti. Il détenait onze lettres. Comment les avait-il obtenues ? Je n'ai jamais su avec exactitude, mais j'ai cru comprendre qu'il les avait découvertes dans un meuble acheté à l'encan. Un chantage commençait, impitoyable, mené par un homme capable de tout et qui s'en vantait... Pour le payer, j'ai vendu des bijoux, car je ne possédais que peu d'argent personnel, mais jamais je ne payais assez. Pas un jour ne s'écoulait sans que je le revoie ou l'entende. Mais le jour approchait où je ne pourrais plus vendre de bijoux à l'insu de mon mari et je me sentais perdue. Je ne trouvais de consolation que près de Claire à qui j'avais tout dit depuis le premier jour. Nous n'avions qu'une âme à nous deux... Et, brusquement, voici deux mois et demi, la poursuite de Robert Nollet cessa.

— Dans quelles conditions ? s'informa l'inspecteur.

— Il ne vint pas à un rendez-vous qu'il m'avait donné la veille et, depuis lors, je ne l'ai plus revu et il ne m'a plus téléphoné... Ce n'est que lentement, d'ailleurs, que je suis remontée à un peu d'espérance. Je vivais dans la hantise de son appel ou de son brusque surgissement dans la rue. Puis, j'ai repris un peu de confiance et Claire était plus heureuse que moi encore de cette pauvre sécurité que je retrouvais.

— Pourquoi, demanda encore l'inspecteur, avait-il abandonné son chantage ? S'estimait-il satisfait de ce que vous lui aviez versé ?

— Je l'ai cru d'abord, répondit-elle à voix lente. Mais la vérité était tout autre et je ne l'ai connue qu'il y a trois jours...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	7	2	5	6	4	8	2	7	3	5	8	2	4	7	3
P	V	S	S	O	P	S	O	O	R	O	O	Y	A	U	E
7	5	3	8	8	2	6	4	5	7	2	8	6	4	3	5
S	I	P	Y	E	E	F	Y	G	E	Z	Z	F	E	A	N
8	2	7	5	3	8	2	4	6	5	7	2	8	3	4	8
P	P	T	E	R	L	L	Z	R	Z	E	U	U	E	V	S
7	4	3	5	2	6	8	3	5	4	2	7	5	6	2	8
S	O	Z	V	S	E	C	V	O	S	C	R	T	D	O	O
3	7	2	8	4	8	3	5	6	7	2	8	4	3	5	6
O	A	U	N	D	F	T	R	E	N	R	I	E	R	E	M
7	5	3	6	4	8	2	7	6	3	5	8	4	2	7	3
C	T	E	P	T	A	A	U	L	S	O	N	T	G	N	A
3	7	2	6	8	3	4	5	6	2	3	7	4	5	2	7
L	E	E	O	T	U	E	U	I	U	T	U	S	X	X	X

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Puis, plus vite, elle expliqua :

— J'ai dû m'absenter de Paris pendant deux semaines. Dès mon retour, je me suis rendue à une poste où Claire m'écrivait, bureau restant. Une lettre m'y attendait, vieille de huit jours. Vous la trouverez dans mon sac à main, monsieur l'inspecteur. L'enveloppe est toute tachée de gouttes de pluie...

Jean songea à Claire sur la place du village, sous la pluie, dans le vent, avec son geste hésitant, inquiet. Cette lettre qu'elle tenait était celle-là que...

— Une lettre terrible, messieurs, reprit Hélène Coudray, mais que j'accepterais de payer de tout mon sang tant elle contient d'amour pour moi... Dès les premiers mots, Claire m'y annonçait qu'elle avait tué Robert Nollet... S'il avait cessé de me poursuivre, c'est qu'il l'avait traquée, elle. Par pitié pour moi, pour tenter de me défendre, elle était allée vers lui et l'avait supplié... Mais que pouvaient être pour un homme comme lui de telles prières?... En la voyant, il n'avait songé qu'à la proie qu'elle pouvait être et elle était devenue le prix d'un marché nouveau. Il m'épargnerait, il rendrait même mes lettres si... Dois-je achever? Elle n'a pas cédé, mais chacun de ces jours où je reprenais confiance était pour elle une lutte... Pour comprendre qu'elle ait pu prolonger si longtemps ce combat, il faut penser, d'ailleurs, que Robert Nollet a dû l'aimer à sa manière, en lâche, en misérable, mais

l'aimer quand même... J'ai dit qu'il la traquait. Aucun autre mot n'est possible. Il la forçait à le suivre, à l'accompagner dans de véritables bas-fonds et, cela, elle ne le refusait pas. Dans son saint amour pour moi, dans sa volonté de défense et de sacrifice, elle ne voulait pas le refuser. Il l'obligeait même, soit pour l'avilir, soit par basse vanité, à le rejoindre dans une chambre d'hôtel... La pauvre enfant, la pauvre enfant magnifique! Elle avait acheté un revolver qui ne la quittait jamais et qui, seul, lui donnait la force d'obéir à cet homme et de le rejoindre dans cette chambre... Si vous lisez sa lettre, Monsieur l'inspecteur, vous ne pourriez pas être bouleversé par la chaste épouvante de Claire retrouvant cet homme au fond d'un hôtel... Rien ne peut être plus affreux que les heures qu'elle y vivait, tapie dans un coin, aux aguets, cependant que lui, menaçait ou narguait. Seul, un homme comme lui pouvait concevoir une telle mise en scène... Mais, la dernière nuit, le 10 novembre, il a fait plus que menacer. Claire fuyait au travers de la chambre. Il l'a saisie avec sa force d'homme, de brute et elle s'est vue vaincue... Alors, elle a montré le revolver. Il en a ri et a voulu le lui arracher. Le coup est parti sans même qu'elle ait pressé sur la gâchette... Il est tombé foudroyé.

Hélène Coudray regarda l'un après l'autre, l'inspecteur — il frottait encore sa nuque et son menton d'une

lourde main embarrassée — et Jean, heureux, confiant, puis elle acheva :

— Vous savez tout maintenant, messieurs... Si Claire est arrêtée, je la défendrai et la sauverai. Cette vérité qu'elle veut que je taise, je la dirai, je la crierai mais je ne la laisserai pas condamner ma fille innocente. Ayez pitié d'elle, Monsieur l'inspecteur... Ayez pitié de moi aussi. Vous seul savez que vous l'avez retrouvée. Epargnez-la, épargnez-moi...

Ah! comme l'inspecteur Jolliet frottait et grattait sa nuque...

— Evidemment... Evidemment... marmonna-t-il.

Puis, prenant Jean à témoin, avec une touchante naïveté :

— Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

Ensuite, ayant bégayé des monosyllabes contradictoires :

— Oui... Non... Non... Oui... — il décida, avec un soupir, comme s'il laissait tomber un fardeau de ses larges épaules :

— Eh ben, voilà.

Mais ce qu'il avait à dire venait vraiment mal. Il se râcla la gorge, toussa, puis, d'un élan :

— Eh ben, voilà... Je vais repartir tout seul comme je suis venu, et je dirai que je n'ai pu retrouver la personne en question. Je dirai même que j'ai renoncé à la rechercher parce que, toutes réflexions faites, je me suis aperçu qu'elle n'était pour rien dans l'affaire. Comme ça tout sera fini pour elle, et pour vous aussi, madame...

— Ah! merci, monsieur... balbutia Hélène Coudray.

Il prit dans sa grosse main patavide et rouge la main menue qu'elle lui tendait et il la tenait comme s'il ne savait qu'en faire et qu'il eût peur de la briser... Et il disait, tout bonnement, en brave homme :

— Il n'y a pas de quoi, madame... Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi...

Puis, et sans doute parce qu'il était très ému, il ajouta, tourné vers Jean :

— Vous voyez bien, monsieur Lequin, que je ne suis pas aussi mauvais diable que j'en ai l'air...

Mais Jean ne répondit pas. Il allait vers Claire.

— Vous êtes sauvée, dit-il en entrant dans la chambre. Votre mère...

— Vous savez? interrompit-elle faiblement.

— Oui, Claire, tout. Et ce que vous êtes et ce que vous avez fait.

Marion sortait de la chambre où ils restèrent seuls. Il ajouta :

— Vous ne serez ni arrêtée ni inquiétée. Vous êtes vraiment sauvée, Claire, et votre mère avec vous.

Il retrouva alors dans le visage qu'elle levait vers lui ce calme sourire qui tout à l'heure ressemblait à un miracle. Le court silence fut très doux entre eux.

— Et maintenant, reprit Jean d'une voix que troublait son inquiétude profonde, souvenez-vous, Claire, souvenez-vous de ce que je vous ai dit quand vous êtes entrée dans ma maison. Je vous aime... J'ai voulu vous le dire, souvenez-vous encore, avant que vous n'ayez été défendue, parce que je voulais que mon amour fût un acte de foi. Et, cependant, j'ai douté de vous. Pardonnez-moi...

— Vous pardonner, Jean? murmura-t-elle.

C'était la première fois qu'il entendait son nom dit par elle il ne le reconnaissait pas.

— Je m'accusais et vous ne pouviez pas croire en moi... Vous ne le pouviez plus... Je m'accusais parce que je le devais, parce que je voulais que personne ne pût me défendre, mais en m'accusant devant vous, j'ai souffert au-delà de mes forces...

— Souffert, Claire? dit-il avec toute sa tendresse. Souffert par moi, pour moi?... Comprenez avec quelle crainte et quelle espérance à la fois j'attends vos paroles. Je vous aime, Claire... Je vous ai aimée dès mon premier regard vers vous et pour toute ma vie. Même quand je doutais de vous, je savais bien que jamais je ne pourrais cesser de vous aimer ni vous oublier. Je vous aime... M'aimez-vous, Claire? Non, ne dites rien. C'est dans votre silence que je veux trouver votre réponse et votre acquiescement. Je vous aime... M'aimez-vous?

Elle se tut...

Dans le jardin, on entendait le pas de l'inspecteur Jolliet qui s'éloignait.

JEAN BONNÉRY

COUPABLE ou NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Quand une bouteille est tombée d'un camion en marche et s'est fracassée sur le pavé de la route, le chauffeur du camion est-il coupable, selon le nouvel amendement à la loi des véhicules-automobiles, d'avoir illégalement jeté une bouteille en dehors d'un véhicule en marche ?

Un policier de la route entend soudain le fracas d'une bouteille qui se brise sur la chaussée. C'est une bouteille de bière. Elle devait être pleine, puisqu'un blond liquide s'en échappe. L'agent lève aussitôt les yeux. Un camion vient de passer. Deux hommes sont dans la cabine. Pas un seul autre véhicule sur la route.

Le chauffeur du camion est accusé d'avoir jeté une bouteille sur la route. Il proteste de son innocence.

En Cour, l'agent, honnêtement, avoue qu'il n'a pas vu l'accusé jeter la bouteille. Elle était déjà sur la chaussée quand il a pris connaissance de l'incident, puisque c'est le bruit de la bouteille qui se cassait qui a attiré son attention.

L'accusé, pour sa part, nie avoir jeté la bouteille. Il jure qu'il n'y avait aucune bouteille dans la cabine de son camion.

Il s'en trouvait cependant quelques-unes dans l'arrière-train du véhicule. Combien? Il l'ignorait. D'après lui, une de ces bouteilles a dû tomber du camion à la suite de soubresauts ou dans un virage.

Ce chauffeur est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE d'avoir jeté une bouteille d'un véhicule en marche ?

NON-COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 26 novembre 1958.

ROBERT MILLET, B.A.

MARLON BRANDO, LE...

[Suite de la page 4]

— Pendant notre vie matrimoniale, je ne l'ai presque pas vu, dit Anna, et quand il était là, il n'ouvrait pas la bouche.

L'enfant même, alors que Marlon adore les enfants, a subi le sort de beaucoup d'enfants non désirés. Peut-être, plus tard, Marlon se découvrirait-il de l'affection pour lui. Jusqu'à présent, il se refuse à en parler, même à ses amis, il ne l'a pas laissé photographier, et la police dut venir chez lui pour le contraindre à déclarer Christian à l'état-civil...

Peut-être un jour une femme aura-t-elle le pouvoir de rendre Marlon plus sociable et plus humain, de faire de lui un bon mari et un véritable

père. Mais il est peu probable que ce jour soit proche. Ce jour-là, Marlon aura peut-être passé le cap de la quarantaine. Il faut beaucoup de temps à ce genre d'hommes pour devenir vraiment adultes. Quand ils le deviennent.

Et cette femme ne sera sans doute pas une actrice, ou elle devra cesser de l'être en devenant sa femme. Elle ne vivra que pour lui, comprendra ses « angoisses métaphysiques », l'écouterà des jours durant, et ne lui parlera surtout pas de cinéma. Et, comme Lauren Bacall, qui fut l'épouse idéale d'Humphrey Bogart, un autre « cas » difficile, elle le laissera faire de petites fugues de temps à autre...

Le feuilleton du Samedi

LE CHÂTEAU DE KERLOR

par Henri Germain

No 7

« Ah! si c'est pour ça, j'ai votre affaire. Pour la cuisine, elle est un peu là, et pis j'la connais, c'est une ancienne poule à moi qui m'a quitté pour travailler dans la biffe, mais elle n'est pas contente du business et j'suis sûr qu'elle marchera dans la combine, si elle y trouve son compte.

— Quand pourrai-je la voir ? interrogea Mareuil.

— Ben... d'main, si vous voulez, je vous l'amènerai où qu'vous m'direz, vers le soir plutôt, car, je sais pas si vous êtes comme moi, j'aime pas m'exposer au soleil, j'trouve ça bon pour ceusses qui s'esquintent pour gagner trois croques et s'refusent toute leur vie un glass!

Il fut convenu que Nénese amènerait son ancienne le lendemain soir, vers neuf heures, dans un bar de l'avenue de Saint-Ouen, et que Mareuil terminerai aussitôt l'affaire.

Puis, pour donner confiance à Nénese, l'industriel lui glissa un billet bleu dans la main pour arrêter le marché.

Nénese remercia avec effusion et ravi, s'estompa dans la nuit.

A trois heures du matin, Devarenne, fourbu, éreinté, sans forces, regagnait son hôtel de l'avenue Kléber.

Mareuil avait dû le porter jusqu'à la place de Clichy, où ils avaient enfin pu trouver un taxi qui les ramenait à leurs domiciles respectifs.

Nini, Mme Nini, la protégée de Nénese, était une bonne grosse fille d'une trentaine d'années, au teint vif, à la chevelure d'un roux foncé, aux yeux de chat fidèle avec un reflet indéfinissable, qui pouvait bien être de la malice dissimulée ou même de la malignité.

Bien qu'elle fût vêtue avec ce goût douteux des ménages de faubourg, elle fit bonne impression à Mareuil, lors des présentations en règle, au petit bar de l'avenue de Saint-Ouen.

Bonne impression est évidemment ici une façon de parler. Mareuil cherchait surtout, dans cette future collaboratrice, une bonne dose de vice et beaucoup de vénalité, afin de pouvoir l'asservir par l'appât du gain et l'application de ses talents, de ses aptitudes.

Le marché fut rapidement conclu.

Dans le fond de la salle du bar, fréquenté par des gens beaucoup plus paisibles, beaucoup plus calmes que les clients de la mère Bidas, il était facile de s'entendre en toute sécurité.

Il fut convenu que Nénese se mettrait à la disposition entière de Mareuil, qui se présenta à lui sous le nom de M. Fernand, et que Nini suivrait les instructions à elle transmises par l'intermédiaire de Nénese.

Moyennant quoi, ils toucheraient, l'homme, mille francs par mois; la femme, cinq cents, tant que dureraient leurs occupations.

A la fin de l'affaire, si M. Fernand était content, il était possible et même

Devenu le propriétaire du château de Kerlor, Pierre doit quitter la France prochainement pour de longues années et désire placer dans la maison de l'industriel 900,000 francs mais, moyennant certaines conditions que Mareuil accepte.

Jean de Blesmes se dirige vers le bureau de son patron qu'il trouve désert et remarque les papiers épars sur le bureau et les instructions relatives au fameux trésor.

probable qu'ils recevraient une bonne gratification.

— Chouette! s'écria Nénese, dès que Mareuil les eut quittés, on va pouvoir s'en flanquer plein la lampe tous les jours et licher du casse-poitrine jusqu'à plus soif. Tu parles d'une bringue, ma Nini!

Et il tâta dans sa poche les billets bleus versés à titre d'acompte pour se refringuer et se faire une dégaîne à la hauteur.

Nini laissait moins éclater son enthousiasme.

— N'empêche, dit-elle, après un silence, qu'il y en a que pour les mâles! C'est pas juste! J'vas m'donner autant d'boulot qu'toi, avec les mêmes risques, et j'toucherai la moitié moins. Non, là, c'est pas juste!

Et elle eut une moue jalouse, que Nénese ne tarda pas à effacer en offrant un glass de raide.

— C'est moi qui paie, affirma-t-il, et comme on aura plus d'une fois l'occasion de pomper ensemble, t'y perdras rien au bout du compte. J'suis trop gentleman pour te laisser raquer. Alors, ça s'ra tout bénéf pour tézigue!

XVIII — Le complot

QUELQUES jours après ces événements, une voiture automobile s'arrêtait devant l'agence de location de Colombes.

Un monsieur âgé, très élégamment mis, portant avec majesté une barbe blanche qui lui donnait une vague ressemblance avec le feu roi Léopold, descendit du véhicule, et pénétra dans les bureaux de l'agence.

Une employée se mit aussitôt à ses ordres, voyant en ce vénérable visiteur le gros client toujours espéré et rare.

— Je voudrais acheter une jolie villa dans ce pays. N'auriez-vous pas, mademoiselle, quelque chose qui puisse me convenir? Le prix m'est indifférent. Je désire, avant tout, une exposition au midi, un grand jardin, cinq ou six belles pièces, si possible, une remise.

La jeune fille consulta ses registres. Il y avait quelques propriétés dans cet ordre d'idées, à vendre ou à louer.

Elle en fit une description sommaire à son client.

— Non, fit-il, celle-là me semble trop modeste, celle-ci n'a pas un assez grand jardin, cette autre est trop près de la Seine et je crains fort l'humidité.

Le monsieur était, on le voit, fort difficile.

« Il doit être fort riche, pensa l'employée. Il n'y a guère que les millionnaires pour avoir des goûts si difficiles à satisfaire. »

Néanmoins, elle chercha, compulsant ses livres, fouillant sa mémoire, dans l'espoir de trouver la perle rare.

Le vieillard, loin de s'impatienter, l'aidait même en ces recherches par des observations, des remarques faites sur les villas qu'il avait eu l'occasion d'apercevoir en venant.

— Et cette jolie maison en briques roses avec des mosaïques, qui se trouve près du terrain des sports, à l'entrée d'une grande avenue plantée de marronniers, fit-il soudain? Elle me conviendrait joliment.

La jeune fille, très au fait de tous les immeubles, n'eut pas de peine à identifier celui qu'on venait de lui dépeindre.

— C'est, en effet, une fort jolie propriété, fit-elle, malheureusement elle n'est pas à vendre.

— Oh! ça, vous ne pourriez pas l'affirmer.

— Pourtant, monsieur, ses propriétaires actuels...

— Ta, ta, ta, je suis certain que, si j'en offre un bon prix, ils se décideront.

— Je crois, au contraire, que vous perdrez votre temps et vos efforts.

— Alors, fit le vieillard, vous n'avez rien qui puisse me convenir, c'est dommage, j'aime ce pays.

— Je vais m'en occuper, monsieur, et, dès que j'aurai trouvé quelque chose...

Mais le client, repris par son idée, s'écria :

— N'empêche, je vais aller voir les propriétaires de cette villa dont je vous ai parlé, j'ai l'impression que je m'arrangerai avec eux.

La jeune fille eut un geste de doute et de contrariété.

— Comme il vous plaira.

Cependant, le vieillard, comme il allait sortir, se pencha vers le bureau.

— Je serais désolé de vous faire manquer une affaire... je sais combien le commerce est difficile. Donnez-moi une carte de votre agence et, si je parviens à mes fins, vous aurez de la sorte toute facilité de venir réclamer votre commission.

Cette demande parut rasséréner l'employée.

Elle s'empressa de tendre à son interlocuteur la carte qu'il lui demandait et, quand il fut sorti après un salut correct, elle s'exclama :

— Quel original! C'est qu'il s'est mis dans la tête d'acheter la villa de Mme de Blesmes! Mais je parierais bien tout ce qu'on voudra qu'elle ne la lui lâchera pas. Un de ces jours, je le verrai revenir, le vieux richard, et alors je lui caserai en douce mon plus vieux rossignol; je vois ça d'ici comme si j'y étais.

L'auto du vieux monsieur était déjà loin.

Peu de minutes après, elle stoppait devant la grille de la villa où demeurait la famille du jeune reporter.

Cette fois, le vieillard ne descendit pas seul de sa confortable limousine.

Un valet fort correctement vêtu s'élança le premiers hors de la voiture et tendit le bras à son maître pour qu'il s'y appuyât.

Puis, l'empoignant sous l'aisselle, il lui fit faire les quelques pas qui le séparaient de la porte d'entrée.

Au coup de sonnette, Gaspard s'élança et ouvrit à cette visite aussi inattendue que respectable.

Toujours au bras de son domestique, le vieillard traversa le jardin, gravit le perron avec une lenteur remarquable, non sans pousser quelques petits gémissements étouffés et, introduit par l'homme de confiance des de Blesmes, il pénétra dans le salon.

Là, il se laissa tomber sur le fauteuil.

— Fâcheuse goutte, murmura-t-il, et, d'un geste, il avertit son valet de chambre de quelque chose de convenu à l'avance.

Celui-ci tira, en effet, de sa poche, un porte-cartes et il y saisit un bristol armorié qu'il tendit à Gaspard.

— Voulez-vous dire à votre patronne que Monsieur le duc serait content de lui parler.

Gaspard jeta un coup d'oeil sur la carte et lut :

DUK DE LESCURVILLE
Avenue de l'Alma.

Il s'inclina devant ce débris de noblesse et s'en fut quérir sa maîtresse.

Dès qu'il fut sorti, le duc siffla entre ses dents en secouant son domestique avec une force vraiment difficile à supposer chez un vieillard aussi débilité par le mal.

— Brute! Sagouin! Imbécile! Tu ne pourras donc jamais t'habituer à parler proprement! « Patronne », « patronne », est-ce qu'on dit ça, dans le grand monde? C'est bon pour la mère Bidas, cet adjectif. Ici, il faut dire : « maîtresse » ou « madame ». Tâche d'ouvrir l'oeil, quand la maîtresse de maison va arriver. Je te préviens que c'est une fine mouche, qu'elle est plus maligne que toi et moi réunis. Aussi, à la moindre gaffe, tu es sûr de voir notre plan fichu. Alors, tant pis pour toi, adieu les fafiots. Tu comprends que j'ai étudié notre plan avant de venir ici. Tâche de me seconder avec intelligence.

« En attendant, vois un peu où donne cette porte-là, dans le fond, ça sera toujours ça de fait, en attendant que la « patronne » vienne.

A ce nom de Lescurville, Mme de Blesmes essaya de chercher dans sa mémoire s'il lui avait été donné d'entretenir des relations avec ce noble duc. Elle dut s'avouer qu'elle n'avait jamais connu de Lescurville et interrogea Gaspard.

— Il ne t'a pas dit le motif de sa visite?

— Non, madame, c'est son domestique qui l'accompagne qui m'a fait savoir comme ça que son maître serait content de vous voir.

« Que peut-il bien me vouloir? » pensa Mme de Blesmes.

La vie calme qu'elle menait loin des bruits du monde, depuis longtemps déjà, l'avait peu habituée à des visites

inattendues, à l'invasion de son calme intérieur par des étrangers.

Une minute, elle eut l'intuition que ce duc de Lescurville venait la voir au sujet de Dolorès, mais elle devait bientôt se rendre compte qu'elle s'était trompée.

En effet, dès son apparition au seuil du salon, elle fut saluée le plus élégamment du monde par le vieillard, qui lui dit d'une voix à peine perceptible, d'une voix de laryngiteux ou d'enroué :

— Excusez-moi, madame, de troubler vos instants, je me suis permis de vous déranger parce que je suis à la recherche d'une maison de campagne. A l'agence, on n'a rien pu me procurer, mais on m'a laissé entendre que, peut-être, vous seriez disposée à céder votre villa, que j'avais remarquée tout à fait par hasard.

Mme de Blesmes avait écouté sans surprise, avec sa belle sérénité de femme de tête, la demande du duc de Lescurville.

Elle l'invita d'un geste à se rasseoir et expliqua :

— Monsieur, on a sans doute fait erreur à l'agence ; je ne suis nullement décidée à vendre cette maison. Au contraire, je m'y suis tellement habituée, que je ne pourrais pas me faire à l'idée de m'en séparer.

— Cependant, madame, si je vous en offrais le prix que vous fixerez vous-même.

Mme de Blesmes fixa un moment le vieillard.

Celui-ci détourna brusquement les yeux, comme s'il eût mis tout son intérêt à l'examen du pommeau de sa canne.

— A n'importe quel prix, je ne céderai cette maison, reprit Mme de Blesmes avec son même calme, empreint cette fois d'une pointe de fermeté, presque d'impatience.

Le vieillard, avec l'aide de son domestique, se leva et, s'inclinant, il murmura, presque imperceptiblement, de sa voix aphone :

— Je regrette, madame ; j'aurais donné cent mille francs de votre villa.

Mme de Blesmes resta un moment interdite.

Rapidement, il se fit dans son esprit un travail où la raison entraînait en lutte avec les douces habitudes.

Pouvait-elle vraiment prendre sur elle de refuser cette offre inespérée ?

Ne fallait-il pas qu'elle soumit au moins à Jean la proposition de ce vieillard qui mettait une fortune dans la réalisation d'un désir ?

Elle retint son visiteur d'un mot :

— Monsieur le duc !

Celui-ci se retourna tout près de la porte.

Un sourire sardonique errait dans sa barbe blanche.

— Madame?... fit-il.

— Le prix que vous m'offrez m'oblige à vous demander quelques jours de réflexion avant de vous donner une réponse définitive. Je pense que vous ne vous opposerez pas à cette demande fort juste.

Le duc s'inclina en signe d'assentiment.

— D'autre part, poursuivit Mme de Blesmes, vous ne connaissez pas cette maison, vous l'avez à peine vue en passant, et je ne voudrais pas vous leurrer en ne vous la faisant pas connaître dans tous les détails.

— J'allais vous en prier, madame.

Mme de Blesmes hésita un moment.

— Je suis bien indiscret, monsieur, fit-elle, mais si cette visite vous fatigue aujourd'hui, vous pourrez la faire une autre fois.

— Du tout, du tout, mon valet de chambre a l'habitude, et depuis plusieurs mois je marche ainsi...

La mère de Jean ne répondit rien et se contenta de montrer le passage aux visiteurs.

Le rez-de-chaussée de la villa comprenait la salle à manger, le salon, un bureau et une pièce servant de lingerie. Un escalier conduisait de cette pièce aux sous-sols, où se trouvaient la cuisine, l'office, la buanderie et les caves.

Le vieillard parut s'intéresser vivement à la disposition, à l'aménagement des pièces successives soumises à son examen.

Il s'intéressa surtout aux sous-sols et à l'office. Fatigué par l'effort qu'il venait de fournir, il demanda à s'asseoir un moment.

Mme de Blesmes lui indiqua une chaise, sur laquelle il s'assit pendant que son domestique s'adossait négligemment, par manière de repos, à la porte qui faisait communiquer l'office avec le jardin.

Au bout d'un moment, il revint près de son maître et lui demanda s'il se sentait disposé à reprendre le cours de sa visite.

— Je me sens mieux, oui, continuons.

Et il se leva, plus dispos, ne paraissant s'appuyer que fort peu au bras de sa béquille vivante.

des grilles, acheva de fatiguer le noble duc, au point qu'il dut encore s'arrêter sur un banc dissimulé dans la verdure d'une tonnelle recouverte de glycines.

— Quel endroit délicieux, dit-il à Mme de Blesmes, et vraiment je ne regrette pas l'offre que je vous ai faite.

La digne femme lui assura que sa réponse serait aussi rapide que possible, et elle attendit patiemment que son visiteur voulût bien s'en aller.

Mais il ne paraissait pas pressé de partir. On eût dit qu'il était tracassé par une pensée difficile à exprimer ou à résoudre.

Tout à coup, il dit à son domestique :

— Courez donc jusqu'à la voiture, et rapportez-moi un flacon de pilules que j'y ai laissé, j'ai besoin d'un remontant, et j'espère que Madame excusera mon impolitesse, en raison de mon âge et de mes douleurs.

Le valet s'empressa de sortir.

Il avait eu une seconde d'hésitation, mais un coup d'oeil de son maître l'avait immédiatement mis au fait.

Au bout de quelques minutes, il revint, tenant une sorte de flacon enve-

— Tu avoueras que je t'ai facilité la tâche !

— Ah ! pour ça, y a pas à dire, vous êtes un type à la redresse, patron, et j'rigole encore en pensant à vos douleurs qui vous forçaient à vous asseoir pour permettre à Nénesse de travailler à la pépère. Mais c'que j'ai ben failli gaffer, c'est le coup du flacon de pilules. Heureusement qu'en ch'min j'mai souvenu qu'on n'avait pas le moyen pour ouvrir la grille, au cas qu'elle serait fermée l'soir et j'ai fini par m'entrer dans l'ciboulot qu'c'était pour ça qu'vous m'aviez envoyé à la pharmacie.

Et Nénesse — car c'était lui — sortit avec précaution le superbe, le fameux flacon enveloppé de papier qu'il avait rapporté au noble duc sous la tonnelle.

— C'est une petite bouteille de graissage que j'ai dégottée dans le sac du chauffeur, fit-il en éclatant de rire.

« C'qu'elle aurait fait une tête, la patronne de la villa, si elle avait vu la composition du médicament... »

Le noble duc ne partagea pas l'hilarité de son valet de chambre. Il était fort occupé à se défaire de sa vénérable barbe blanche.

Quand il apparut, dénué de ce postiche, il ressemblait à notre ami Mareuil avec une telle exactitude que nous serons obligés d'admettre que l'industriel et le duc de Lescurville ne font qu'une seule entité.

XIX — Le rapt

DEUX mois se sont écoulés depuis la fatale nuit où, abandonnée, perdue, à bout de forces et de volonté, Dolorès a été recueillie par Jean de Blesmes sur un banc des Champs-Élysées.

Deux mois ont passé sur ce sombre cauchemar. Maintenant, un doux rêve a succédé à ce passé douloureux, tendant chaque jour à l'effacer davantage, sous les douces impressions, les tendres heures de clarté et de joie calme qui tissent le présent.

La jeune fille se sent pleinement heureuse entre la douce sollicitude de Mme de Blesmes et la bonne amitié de son protecteur, de ce gentil garçon auquel, elle en est persuadée, elle doit plus que la vie.

Quelquefois, une ombre passe sur ce bonheur.

Le souvenir de son père, dont elle est sans nouvelles, se rallume en son coeur, une inquiétude vague la saisit, elle s'interroge anxieusement, essayant de découvrir en elle-même les causes de ce silence surprenant.

Elle a interrogé maintes fois sur ce sujet soit la bonne Mme de Blesmes, soit Jean lui-même, mais comme elle, ils n'ont pu trouver de raison vraiment plausible pour justifier cette absence de nouvelles.

Dolorès, cependant, conserve l'espoir, et c'est ce qui permet en son âme restée enfantine, primesautière les retours de gaieté, de joie de vivre.

Entre les hauts murs du jardin ensevelis sous le feuillage et tout constellé de fleurs, Dolorès se laisse vivre à la douce clarté du soleil chaud de cette fin d'été.

Le matin, elle guette, tôt levée, le départ du journaliste, toujours la dernière à lui donner l'« au revoir », avant qu'il se rende à ses occupations.

Sur le pas de la porte, ils ont souvent de ces entretiens où la grâce et le charme de la jeunesse se donnent jour, et que l'on appelle le flirt ou le badinage.

Lui, pressé par l'heure de son train, élégant, frais rasé, pétillant d'esprit, prêt à trouver toutes les gentilleses à cette jeune fille rieuse et babillarde en son négligé du matin, les cheveux sur les épaules, noués seulement d'un noeud de soie claire, ses grands yeux impré-



— T'aurais pas dû, Georges. Le docteur Dupont va penser que tu abuses de son amitié !

La visite des pièces du premier étage se fit rapidement.

Arrivés à une des portes donnant sur le couloir de dégagement, Mme de Blesmes avait frappé avant d'entrer.

Une voix douce avait répondu.

Après un conciliabule rapide, la mère du reporter avait invité le duc à jeter un coup d'oeil dans la chambre de sa filleule.

Le vieux duc s'était excusé de sa voix éteinte, et il avait jeté un rapide coup d'oeil dans ce nid virginal.

Près d'un petit bureau laqué, il avait aperçu la silhouette délicieuse d'une jeune fille brune, assise devant la table où se trouvaient quelques papiers épars.

D'un coup d'oeil brusque, il avait frappé la poitrine de son valet de chambre.

— C'est elle ! regarde bien comment la chambre est disposée.

La jeune fille avait salué légèrement cette vieille barbe blanche venue tout à coup interrompre sa douce rêverie de jeunesse et, bientôt, la porte refermée, la jeune fille s'était tout entière replongée dans le songe délicat de son coeur.

Un tour à travers le jardin, où le valet parut s'occuper tout spécialement de la hauteur des murs et de la solidité

loppé de papier qui en dissimulait complètement la forme et la dimension.

— Ça va mieux, dit alors le noble duc, comme subitement ragaillard, je me droguerai à mon retour ! Mettez le flacon dans votre poche, Ernest.

Mme de Blesmes accompagna son hôte jusqu'à sa voiture et rentra chez elle assez pensive.

Elle était d'une nature trop droite pour suspecter ce vieillard valétudinaire et impotent, mais elle ne pouvait s'empêcher de trouver au moins excentrique son désir de payer au double de sa valeur une villa qui lui plaisait à elle plus qu'à tout autre, mais dont elle ne s'expliquait pas l'intérêt pour un étranger.

Enfin ! l'avis de Jean, son fils chéri, lui dicterait son devoir.

Dans l'auto, le vieux duc et son valet de chambre échangeaient leurs impressions.

— Sûr que ça a marché, et fameusement encore, dit le domestique en se frottant les mains à s'en écorcher les paumes.

— As-tu toutes les empreintes des serrures ?

— Et des baths ! Tenez, patron, y en a pas une qui a raté, toutes je les ai relevées jusqu'au trognon !

gnés d'une reconnaissance, d'une admiration sincère pour celui qu'elle considérait comme son sauveur.

Quelques jours après son installation, Dolorès, mise en confiance par cet intérieur calme, ces amis nouveaux, si bons et si remplis de sollicitude et retrouvant dans son petit bagage la lettre confiée par son père, elle se décida à demander à Mme de Blesmes s'il ne serait pas opportun de se rendre compte de son contenu.

Jean était précisément auprès de sa mère, quand la jeune fille, la lettre à la main, pénétra dans le boudoir de Mme de Blesmes.

— Ne trouvez-vous pas, madame, dit-elle, que je pourrais peut-être trouver dans ce pli de précieuses indications au sujet de ce silence, qui m'inquiète tant, de la part de mon pauvre papa ?

Et elle mit sous les yeux de l'excellente femme l'enveloppe cachetée sur laquelle on lisait :

« Pour ma petite Dolorès. A ouvrir au cas où je viendrais à mourir avant sa majorité. »

Mme de Blesmes hocha la tête avec une certaine tristesse, en face de cette suscription, pleine d'hypothèses sinistres.

Elle hésitait à répondre.

Jean, assis tout près d'elle, avait jeté un coup d'oeil sur le texte, tracé d'une large écriture qu'il connaissait bien, pour en avoir vu des spécimens sur le bureau de Mareuil.

Il regarda longuement la jeune fille, l'enfant de cet homme disparu depuis si longtemps.

Elle lui inspirait une profonde pitié. Il eut soudain la prescience, l'intuition qu'un destin terrible était dressé contre elle, par le fait même qu'elle était la fille de Pierre de Kerlor.

Mais cette impression s'évanouit aussitôt.

— Il y a combien de temps que votre père est parti ? demanda Mme de Blesmes à Dolorès.

Elle répondit sans hésiter :

— Il y a eu trois ans le 27 mai dernier ; je m'en souviens si bien, de ce départ de mon pauvre père. Il paraissait si gai, malgré le chagrin qu'il ressentait à l'idée de se séparer de moi. Certes, il ne prévoyait peut-être pas qu'il me laisserait un jour dans l'inquiétude et dans l'angoisse. Car il est vraiment inexplicable, n'est-ce pas, madame, que depuis trois ans, il m'ait laissée ainsi sans nouvelles ?

« J'ai l'intuition qu'il a dû lui arriver malheur, et cependant, au fond de moi-même, dans un petit coin de mon cœur, il me reste une sorte d'espoir tenace. Quelque chose me dit, — je me trompe peut-être, mais c'est plus fort que moi, — quelque chose m'affirme que je le reverrai, mon papa !

— Pauvre petite ! soupira Mme de Blesmes.

Jean, lui-même, fut très touché de la douleur de la jeune fille.

Il tenait à la main la lettre qu'elle venait de lui donner.

— Je crois, mademoiselle, qu'il serait bon d'ouvrir la lettre de votre père, et peut-être trouverons-nous dans ce pli quelques indications utiles.

Dolorès acquiesça.

— Je m'en rapporte à vous, monsieur, votre avis sera le mien. Ouvrez donc vous-même cette lettre.

Jean hésita.

— Elle contient peut-être des secrets de famille, je ne sais pas s'il m'appartient...

Elle l'interrompit.

— Ouvrez cette lettre, je vous en prie, insista-t-elle.

Jean, d'un geste vif, fit sauter les cachets de cire, et tira de l'enveloppe un papier blanc.

C'était un reçu en bonne et due forme d'une somme de neuf cent mille

francs, signé de Mareuil, et portant la date du 25 mai 19...

Une nomenclature de valeurs parfaitement détaillée, dont le chiffre atteignait à peu près les trois quarts du total, se trouvait inscrite à la suite du reçu, le reste, soit cent quatre-vingt mille francs (180,000 francs), était mentionné : « sommes variées en espèces ».

Pendant une demi-minute, Jean demeura stupéfié, absolument incapable d'émettre une parole devant cette pièce qu'il s'attendait si peu à trouver dans l'enveloppe qu'on l'avait prié d'ouvrir.

Dolorès le regardait, ne comprenant rien à son étonnement.

Mme de Blesmes, que l'attitude de son fils surprenait également, lui en demanda la raison.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ? lui demanda-t-elle, tu as l'air d'avoir trouvé une mauvaise nouvelle dans ce papier. Jean tendit le reçu à sa mère.

— J'ai bien peur que ce papier ne me mette sur la voie d'une infamie.

— D'une infamie ! s'écria Mme de Blesmes.

— Hélas, oui !

— Enfin, explique-toi... que penses-tu ? Quelles sont les raisons qui te permettent de parler ainsi.

Jean hésita, regardant Dolorès qui, très pâle, les mains crispées sur le dossier d'un fauteuil, attendait l'explication de ces paroles peu rassurantes.

— Il vaudrait peut-être mieux que mademoiselle Dolorès ne sache pas tout de suite ce que je ne puis, en somme, que supposer.

« Je puis me tromper, et il me serait infiniment douloureux d'avoir pu semer dans votre esprit, mademoiselle, un chagrin nouveau, une tristesse plus grande que les angoisses qui vous étouffent actuellement.

— Parlez, oh ! parlez, monsieur, je vous en supplie ! s'écria Dolorès !

« Quel est ce papier ? Pourquoi vous a-t-il amené à prononcer le mot d'infamie ? Que craignez-vous enfin ?

— Calmez-vous, mademoiselle, votre animation se manifeste sur un simple mot.

« Croyez-moi, laissez à votre ami le temps de se documenter sur ce qu'il ne fait, pour l'instant, qu'entrevoir.

« Je vous promets, sur l'honneur, qu'aussitôt que j'aurai acquis certains renseignements complémentaires, je vous mettrai au courant.

— Quelle que soit la nature de votre découverte ?

— Oui, mademoiselle, je vous l'affirme !

Dolorès n'insista pas.

Elle eût bien voulu, cependant, être fixée sur ce qu'elle prenait pour un nouveau malheur prêt à fondre sur elle.

Mais sa confiance en Jean était si grande, si absolue, sa vénération en Mme de Blesmes était telle, qu'elle se résigna.

Jean lui rendit la lettre de l'ingénieur en lui disant, avec un sourire où se lisait une vague tristesse :

— Prenez ceci, mademoiselle, tant que nous n'avons pas la certitude du décès de votre père, il nous est interdit de l'ouvrir. J'espère encore que n'aurons jamais à le faire.

Il n'en dit pas davantage mais sa physionomie parla pour lui.

— Mon pauvre père ! murmura Dolorès.

Et elle éclata en sanglots.

Jean, profondément attristé devant ces larmes, était resté songeur, perdu dans un abîme de réflexions et de souvenirs.

Si l'histoire de Dolorès lui était maintenant parfaitement connue, il n'avait eu sur son père que des précisions fort vagues, et pour ainsi dire insignifiantes.

La conférence que l'ingénieur avait

eue avec Mareuil, les causes véritables de son voyage, les dispositions prises par lui relativement à la fortune, son départ, son voyage même, tout cela était pour Jean autant de mystère à éclaircir.

Que savait-il, en somme ?

Que Pierre de Kerlor, obligé de se rendre au Chili pour une raison d'affaires, avait quitté la France, et placé sa fille chez un parent éloigné, Mareuil.

Avec son enfant d'après le reçu qu'il tenait encore dans ses doigts crispés, Kerlor aurait confié à Mareuil tout ou partie de sa fortune, soit neuf cent mille francs.

Et tout à coup, Jean voit avec une netteté parfaite les titres, les valeurs, le monceau de billets de banque, étalés sur le bureau de Mareuil, le jour de la présence de l'ingénieur chez son ancien patron.

Il s'expliquait maintenant la présence de cette masse d'argent sur le bureau de Mareuil et jetée dans la maison prête à sombrer.

Et voilà pourquoi, à la suite de cette visite inespérée, les deux industriels avaient connu soudain ces jours de prospérité inouïe.

De ce jour, mémorable pour eux, devaient dater à la fois et leur fortune et leur infamie.

Car, dans l'esprit de Jean, désormais, il n'y avait plus de doute sur la conduite des industriels à l'égard de Kerlor.

Leurs prévenances, leurs attentions délicates pour l'ingénieur n'avaient eu pour but que de masquer leurs affreux projets.

Et, s'ils lui avaient offert de l'emmener jusqu'à Saint-Nazaire en automobile, c'est qu'ils avaient eu une raison très intéressée d'agir ainsi.

Le silence de Kerlor s'expliquait de la sorte, sans la moindre difficulté.

Tombé sous leurs coups, ou séquestré

par les deux associés, il avait été mis dans l'impossibilité d'entraver leurs combinaisons.

Jean se posa la question avec une insistance tenace.

L'avaient-ils tué ?

Affolés, acculés à la ruine imminente, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils se fussent décidés au crime, pour rétablir leurs affaires.

Et, malgré lui, le journaliste frissonnait à cette idée.

Avoir été l'employé de ces bandits !

La présence de ce reçu entre les mains de Dolorès, n'était-ce pas aussi l'indice d'une certaine inquiétude de la part de Kerlor.

Mme de Blesmes avait entraîné la jeune fille toute troublée, tandis que son fils se livrait à ces sinistres méditations.

— Ah ! mère, si tu savais ! s'exclama Jean quand Mme de Blesmes rentra, et, lui prenant les mains, il l'entraîna vers un fauteuil.

En quelques mots, il lui expliqua tout ce qu'il avait reconstitué, ses souvenirs, ses présomptions, ses certitudes.

— Mais c'est horrible ! s'écria l'excellente femme. Moi, je ne puis me faire à l'idée que Mareuil ait prêté la main à une abomination semblable.

— Veux-tu toute ma pensée, mère ?

— Oui, parle !

— Eh bien, non seulement je crois Mareuil et Devarenne capables d'avoir fait disparaître le père de Dolorès, mais je suis persuadé que, s'ils savaient ce reçu en notre possession, ils feraient tout au monde pour s'en emparer.

— Qu'entends-tu par là ?

— Qu'ils commettraient une nouvelle infamie pour assurer la solidité, la base de leur fortune actuelle, et qu'ils se décideraient encore plus facilement qu'au premier... parce que...

— Parce que...



OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
----- OU A VOTRE CHOIX -----		
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18



Cuisine... ... pour vous et pour moi

par GISELE PAPINEAU

POTAGE LUCERNE

- | | |
|--|---|
| 1 boîte (10 onces) de soupe aux pois verts | 2 tasses de dessus de lait (ou moitié lait, moitié crème) |
| 1 boîte (10 onces) de consommé | 1/3 tasse de Sherry |
| 1 c. à thé de sucre blanc | |

Mélanger, dans le haut d'un bain-marie, la soupe aux pois verts et le consommé. Y brasser graduellement le lait et le sucre. Couvrir et laisser bien chauffer en brassant quelquefois. Lorsque chaud, retirer le bain-marie du feu, ajouter le Sherry. Donne six portions.

ROULADE DE BOEUF FARCI WINNIPEG

- | | |
|---------------------------------------|---|
| 1 tasse vin de table rouge (ou blanc) | 1 tranche de ronde de boeuf de 2 1/2 à 3 lbs, coupé 1 pouce d'épais |
| 4 tasses de mie de pain fraîche | 1/4 tasse de farine |
| 1 c. à thé de thym | 2 c. à thé de sel |
| 1/2 tasse carottes crues râpées | 1/2 c. à thé poivre |
| 1/2 tasse céleri haché | Gras de boeuf fondu |
| 1/4 tasse oignons émincés | |
| 2 tasses eau bouillante | |

Essuyer la viande avec un linge humide et enlever l'excès de gras. Mélanger la farine avec 1/2 c. à thé de sel et 1/4 c. à thé de poivre. Rouler la viande dans ce mélange et brunir tout le tour dans le gras fondu. Enlever l'excès de gras si nécessaire et ajouter le vin rouge de table. Couvrir, retirer du feu, laisser reposer une heure, retournant la viande au bout d'une demi-heure. Faire une farce en mélangeant mie de pain, une cuillerée à thé de sel, reste du poivre, thym, carottes, céleri, oignons. Retirer la viande du vin, la recouvrir de la farce préparée, rouler comme un gâteau, bien ficeler. Remettre la viande dans la casserole avec deux tasses d'eau bouillante, 1/2 cuillerée à thé de sel. Couvrir et mijoter jusqu'à ce que la viande soit tendre, à peu près quatre heures. Donne huit portions.

JAMBON ET POMMES AU PORTO

- | | |
|--|--------------------|
| 1 tranche épaisse de jambon (à peu près 2 lbs) | 3/4 tasse de Porto |
| 15 clous de girofle | 4 pommes |

Piquer les clous de girofle dans le gras du jambon. Mettre la tranche dans une lèchefrite et placer dans le four à 350°, 25 minutes. Retirer du four, recouvrir le jambon avec le sucre brun. Placer, sur le sucre, les pommes non pelées et coupées en tranches assez épaisses. Verser lentement le vin sur le tout. Remettre dans le four à 400° pour caraméliser, à peu près vingt minutes. Donne six portions.

Un mets, trois recettes...

PAIN DORE

- | | |
|-------------------------------|-------------------------|
| 2 oeufs légèrement battus | 1/4 c. à thé de sel |
| 3/4 de tasse de lait | Poivre |
| 1 c. à thé de sucre (au goût) | 6 tranches de pain |
| | 3 c. à table de graisse |

Mélanger les oeufs battus, le lait, le sucre, le sel et le poivre. Tremper le pain dans le mélange. Faire fondre un peu de graisse dans une poêle à frire. Faire dorer les deux côtés du pain dans la graisse chaude. Servir immédiatement sur assiettes chaudes avec du miel, du sirop, des confitures ou de la gelée. Six portions.

PAIN DORE A L'ESPAGNOL

- | | |
|-------------------------------|-------------------------|
| 2 oeufs légèrement battus | Jus d'oignon |
| 3/4 de tasse de jus de tomate | 6 tranches de pain |
| 1 c. à thé de sucre | 3 c. à table de graisse |
| 1/4 c. à thé de sel | Poivre |

Mélanger les oeufs, le jus de tomate, le sucre et les assaisonnements. Tremper le pain dans le mélange, dorer des deux côtés dans la graisse chaude dans une poêle. Mettre sur assiette chaude et servir avec des oeufs brouillés, des légumes en sauce blanche ou de la sauce au fromage.

PAIN DORE AUX FRUITS

- | | |
|---|-----------------------------|
| 2 oeufs légèrement battus | 6 tranches de pain |
| 3/4 de tasse de jus de fruits en conserve | 3 c. à table de graisse |
| 1/4 c. à thé de sel | Fruits en conserve égouttés |

Mélanger les oeufs battus, les fruits et le sel. Tremper le pain dans le mélange aux oeufs. Faire fondre un peu de graisse dans une poêle, dorer le pain des deux côtés dans la graisse chaude. Servir sur assiettes chaudes et garnir avec des fruits en conserve égouttés. Six portions.

— Il n'y a que le premier pas qui coûte!

— Alors, que faire?

— Se tenir sur ses gardes. Protéger cette jeune fille. Il ne faut pas en tout cas, qu'elle se dessaisisse de ce reçu, que ces malandrins pourraient bien chercher à lui ravir, s'ils le savaient en sa possession.

— Ils ne viendraient pas le prendre ici?

— Plaise à Dieu! Et puis sais-tu, maman, s'il arrivait quelque chose à Dolorès, j'en souffrirais.

Mais Mme de Blesmes, en femme perspicace, avait deviné que l'amour était pour quelque chose dans les inquiétudes de son fils pour la jeune fille.

Elle ne put s'empêcher de sourire, malgré la tristesse du moment.

Il remarqua ce sourire bienveillant.

— En effet, dit Mme de Blesmes, tu l'aimes de tout ton coeur.

— Eh oui, maman, avoua-t-il. Dolorès a tant de charme neuf, tant de sensibilité enfantine, elle me ravit le coeur! Verrais-tu d'un mauvais oeil que je m'éprenne d'elle, maman?

— Oh! non. mon fils, déclara la bonne dame, mais il ne faut pas aller trop vite en besogne.

L'inclination de Jean pour la jeune fille était de plus en plus manifeste.

Depuis quelque temps, il ne sortait plus le soir. Son article quotidien rédigé, il allait le remettre au journal entre deux trains, refusant ou ajournant toute invitation.

De là avait daté, pour les jeunes gens, cette tendre intimité, faite d'affection pure, de sollicitude, d'heures douces où ils échangeaient leur coeur en d'interminables conversations roulant sur les sujets les plus divers, mais toujours inspirés par leur maître commun, l'amour.

Un matin, à la fin de juin, il trouva sur son bureau, à la « Gazette Parisienne », un mot de Thérèse le priant d'assister, le surlendemain, à un dîner qu'elle offrait au Pré-Catelan, à quelques amis.

Une fête vénitienne, sur le lac du bois de Boulogne, suivrait le repas donné à des amis les plus intimes, disait-elle.

Cette invitation eut le don d'exaspérer le jeune homme.

La manière, assez brutale, dont il avait coupé court à l'entretien qu'elle avait demandé, lors de sa dernière fête à son hôtel de l'avenue Kléber, ne l'avait donc pas fixée définitivement sur ses sentiments à son égard.

Décidément, cette femme avait l'entêtement des aveugles qui ne le sont que parce qu'ils s'obstinent à ne pas regarder.

Non, cent fois non, il n'irait pas à ce dîner.

Toutes les fêtes vénitennes du monde ne valaient pas une soirée de deux tête-à-tête avec Dolorès, dans le jardinet embaumé, à Colombes, à l'heure où le rossignol, exalté par le calme de la nuit, lance ses trilles enchanteurs vers la voûte étoilée.

Et Jean prit sa belle plume pour remercier, d'une manière nette et péremptoire, la femme de Devarenne. Mais au moment de cacheter sa missive, le journaliste se ravisa.

Au fait, pourquoi n'irait-il pas se mêler quelques heures à ce monde, où il lui serait peut-être possible de découvrir, en usant de tact et de conspéction, quelques-uns de ces renseignements précieux qui le mettraient sur la trace de Kerlor?

Rien, au surplus, ne permettait de suspecter la conduite de Thérèse en cette affaire.

Mais elle n'était pas complice, — et, à la réflexion, cela lui parut d'autant plus admissible qu'à l'époque du drame supposé, Jean était presque fian-

cé, — la jeune femme vivant dans l'intimité de Devarenne, avait pu apprendre bien des choses, soulever bien des voiles, mettre à nu bien des malpropretés.

Il était de bonne et excellente politique d'essayer de savoir par elle, tout en ayant l'air de la plaindre, de partager ses rancœurs, ce qu'elle avait pu découvrir d'utile pour lui dans le passé de son mari.

Son coeur pouvait être sec, insensible, mais il ne s'ensuivait pas que, si elle était au courant des ignominies de son mari, elle ne concevait pas de remords.

Jean déchira sa lettre, et, d'une main ferme, couvrit une nouvelle feuille de papier de son écriture nette et claire.

En termes adroits, il acceptait l'invitation, remerciant Mme Devarenne d'avoir pensé à lui, et il achevait en la priant de transmettre ses sentiments les meilleurs à son époux.

— Hypocrisie du monde! murmura-t-il en se relisant. Etre obligé de couvrir de compliments cet individu que j'aimerais tant voir à la place qu'il devrait occuper, entre quatre gendarmes, devant un tribunal!

De retour chez lui, Jean fit part à sa mère et à Dolorès de l'invitation de Mme Devarenne.

— J'espère que tu n'as même pas répondu! s'écria Mme de Blesmes, outrée de ce cynisme, dissimulé sous les apparences des convenances mondaines.

— Pardonne-moi, maman, j'ai répondu.

— Que tu refusais...

— Non, que j'acceptais.

— Mais voyons, Jean, c'est de la folie!

— Du tout, maman, et je suis sûr que lorsque tu auras entendu les raisons qui m'ont guidé, tu m'approuveras.

Et Jean expliqua, en quelques mots, les motifs de sa décision.

— Tu comprends, au milieu de ces gens-là, j'aurai plus de chance de découvrir quelque chose qu'en m'éloignant d'eux, en leur témoignant même du dégoût, cette répulsion qu'ils ne laissent pas de m'inspirer.

« Il faut connaître ses ennemis pour les battre, c'est un précepte en lequel j'ai toute confiance... et, tu le vois, je l'applique aux circonstances présentes.

— Tu as toujours raison, mon cher enfant, dit Mme de Blesmes, se rangeant complètement à l'avis de son fils.

— Et vous, Dolorès, quelle est votre impression? demanda Jean en se tournant vers son amie.

— Je pense comme votre mère, monsieur Jean, et je ne puis que vous approuver d'aller à ce dîner, ajouta-t-elle en une moue délicate.

— Eh bien, Dolorès, ce n'est pas gentil pour votre vieille amie, ce que vous dites là. Elle m'a tout l'air de compter peu dans votre existence, maman de Blesmes. Ah! la jeunesse est bien égoïste, et quand l'ami qui plaît n'est pas là, les autres ne comptent pas pour elle!

Mme de Blesmes la regarda d'un air enjoué.

— Eh bien, Dolorès, ce n'est pas gentil pour votre vieille amie, ce que vous dites là. Elle m'a tout l'air de compter peu dans votre existence, maman de Blesmes. Ah! la jeunesse est bien égoïste, et quand l'ami qui plaît n'est pas là, les autres ne comptent pas pour elle!

La jeune fille rougit. Elle alla vers l'excellente femme et, lui jetant les bras autour du cou, lui dit câlinement:

— Pouvez-vous croire, Madame! Vous savez bien que vous êtes comme une maman pour moi, et je n'ai pas voulu vous faire de peine, en disant que je trouverai longue l'absence de Jean après-demain.

Le matin du jour où il devait se rendre à l'invitation de Mme Devarenne, Jean fit ses coutumières recommandations à Gaspard.

— Tu ne t'éloigneras sous aucun prétexte, jusqu'à mon retour, lui dit-il, et j'espère que tu veilleras à ce que

toutes les portes soient bien fermées, dès que ces dames auront quitté le jardin, après le dîner.

Gaspard était assez bavard d'ordinaire, mais quand il s'agissait de ce qu'il appelait le service, il était bref dans ses réponses, comme un soldat qui a la consigne.

— Oui, monsieur Jean, fit-il, avec cette confiance en lui-même qui mettait le cœur du journaliste à l'aise, satisfait de celui qui n'était pas tout-à-fait son domestique, et presque son frère, par les premières années de leur existence, nourris du même lait et entourés des mêmes soins.

Jean partit après le doux conciliabule coutumier avec Dolorès, sous le soleil chaud de cet après-midi estivale, prit sa physionomie habituelle, calme et sereine.

Sous le grand tilleul du jardin, Dolorès s'était installée, un livre sur ses genoux, lisant, ou plutôt rêvant; elle suivait d'un œil amusé le vol d'une grosse mouche bleue, prêtant l'oreille au pépiement des oiseaux, au bourdonnement des abeilles, aux pas fatigués et hésitants des rares êtres obligés d'arpenter le sol de l'avenue, sous le soleil torride.

Pour Dolorès, tout le soleil était dans son cœur, toute la nature autour d'elle, entre les murs de ce jardin ami, et aussi un peu là-bas, dans Paris, dans un clair petit bureau, qu'elle connaissait par les descriptions que Jean lui en avait faites à maintes reprises?

— Que peut-il faire en ce moment? se disait-elle, après avoir lu, sans trop s'y attacher, quelques lignes de Walter Scott ouvert sous ses yeux.

— Pense-t-il à moi?... Je suis sûre qu'il doit être, en ce moment, tout à son article pour demain, et que je ne pèse pas plus en son cerveau que cette libellule qui erre là-bas, autour des rosiers.

Elle reprit sa lecture, en se disant qu'il aurait le temps de finir son article, et qu'il pourrait lui montrer par une preuve qui se manifesterait tout d'un coup, que toute sa pensée était auprès d'elle.

La journée se passa ainsi pour la jeune fille. Le soleil avait décliné vers l'horizon, la brise du soir faisait frémir les feuilles du tilleul, dispersant comme des flocons de neige autour de Dolorès, les menues fleurs du gros arbre.

Mme de Blesmes l'appela pour le dîner.

C'était la première fois que Jean n'était pas là, le soir, entre elles deux, racontant les petits faits de la journée, et s'enquérant de leurs occupations à elles.

— C'est drôle, cette place vide, dit Dolorès en désignant la chaise inoccupée du journaliste. Il me semble que je ne m'habituerai pas, à ne plus le voir dîner avec nous. J'en serais toute triste pour le restant de la soirée.

— Enfant! dit Mme de Blesmes, en souriant, voilà ce que c'est que de vivre toujours ensemble, sans se quitter jamais. On acquiert des habitudes, et après, on regrette de les avoir prises.

— Oh! madame, s'écria la jeune fille, je ne regrette que l'absence de M. Jean.

— Mais un jour, ma petite Dolorès, il faudra bien pourtant vous faire à l'idée de nous quitter... tout à fait.

« Si votre père revient, par exemple, comme je l'espère, et que vous rentriez en possession de vos biens, vous n'aurez plus de raisons pour rester ici, auprès de Jean et de moi.

Dolorès resta muette à cette perspective.

Ses traits candides exprimaient toute la tristesse que son âme ressentait, à l'idée de quitter un jour la villa de Colombes.

— Cette idée ne vous était donc jamais venue, mon enfant!

— Jamais, oh! non, jamais! s'écria Dolorès avec une vivacité contenue. Je suis si heureuse ici, que je n'avais jamais songé que par la suite cela pût finir un jour. Pensez donc, madame, j'ai tant souffert depuis trois ans, je croyais avoir assez pâti et le moment arrivé de connaître aussi un peu de joie.

— Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, ma chère Dolorès, dit Mme de Blesmes émue, mais je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que vous soyez heureuse dans l'avenir.

« J'y serai aidée par Jean, et je crois qu'il pourra encore mieux que moi vous procurer ce que vous pouvez désirer.

Le dîner s'acheva dans l'espérance d'un avenir heureux et réparateur, puis, vers neuf heures, Mme de Blesmes regagna sa chambre.

Dolorès resta dans le jardin.

Elle avait besoin de se donner un peu de mouvement, pour rassembler en son esprit toutes ses impressions, et rêver encore à un avenir où elle ne serait pas seule.

Quelqu'un approchait. C'était Gaspard.

Il avait l'air indécis, gêné, cherchant une phrase qui ne pouvait sortir de son gosier: il tournait et froissait dans sa main une boulette de papier avec une nervosité mal déguisée.

— Eh bien, Gaspard, lui dit Dolorès en l'apercevant, vous venez me prévenir qu'il est l'heure d'aller me coucher.

— C'est-à-dire... non... oui... mademoiselle... mais si vous voulez rester encore...

Dolorès remarqua la mine embarrassée du jardinier.

Gaspard se trouvait en ce moment éclairé par la lune et montrait son vi-

sage, d'ordinaire si placide, agité de traits nerveux.

— Qu'est-ce que vous avez donc, mon bon Gaspard? fit-elle, soudain inquiète.

— Je n'ai rien, mademoiselle... je vous assure...

— Mais si, vous n'avez pas votre figure de tous les jours...

Gaspard ne répondit pas.

Dolorès le prit gentiment par le bras.

— Voyons, vous avez du chagrin, un ennui!

— Oh! non, mademoiselle, au contraire!

— Comment, au contraire?...

— C'est comme qui dirait une bonne nouvelle que je viens de recevoir...

— Et c'est pour cela que vous faites une tête longue d'une aune! s'exclama Dolorès, eh bien, vous n'êtes vraiment pas ordinaire, mon ami Gaspard.

Le pauvre garçon se montra plus embarrassé encore.

— C'est une bonne nouvelle, y a pas à dire, murmura-t-il, mais elle ne pouvait pas tomber plus mal.

Dolorès se demanda si le jardinier était en possession de toute sa raison.

— Enfin, expliquez-vous, Gaspard, s'écria-t-elle, ou sinon je vous laisse ici avec votre bonne nouvelle qui est mauvaise, et votre plaisir qui s'exprime par la tristesse?

— Ben, voilà... c'est pas facile à dire... j'ai une amie, mademoiselle, une bonne amie, que je n'ai pas vu depuis trois jours, et elle m'envoie ce petit mot d'écrit pour aller la trouver tout de suite dans un café, près de la gare, où d'habitude elle m'attend.

Au mot de bonne amie, Dolorès s'était sentie pleine de dispositions favorables pour ce bon garçon.

— Eh bien, allez la retrouver, votre

bonne amie, Gaspard qu'est-ce que vous en empêchez?

— M. Jean m'a défendu de quitter la maison tant qu'il ne serait pas rentré.

— Eh bien moi, je vous y autorise, je le lui dirai, quand il reviendra. Allez, sauvez-vous vite, et dites mes amitiés à votre bonne amie de ma part.

Mais Gaspard ne bougeait pas.

— Il vaudrait peut-être mieux que je demande à Mme de Blesmes... si elle savait...

— Non, ne la dérangez pas, d'ailleurs elle doit dormir, il est tard... filez vite, je ferme la porte derrière vous, et vous pourrez partir tranquille.

Gaspard céda devant la volonté de cette enfant et il était déjà près de la grille, lorsque, mû par le scrupule du devoir, qui réglait toutes ses actions, il eut un brusque sursaut de volonté!

— Non, mademoiselle, tant pis, je vais rester...

Mais Dolorès ouvrit la porte et, le poussant gentiment, elle lui referma la porte au nez, en lui criant:

— Allez-vous vous sauver, grand nigaud! Et puis, vous ne pourrez rentrer que lorsque je vous le permettrai, na... je mets la clef dans ma poche.

Et elle enleva la clef que Gaspard avait mise dans la serrure, prêt, comme il disait, « à faire ses fermetures ».

Devant le fait accompli, Gaspard n'avait qu'à s'incliner.

— Je serai là dans une demi-heure, dit-il, en filant vers son galant rendez-vous.

Dolorès regagna, pensive, la maison; elle était heureuse d'avoir créé un peu de joie autour d'elle, quand, en son âme ravie, chantait la divine musique de l'amour.

Un quart d'heure après le départ de Gaspard, un individu, chaussé de semelles feutrées, s'approchait doucement de la grille de la villa silencieuse.

Il inspecta les fenêtres, toutes étaient sombres, sauf une, située au premier étage, un peu sur la droite.

— Bon, murmura le personnage, c'est la gosseline qui veille, va falloir agir en douceur, mais avec Bibi y a pas d'pet, ça ira comme sur un tobogan.

S'écrasant contre la grille sans faire le moindre bruit, telle une ombre dans l'ombre, l'individu fila, rapide, vers une auto arrêtée à une centaine de mètres de là.

Trois personnes se distinguèrent dans la voiture, deux hommes et une femme.

— Tout va bien, fit celui qui arrivait, l'arbin est parti; avec le mot qu'il trouvera au café et qui lui dit d'espérer Nini la Grande, il en a au moins pour deux plombs avant de radiner. La gosseline n'a pas encore éteint sa calebonibe mais la vieille roupille, on peut y aller.

Les deux hommes de la voiture discutèrent un moment sur le sujet de savoir s'il valait mieux attendre que la petite fût endormie pour agir, ou si l'on devait se lancer incontinent dans l'aventure.

— Agissons rapidement, fit le plus petit, je crains que mon absence soit remarquée là-bas, et cela pourrait nous jouer un vilain tour!

— Allons-y, consentit l'autre, en sautant de la voiture, qui fut dirigée à bras, pour éviter le crépitement compromettant du moteur jusqu'à l'entrée de la villa.

Les hommes dissimulèrent, aussitôt arrivés, leur visage sous un loup de velours noir, et la femme mit sur sa tête une manière de cagoule de même couleur.

Puis l'un des individus saisit une clef, qu'il tira de sa poche, l'introduisit avec onction dans la serrure de la grille, tourna sans faire entendre le moindre grincement, et le battant s'ouvrit.

— Vous parlez d'un travail bien con-

DIS-MOI TON NOM...

je te dirai
qui tu es

MARTIAL

Pourrait-on s'appeler Martial et être timoré, poltron, fléchissant? Non, sans doute. Les Martial sont débrouillards; devant une difficulté, ils ne s'attardent pas à réfléchir, mais foncent en avant. Très combattifs, ils n'aiment pas être contrariés ni taquinés et mettent facilement flamberge au vent, quitte à regretter, ensuite, leurs emportements et à s'évertuer à se les faire pardonner, car ils ne sont pas méchants, au fond, et montrent un cœur ardent et très chaud qui a besoin d'aimer et d'être aimé.

MARTIN

Pourquoi avoir fait de ce prénom, le nom attiré de l'ours et de l'âne? N'est-ce pas là une injure toute gratuite au grand évêque des Gaules? Quant aux autres Martin, ils ne sont ni plus balourds ni plus entêtés que la plupart de leurs contemporains. Au contraire, leur intelligence claire, leur jugement droit leur évitent bien des sottises. De plus comme ils sont très affables, très arrangeants et pas du tout vindicatifs ou rancuniers, ce sont des gens fort agréables à fréquenter.

MATHIEU

Est-ce en souvenir de la profession de leur saint patron? Les Mathieu sont gens particulièrement économes et qui mettent leurs facultés intellectuelles, comme aussi leur volonté au service de leur désir du gain. D'ailleurs, ce nom est plutôt donné dans la classe paysanne qui se fait une gloire de savoir « amasser » patiemment. Cependant, cela ne va pas jusqu'à la déloyauté; les Mathieu, assez durs en affaires, restent probes et justes.

MATHIAS

Parmi tous les apôtres (qui ne devaient pas constituer une assemblée de prévaricateurs!), saint Mathias a mérité d'être appelé « le juste ». L'amour de l'équité doit donc être la note dominante de ceux qui portent ce nom. Souvent, d'ailleurs, ils ne s'en tiennent pas là et se montrent non seulement justes, mais généreux, désintéressés jusqu'à l'imprudence.

fectionné, patron, murmura-t-il en se tournant vers l'un de ses compagnons, ça a collé comme un et un font deux.

La petite troupe, sur les traces du premier, arriva jusqu'au perron.

Elle le contourna, suivit les contours du bâtiment, et s'arrêta devant la petite porte faisant communiquer l'office avec le jardin.

Comme la grille, la porte de l'office s'ouvrit sans le moindre effort.

Les quatre bandits se trouvaient dans la maison de Jean de Blesmes, sans avoir fait plus de bruit qu'un oiseau frôlant une feuille de son aile légère, sans avoir suscité la moindre inquiétude dans le voisinage.

Rapidement, un filet de lumière, issu d'une lampe électrique de poche, éclaira un à un tous les coins de l'office, pour la plus grande facilité des opérations de la bande.

Une voix étouffée murmura :

— Conduis-nous, Nénesse, directement chez la gosse, il s'agit d'aller vite.

Avec cet instinct qui caractérise les chiens et les pigeons-voyageurs, l'homme interpellé, Nénesse, puisqu'il s'agit de ce sinistre bandit, se dirigea presque à tâtons jusqu'à l'escalier, éclaira les autres, traversa la lingerie, et se trouva dans le vestibule d'entrée.

Arrivés là, ils prêtèrent l'oreille.

Nul bruit suspect. Tout dormait ou reposait dans la maison.

Sur un signe du patron, Nénesse commença à gravir quelques marches de l'escalier, quand, subitement, la femme l'arrêta par le bras.

— Avant de monter, dit-elle à voix très basse, il serait bon qu'un de nous reste ici pour prévenir, au cas où le jardinier rentrerait, ou bien le type de la demoiselle.

Il fut convenu, d'un commun accord, que ce serait à elle de reprendre ce poste de guet.

Les trois hommes s'engagèrent dans l'escalier.

Bien que leurs semelles caoutchoutées assourdissent le bruit de leurs pas, il n'y avait guère que Nénesse qui arrivât, fruit d'un savant entraînement, à poser son pied sur une marche sans la faire craquer.

— Sacristi! jurait en sourdine celui que Nénesse qualifiait de patron, je n'aurais jamais cru qu'en grimant un escalier, on puisse faire tant de bruit avec tant de bonne volonté appliquée à n'en pas produire.

— Faites comme moi, patron, le pied ferme sans hésiter, tirez sur la jambe sans secousse.

Brusquement, le bruit d'une porte qui s'ouvre les stagna sur place.

Un rayon lumineux traversa le parquet du corridor du premier à la hauteur de leur regard.

— Acré! fit Nénesse.

On écoute.

Une ombre se dessina, limitée par l'arrête de la porte.

C'était une femme grande, mince, et qui paraissait très maigre en ses vêtements de nuit.

L'ombre fit quelques pas dans le corridor, elle se perdit dans les ténèbres environnantes.

On l'entendit cependant s'approcher de la rampe de l'escalier, et sa respiration seule mit dans le silence lugubre un halètement très doux, bien qu'on le sentit angoissé.

Brusquement, les trois hommes, concertés on ne sait comment, bondirent.

Un jet de lumière inonda en pleine face Mme de Blesmes.

Elle n'eut pas le temps de pousser un cri.

Une main terrible la saisit à la gorge, la renversa, et un bâillon, qui dégageait une forte odeur enivrante, fut fixé sur sa bouche.

Des cordes serrées lui entourèrent les membres.

En une minute, elle fut réduite à l'impuissance absolue. Les trois hommes, la prenant par les pieds et par les épaules, la déposèrent dans un coin du corridor, en dissimulant le corps inerte sous une tenture servant à masquer une penderie de vêtements.

Cette scène s'était accomplie avec une dextérité fantastique.

C'est à peine si le heurt de ces bandits et de la malheureuse femme avait produit un choc perceptible.

Quand ils furent débarrassés de leur victime, les trois hommes s'arrêtèrent dans le couloir.

La jeune fille, dans sa chambre, n'avait sûrement rien entendu.

On voyait, sous la porte, une barre lumineuse, signe qu'elle veillait encore, cependant nul indice ne permettait de croire qu'elle eût été inquiétée par ce qui venait de se passer.

Nénesse prit la parole.

— On y va, fit-il en un souffle, faut se grouiller, si on veut pas être pincés au démarrage.

Mareuil et Devarenne, qu'on devinait pâles et affalés par la nouvelle infamie qu'ils venaient de commettre, demeurèrent sans initiative, sans volonté.

[Lire la suite la semaine prochaine]

de Lucien a été pour moi une surprise complète. Elle se leva comme pour signifier que l'entretien avait assez longtemps duré à son gré. Les policiers l'imitèrent.

— Il ne nous reste plus, Madame, qu'à nous excuser pour le dérangement que nous vous avons occasionné...

NEUVIEME PHASE

"La patience, vertu capitale des policiers"

Fillet allongea soigneusement les deux cheveux châtain foncé l'un à côté de l'autre.

— Les gars de l'Identité sont formels, monologua-t-il. Ces deux cheveux n'appartiennent pas à la même propriétaire... Dommage, cela aurait simplifié notre besogne.

— Qu'allez-vous faire maintenant, Chef? questionna le jeune policier.

Fillet haussa les épaules.

— Le tran-tran habituel dans pareil cas, fiston. Passer toutes les relations féminines de Bonnard au crible...

— Eh! Mais cela promet d'être long, chef! s'inquiéta l'autre.

— Sans doute, petit! Mais n'oublie pas que dans notre métier, plus peut-être que dans n'importe quel autre, la patience est toujours récompensée.

DIXIEME PHASE

"Nous repartons à zéro..."

Le commissaire épongea la sueur qui ruisselait sur son front et pointa un nom sur une liste.

— Nous avons fait le tour, petit... Laura Lablanche, Juliette Danais, Isa Montier, etc... Six en tout...

— Un don Juan, ce Bonnard! remarqua l'adjoint. Et maintenant? Fillet lui jeta un regard amusé.

— Et maintenant? Il n'y a plus qu'à recommencer!

— Recommencer? Mais pourquoi? Toutes les femmes que nous avons interrogées ne savent rien!

Le policier cligna de l'oeil.

— Oui! En général les témoins ne savent rien ou pas grand-chose à leur première audition. Mais la mémoire leur revient parfois dans la suite! Je pourrais te citer des cas...

L'adjoint eut un soupir de lassitude. — Mais nous pourrions peut-être les convoquer à la P. J., chef! Cela nous épargnerait toutes ces démarches?

— Fiston, un policier doit savoir sonner aux portes et user ses semelles. Chacun sa méthode. Moi, les suspects, je préfère leur tomber sur le dos à l'improviste. Ainsi ils n'ont pas le temps de préparer leurs réponses. Tiens, cet après-midi nous irons à Neuilly, entre-temps la veuve se sera peut-être souvenue de quelque chose... — Vous pensez? soupira l'adjoint. Il y a huit jours à peine que nous l'avons vue...

ONZIEME PHASE

"La jeune femme eut un mouvement d'impatience..."

La servante introduisit les visiteurs dans le petit salon où ils avaient été reçus la première fois.

La veuve parut très surprise de revoir les deux policiers, et laissa même échapper un mouvement d'impatience.

— Que puis-je encore pour vous, Messieurs? demanda-t-elle assez sèchement.

— Notre enquête piétine, Madame! avoua Fillet. Je voudrais donc vous demander si quelque détail ne vous serait pas revenu à la mémoire depuis notre dernière entrevue. Je suppose que vous désirez, tout comme nous, que la lumière soit faite sur ce crime?

— Bien sûr, Messieurs! fit la veuve

d'une voix singulièrement adoucie. Bien sûr, mais je ne vois pas en quoi...

La jeune femme se trouvait alors devant la fenêtre, en pleine lumière, et un rayon de soleil illuminait sa chevelure blonde... Fillet tressaillit imperceptiblement, et s'avança, les yeux fixés sur cette chevelure qui semblait l'hypnotiser soudain.

— Vous vous décolorez habituellement les cheveux, Madame? demanda-t-il d'une voix glaciale.

L'adjoint comprit que son chef venait de faire une découverte importante. Il s'avança à son tour.

Si la masse de la chevelure de la jeune femme était nettement blonde, la racine des cheveux accusait au contraire une coloration brun foncé. Le jeune policier réfléchit. Non, il n'avait pas remarqué ce détail lors de leur première visite.

La veuve avait maintenant le teint livide. Un tremblement nerveux la secoua.

— Non! finit-elle par dire... C'est-à-dire que...

— Voudriez-vous nous accompagner, Madame? demanda Fillet impassible. Pour une simple vérification...

— Et voilà, petit! fit le commissaire en refermant le dossier. Une affaire classée...

— Il y a une chose que je ne comprends pas, Chef! Le cheveu que le médecin-légiste a retrouvé sous l'un des ongles de la victime... Madame Bonnard ne pouvait savoir qu'on l'avait retrouvé là. Dans ce cas, pourquoi a-t-elle décoloré ses cheveux?

Le commissaire sourit.

— Bien sûr que non, petit! Elle ne savait pas! En fait, c'est un surcroît de précautions qui l'a perdue. Elle a teint sa chevelure, la nuit même du meurtre, pour éviter qu'on puisse la reconnaître au cas où quelqu'un l'aurait aperçue dans la maison du crime. Entre le moment où nous l'avons rencontrée pour la première fois, et hier, ses cheveux ont eu le temps de repousser. Comme je n'avais pas remarqué ce détail la première fois, j'en ai déduit que cette décoloration venait d'avoir lieu... D'ailleurs le Laboratoire est formel. Le cheveu retrouvé sous l'ongle de Bonnard appartient bien à sa veuve. Il aura été arraché lors de la discussion qui les mit aux prises quelques instants avant qu'elle ne sorte le 6/35 de son sac.

Fillet s'arrêta un instant avant de terminer.

— Tôt ou tard la piste nous aurait ramenés chez elle. Elle avait signé son crime...

Le jeune policier soupira.

— Moi, je ne l'aurais jamais soupçonnée, Chef! Cette femme a un visage d'ange. Elle paraît incapable de commettre un crime!

Un éclair malicieux passa dans le regard du commissaire.

— Quand tu auras mon âge et mon expérience, fiston, tu sauras...

— Quoi donc, Chef?

— Que les femmes ne sont pas des anges!

ANALYSE DE L'ENQUETE

Le premier travail des policiers appelés à conduire l'enquête a été d'établir s'il y avait eu accident, suicide ou meurtre. Seule l'intervention du médecin-légiste pouvait éclaircir ce mystère. Rappelons-nous ses conclusions: « La balle a été tirée à plus d'un mètre de distance... » Pourquoi? Parce que les contours de la plaie étaient caractéristiques. Le médecin n'y a retrouvé aucun des indices qui trahissent le coup de feu à bout portant: grains de poudre incrustés dans les vêtements.

[Lire la suite page 34]

SUIVEZ-NOUS PAS A PAS... [Suite de la page 14]

dans les un mètre soixante-cinq, alors?

Fillet poussa un soupir.

— Les voilà bien, ces jeunes! Si je devais l'écouter, ce soir nous aurions bouclé une cinquantaine de jeunes femmes aux cheveux châtain mesurant un mètre soixante-cinq! Il doit y en avoir des dizaines de milliers à Paris! Il faut rester maître de ses nerfs, fiston! Ne pas s'emballer, re-tiens ça!

Ils firent quelques pas en silence.

— D'ailleurs, continua le commissaire, nous en aurons le coeur net tout à l'heure...

— Comment cela?

Fillet sortit la main gauche de la poche de son imperméable, et passa l'index sous le nez de son subordonné. Une sorte de fil mince y était enroulé.

— J'ai trouvé un cheveu de la belle enfant. Nous allons le faire comparer avec l'autre au Labo. On verra bien ce que ça donnera...

Il jeta un coup d'oeil sur sa montre-bracelet.

— Nous avons le temps de manger un sandwich avant d'aller à Neuilly...

HUITIEME PHASE

"J'ignorais que mon mari eût une maîtresse"

La femme tamponna délicatement ses yeux rougis par les larmes, et secoua sa chevelure blonde.

— J'ignorais que mon mari eût une amie, Monsieur le Commissaire! Il s'absentait souvent, mais il donnait chaque fois des raisons plausibles. Quel malheur! gémit-elle. Perdre son mari, et apprendre en même temps son infortune!

Fillet s'agita sur son siège. Les larmes avaient le don de le mettre mal à l'aise.

— Je compatis, Madame... Vraiment... Vous n'avez donc aucune déclaration à nous faire qui puisse nous guider dans nos recherches?

— Non, commissaire... répondit la femme d'une voix dolente. La mort

LA VIE A LA BASTILLE...

[Suite de la page 17]

soignés, elle est vraiment surprenante, et ce que nous en dirons, bien que rigoureusement exact, sera, par tous peut-être, traité d'exagération. Le gouverneur touchait pour l'entretien d'un homme de condition inférieure trois livres par jour; pour l'entretien d'un bourgeois cinq livres; d'un financier, d'un juge, d'un homme de lettres, dix livres; d'un conseiller au Parlement, quinze livres; d'un maréchal de France, trente-six livres. Le cardinal de Rohan y faisait une dépense de cent vingt francs par jour. Le prince de Courlande, pendant un séjour de cinq mois à la Bastille, dépensa vingt-deux mille francs. Ces chiffres doivent être doublés et triplés pour donner la valeur qu'ils représenteraient aujourd'hui.

Aussi lisons-nous avec le plus grand étonnement la description des repas que faisaient les prisonniers. Renneville, de qui le témoignage est d'autant plus important que son livre est un pamphlet contre le régime de la Bastille, parle en ces termes de son premier repas: «Le porte-clés mit une de mes serviettes sur la table et y plaça mon dîner qui consistait en une soupe aux pois verts, garnie de laitue, bien mitonnée et de bonne mine, avec un quartier de volaille dessus; dans une assiette, il y avait une tranche de boeuf succulent, avec du jus et une couronne de persil, dans une autre un quartier de godiveau bien garni de ris de veau, de crêtes de coq, d'asperges, de champignons, de truffes, et, dans une autre, une langue de mouton en ragoût, tout cela fort bien apprêté, et, pour le dessert, un biscuit et deux pommes reinettes. Le porte-clés voulut me verser du vin. C'était de très bon vin de Bourgogne, et le pain était excellent. Je le priai de boire, mais il m'affirma qu'il ne lui était pas permis. Je lui demandai si je payerais ma nourriture ou si j'en étais redevable au roi. Il me dit que je n'avais qu'à demander ce qui, naturellement, pourrait me faire plaisir, qu'on tâcherait de me satisfaire et que Sa Majesté payait tout.» Le roi «très chrétien» désirait que les vendredis et jours de carême ses «hôtes» fissent maigre, mais il ne les traitait pas moins bien pour cela. «J'avais, dit Renneville, six plats et une soupe d'écrevisses admirable. Parmi mon poisson, il y avait une vive fort belle, une grande sole frite et une perche, le tout très bien assaisonné, avec trois autres plats.» A cette époque, le pension de Renneville était de dix francs par jour; plus tard, elle fut ramenée au taux des prisonniers de la catégorie inférieure. «L'on avait, dit-il, beaucoup retranché de mon ordinaire: j'avais cependant une bonne soupe aux croûtes, un morceau de boeuf pasable, une langue de mouton en ragoût et deux échaudés pour mon dessert. Je fus servi à peu près de la même manière pendant tout le temps que je fus dans ce triste lieu: quelquefois on ajoutait sur ma soupe une aile ou une cuisse de volaille, ou, quelquefois, on mettait sur le bord de l'assiette deux petit pâtés.»

Vers la fin du règne de Louis XV, Dumouriez fait, en termes semblables, l'éloge des cuisines de la Bastille. Le jour de son entrée, se voyant servir un repas maigre, il demanda qu'on lui fit venir un poulet de chez le traiteur voisin.

— Un poulet, dit le major, savez-vous que c'est aujourd'hui vendredi?

— Vous êtes chargé de ma garde et non de ma conscience. Je suis malade, car la Bastille est une maladie, répond le prisonnier.

Dans l'espace d'une heure le poulet était sur la table. Dans la suite il demanda que son dîner et son souper lui fussent servis en même temps,

entre trois et quatre heures. Son valet de chambre, bon cuisinier, faisait les ragoûts. «On était fort bien nourri à la Bastille; il y avait toujours cinq plats pour le dîner, trois pour le souper, sans le dessert, ce qui, servi en ambigü, paraissait magnifique.» Voici une lettre du major de la Bastille adressée en 1764 au lieutenant de police. Il y est question d'un prisonnier nommé Vieilh, que ne mange pas du tout de viande boucherie: on doit le nourrir exclusivement de gibier et de volaille. Sous Louis XVI, il en était encore de même, au témoignage de Poulthier d'Emotte. «De Launay, le gouverneur, venait causer amicalement avec moi; il me faisait demander mon goût pour la nourriture et me faisait servir ce que je désirais.» Le libraire Hardy, transféré, en 1766, à la Bastille, avec des parlementaires bretons, déclare nettement qu'ils y furent tous on ne peut mieux traités. Enfin Linguet, lui-même, malgré son désir de présenter le sort des victimes de la Bastille sous le jour le plus sombre, est obligé d'avouer que la nourriture était abondante. Tous les matins le cuisinier lui faisait présenter un menu sur lequel il notait les plats de son goût.

Lorsqu'une plainte était formulée par quelque prisonnier, au sujet de sa nourriture, la réprimande au gouverneur ne tardait pas. Puis le lieutenant de police faisait demander à l'intéressé s'il était mieux traité que par le passé. «Sa Majesté m'a dit, écrit Pontchartrain à Launay, qu'on avait soulevé des plaintes sur la mauvaise nourriture des prisonniers; elle m'ordonne de vous écrire d'y avoir grande attention.» Et Sartine écrivait en plaisantant au major de Losmes: «Je consens à ce que vous fassiez rélargir les vêtements du sieur Dubois, et je désire que tous vos prisonniers jouissent d'une aussi bonne santé.»

Enfin le roi habitait ceux des prisonniers qui étaient trop pauvres pour payer leurs vêtements. Il ne leur donnait pas un uniforme de prison, mais des robes de chambre ouatées ou fourrées de peau de lapin, des culottes de couleur, des vestes doublées de peluche de soie et des habits de fantaisie. Le commissaire à la Bastille, chargé du soin des fournitures, faisait prendre mesure aux détenus, s'informant de leurs goûts, des couleurs et de la façon qui leur convenait le mieux. Une dame Sauvé, enfermée à la Bastille, désirait qu'on lui fit une robe de soie blanche, semée de fleurs vertes. La femme du commissaire de Rochebrune courut plusieurs jours les magasins de Paris, puis écrivit, désolée: «Nulle faiseuse ne possède cette étoffe; ce qui s'en rapproche le plus est une soie blanche avec des lignes vertes: si la dame Sauvé veut bien s'en contenter, on viendra prendre mesure.» — «Monsieur le major, écrit un proonsser nommé Hugonnet, les chemises que l'on m'a apportées hier ne sont point celles que j'ai demandées, car il me ressouvent d'avoir écrit «fines et avec manchettes brodées», au lieu que celles qui sont ici sont grosses, d'une très mauvaise toile et avec des manchettes tout au plus propres pour un porte-clés: c'est pourquoi je vous prie de les renvoyer à M. le commissaire (de la Bastille), qu'il les garde, pour moi je n'en veux pas.»

Le gouverneur voulait aussi que les détenus eussent de quoi se distraire. Aux plus pauvres il fournissait quelque argent de poche; il leur donnait du tabac.

Vers le commencement du XVIIIe siècle, un Napolitain, nommé Vinache, mourut à la Bastille après y avoir

fondé une bibliothèque à l'usage de ceux qui avaient été ses compagnons de captivité. Cette bibliothèque s'accrut, peu à peu, par les deniers du gouvernement, par les dons de divers détenus, et même, par la générosité d'un bourgeois de Paris qui avait pris en compassion le sort des prisonniers. Les livres étaient des romans, des ouvrages de science, de philosophie, des livres de piété. La littérature légère dominait. Le lieutenant de police Beryer raye de la liste des livres envoyés, un jour, à la reliure, un «poème sur la grandeur de Dieu», comme étant d'un sujet trop mélancolique pour des prisonniers. Les détenus faisaient aussi venir des livres de l'extérieur. L'administration, d'ailleurs, ne se refusait pas à procurer aux détenus, sur l'argent du roi, pour des sommes parfois assez fortes, les ouvrages qu'ils disaient nécessaires à leurs études. Voltaire et Puffendorf étaient, sans difficulté, mis entre leurs mains. Enfin, sous Louis XVI, on permit la lecture des gazettes.

Après l'autorisation d'avoir des livres et d'écrire, la faveur la plus recherchée était la promenade. Il était rare qu'elle fût refusée. Les prisonniers pouvaient se promener, soit sur les tours de la Bastille, soit dans l'intérieur des cours, soit enfin au bastion transformé en jardin. La plate-forme des tours joignait, à l'air très vif, l'agrément de la vue la plus belle. Fontaine raconte que Sacy montait au haut des tours tous les jours après son dîner. Il s'y promenait en compagnie des officiers qui lui donnaient des nouvelles de la ville et des prisonniers.

Les prisonniers, qui mouraient à la Bastille, étaient enterrés dans le cimetière Saint-Paul; le service funèbre était célébré dans l'église Saint-Paul, et l'acte mortuaire, portait le nom de famille de la personne morte, était dressé à la sacristie. Il est faux que les noms des défunts fussent altérés sur le registre mortuaire, afin que le public ignorât leur identité. L'Homme au Masque de fer lui-même fut inscrit à la sacristie de Saint-Paul sous son véritable nom. Les juifs, les protestants et les suicidés étaient enterrés dans le jardin du château, les idées de l'époque ne permettant pas de placer leur déjouille dans la terre bénite du cimetière.

Plus heureux étaient ceux qui sortaient. La mise en liberté était commandée par une lettre de cachet comme l'avait été l'incarcération. Ces ordres de liberté, tant attendus, étaient apportés par le «distributeur des paquets de la Cour» ou par l'«ordinaire de la poste»; d'autres fois les parents, les amis venaient remettre eux-mêmes le pli cacheté pour avoir la joie d'emmener immédiatement ceux de qui ils apportaient la délivrance.

Le gouverneur ou, en son absence, le lieutenant du roi, venait dans la chambre du prisonnier lui annoncer qu'il était libre. Les effets et papiers dont celui-ci avait été dépouillé lors de son entrée lui étaient rendus sur un reçu qu'il donnait au major, puis il signait une promesse de ne rien révéler de ce qu'il avait vu dans le château. Bien des détenus refusèrent de se soumettre à cette formalité et n'en furent pas moins libérés; d'autres, après avoir signé, se repentirent de tous côtés ce qu'ils savaient de la prison, et ne furent pas inquiétés. Enfin, lorsque le prisonnier ne recouvrait sa liberté que sous certaines conditions, on exigeait de lui l'engagement de se soumettre à la volonté du roi.

Toutes ces formalités remplies, le gouverneur de la Bastille, avec ce sentiment des belles formes qui caractérisa les hommes de l'ancien régime, faisait servir une dernière fois, à celui qui avait été son hôte, un excellent dîner. Il allait même, si le prisonnier était homme de bonne compagnie, jusqu'à le prier de prendre place à sa table, puis, le repas terminé, les adieux faits, il mettait à la disposition du prisonnier son carrosse et, souvent, y montait avec lui pour l'accompagner jusqu'où il désirait aller.

Plus d'un prisonnier rendu au grand air, du jour au lendemain, due se trouver embarrassé et ne savoir où aller ni que faire. Il arriva que le gouvernement de la Bastille donna de l'argent à l'un ou à l'autre pour l'aider à vivre quelque temps. En décembre 1783, un nommé Dubu de la Taguerette, après avoir été mis en liberté, fut logé dans le palais du gouverneur pendant quinze jours, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un appartement qui convint. Aussi, bien des détenus furent-ils fâchés d'être mis dehors; nous pouvons citer des exemples de personnes qui cherchèrent à se faire mettre à la Bastille, d'autres refusèrent leur liberté, d'autres s'efforcèrent de faire prolonger leur détention.

Tel a été le régime de la célèbre prison d'Etat. Il n'y avait pas, au siècle dernier, un lieu de détention en Europe où les prisonniers fussent entourés d'autant d'égards et de confort; il n'y en a pas aujourd'hui.

Mais il serait absurde, malgré ces adoucissements très réels, de prétendre que les captifs fussent généralement satisfaits de leur incarcération. Rien n'est une consolation à la perte de la liberté. Combien de malheureux se sont frappés, désespérés, la tête aux épaisses murailles, tandis que femme et enfants et les intérêts les plus graves les appelaient au dehors! La Bastille a été la cause de bien des ruines, entre ses murs ont été versées des larmes qui n'ont pas été séchées.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

COEUR A TOUT

[Suite de la page 11]

♥ J'ai écrit à plusieurs courriers dont aucun ne m'a donné une réponse satisfaisante. Mais, par bonheur, le vôtre me fut recommandé comme étant "un bon courrier qui donnait réponse à tout". Ma mère, qui est veuve depuis dix ans avec trois garçons et moi, doit subvenir au coût de plus en plus élevé de notre vie. Vous serait-il possible de suggérer quel travail à domicile afin qu'elle ne soit plus obligée de sortir. Ce serait grand bien pour elle et aussi pour moi qui suis à la tête de la famille, etc. etc.

Agathe Legault

R. — Votre lettre est tapée à la machine; donc, vous pouvez faire du travail de copie et votre mère peut adresser des enveloppes pour une maison commerciale. Vous trouverez peut-être des idées en feuilletant les pages jaunes de l'annuaire du téléphone et surtout en lisant les annonces des grands quotidiens. Je ne peux, hélas! que vous souhaiter bonne chance. Un dernier conseil: si votre mère est bonne cuisinière, pourquoi ne proposerait-elle pas ses tartes et gâteaux, conserves et marinades aux voisines ou à l'épicière du quartier? Elle pourrait prendre des contrats pour faire cuire les viandes, et les aspics d'une réception. Bien des maisons de commerce ont commencé ainsi avec une clientèle d'amis et de parents. Il faut que la cuisine soit bonne et la présentation soignée cependant. Bonne chance à vous deux.

ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CENT-SIXIÈME ÉPIQUE



LA MAISON DU MYSTÈRE

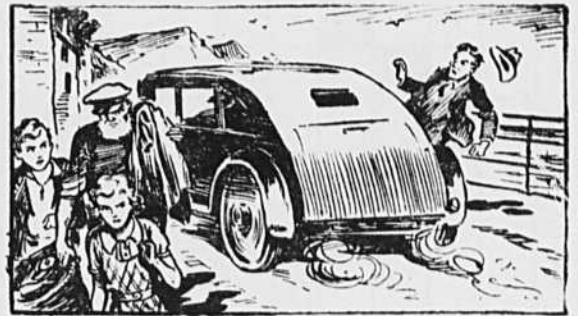
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SEPTIEME EPISODE



1. Laura et Daniel Debois, après leurs mésaventures en ville, séjournent pour l'été à la mer, chez Ben, le frère de Madame Garrigue.



2. Un jour, ils s'inquiètent de trouver M. Lenoir, le secrétaire si suspect, dans le petit village où ils passent de si agréables vacances.



3. Les enfants étaient sur le point d'être découverts quand une automobile s'interposa entre eux et M. Lenoir, les cachant à sa vue.



4. En hâte, le vieux Ben tourna le coin et parvint à semer M. Lenoir, qui dut reprendre ses recherches.



5. En route, les enfants expliquèrent à Ben qui était ce M. Lenoir, et combien ses agissements étaient louches.



6. Après qu'ils eurent bien soupié, les enfants se préparaient au coucher quand Daniel s'écria : "Le voici".



7. C'était évidemment de Lenoir qu'il s'agissait. "Cachez-vous, oncle Ben, ne lui dites pas que nous sommes là."



8. "Je vais vous débarrasser de lui, mes enfants. Je ne veux pas qu'il vienne gâcher vos vacances."



9. Puis Ben ouvrit la porte où l'on venait de frapper. "Avez-vous vu deux enfants dans les parages?" demanda M. Lenoir.



10. Inutile de préciser que Ben répondit négativement. M. Lenoir partit. Le lendemain, en l'absence de Ben parti au village, les enfants entreprirent une randonnée.



11. Ils décidèrent de gravir la colline qui surplombait le village et la mer. "La vue sera magnifique, déclara Daniel, et là-haut nous pourrions nous reposer."



12. A mi-flanc, ils décidèrent de se reposer. Ils s'allongèrent sur l'herbe et contemplèrent la mer. Soudain, ils entendirent au-dessus de leur tête un petit craquement.



13. Se relevant, ils aperçurent M. Lenoir, lunettes d'approche à la main, qui épiait la maison de Ben. Il ne s'était pas aperçu de l'arrivée des enfants.



14. Les enfants l'observaient en cachette, ne sachant que faire, quand un incident vint les tirer d'embarras. Le talus où s'appuyait M. Lenoir s'effondra.

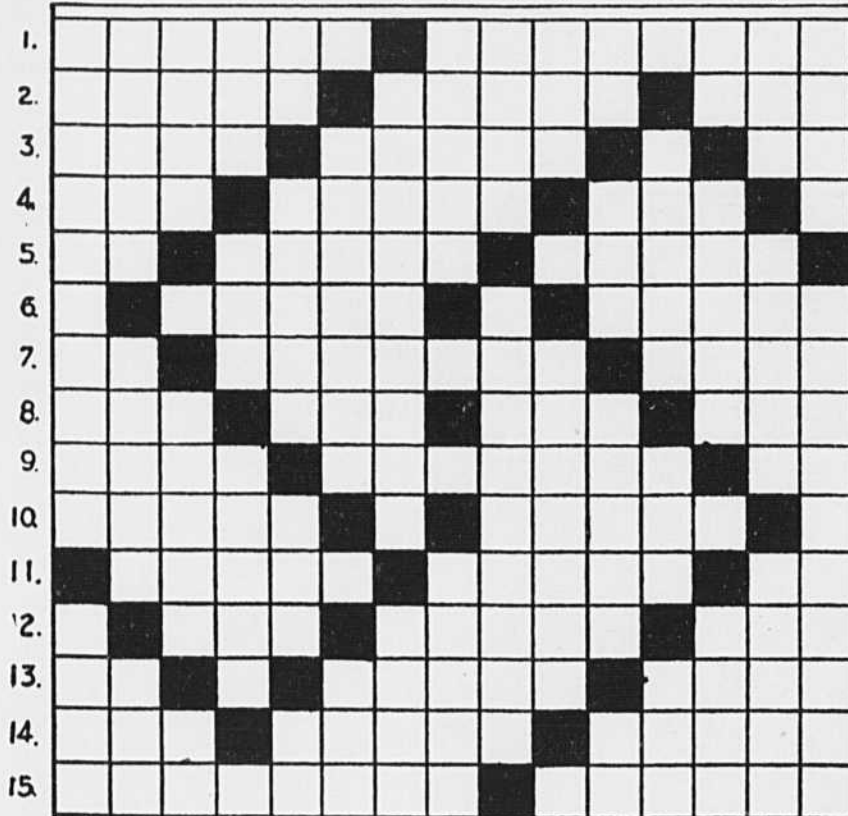


15. C'est à peine si les enfants réussirent à s'agripper à des roches. M. Lenoir, lui, piqua une tête en bas de la falaise. Comment tout cela se terminera-t-il? (A suivre)

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1412

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



HORIZONTALEMENT

- 1.—Méchante demeure. — Petits boutons aux lèvres.
- 2.—Impératrice de Byzance, morte en 803 en exil. — Interstices de la peau. — Règle obligatoire.
- 3.—Engendré. — Action de distribuer les cartes. — Moi.
- 4.—Chef arabe. — Ouvrage de maçonnerie cintré. — Avant d'un navire.
- 5.—En évidence chez les maigres. — Différence entre le débit et le crédit d'un compte. — Farine alimentaire.
- 6.—Assaisonner. — Superposer les poissons salés dans les barils.
- 7.—Conjonction. — Qui ont rapport aux vieillards. — Fosse souterraine ou l'on dépose les grains.
- 8.—Inflexion ou expression de la voix. — Saison. — Dommages. — Large cuvette.
- 9.—Peu de chose. — Religieux qui vivent seuls. — Patrie des frères Anagnostes.
- 10.—Diplomate anglais qui enleva la belle collection de marbres du Parthénon. — Ancienne province de France, réunie à la couronne en 1371.
- 11.—Esclave syrien, chef de la première guerre Servile. — Foyers des cheminées. — Sert à unir les parties du discours.
- 12.—Tamis. — Désert de sable. — Genre de graminacées qui sert à faire le pain.
- 13.—Particule du dialecte provençal. — Chèvre. — Genre de graminacées appelées aussi blé de Turquie.
- 14.—Bison d'Europe. — Os de la cuisse. — Déesses de la Fable.
- 15.—Rôtie de manière que la viande prenne une couleur dorée. — Femme très séduisante.

VERTICALEMENT

- 1.—Instrument destiné à mesurer de petits objets. — Construction en maçonnerie dans laquelle on produit une température très élevée.

- 2.—Patrie d'Augustin Robespierre. — Tissu de lin. — Eclat de voix.
- 3.—Chef-lieu de canton (Orne). — Titre donné au souverain d'Abysinie. — En les.
- 4.—Seule. — Partie d'un canal. — Petit cigare du volume d'une cigarette.
- 5.—Ile de l'Atlantique. — Distance qu'un animal parcourt en volant. — Sans déguisement. — Nom du Bouddha, en Chine.
- 6.—Triste, plaintive. — Dieu suprême des Babyloniens.
- 7.—Magasin à poudre. — A de l'affection, de l'attachement.
- 8.—Indulgence, bienveillance. — Courbé en arc.
- 9.—Auteur de Rosamonde. — Qui s'entremet pour amener un accord entre plusieurs personnes.
- 10.—Béante. — Nom donné au plomb par les anciens alchimistes.
- 11.—Bon pour les chiens. — Durillon. — Route d'un cerf qui fuit. — Milieu.
- 12.—Enceinte de pieux. — Situé. — Objet qui forme une enceinte.
- 13.—Lui. — Jeune. — Partie inférieure d'un corps.
- 14.—Substantif. — Couverte de poils. — Ecrivain grec du IIIe siècle.
- 15.—Qui est à lui. — Caractère de ce qui est fort, vigoureux.

Solution du problème No 1411



ALBERT MILLAIRE, LE...

[Suite de la page 5]

tants, les plans de bataille et autres secrets militaires ne pouvait être confié qu'à des hommes jeunes, intrépides, capables de se tirer des plus terribles conflits, des hommes qui devaient savoir tout faire : monter à cheval comme des Centaures, payer comme les Indiens eux-mêmes, nager comme les poissons, connaître la nature, la forêt, savoir s'orienter lorsque perdus, bref, des hommes de grande valeur, physique et morale, et qui étaient quelque chose comme les héros de cette époque glorieuse près de laquelle la nôtre semble si pâle.

Le héros de Réginald Boisvert a réellement existé. Même s'il n'a pas tout à fait été ce qu'on nous montre. Personne ne s'est jamais plaint de voir « arranger » quelque peu les faits, quand ils sont beaux et portent à l'admiration de l'héroïsme. Michel Le Neuf, puisque c'est ainsi qu'il se nomme s'appelait (le vrai) Michel Le Neuf du Hérisson. Il avait comme compagnon un homonyme : Jacques Le Neuf. Et quand les Canadiens de l'époque demandèrent au roi de France le droit de faire eux-mêmes la traite des fourrures, les deux Le Neuf faisaient partie des syndics chargés de négocier l'affaire. Il était facile de choisir l'un des deux et de le munir d'un brevet de « Courrier du Roy », afin d'en faire le héros d'une intéressante série.

Albert Millaire est très fier d'avoir été choisi pour ce rôle. Il aime son personnage, non seulement pour le côté panache, mais aussi pour le côté humain, que l'auteur n'a pas négligé. Le Neuf est un héros, c'est entendu, mais il a aussi ses petites faiblesses et, c'est ce qui le rend encore plus vraisemblable. Et puis, il y a, à côté de lui, le petit Indien Kiwi, le dernier, non pas des Mohicans, mais des Atikamègues, une tribu maintenant disparue. L'homme et l'enfant se complètent, et les aventures de l'un sont toujours tributaires de la finesse de l'autre.

Naturellement, pour être « Courrier du Roy » il a fallu à Albert Millaire apprendre (ou perfectionner) beaucoup de choses. L'escrime d'abord. Il a appris à manier l'épée chez Robert Desjarlais. Quant à l'équitation, seul

moyen (ou à peu près) de locomotion à cette époque, Albert Millaire l'a perfectionnée, me dit-il, avec Claire Paquin, l'assistante de Pierre Desroches, réalisateur du film, qui est une écuyère consommée. Bien sûr, il savait nager et pagayer.

— J'aime mon rôle pour ce qu'il a d'un peu Douglas Fairbanks », dit Albert Millaire.

Je suis sûr que vous aimeriez savoir comment et où se fait ce programme. Vous savez qu'il est filmé. La réalisation a lieu tout près de Montréal, à l'île Perrot, Toute la caravane nécessaire (et ce n'est pas rien) se rend donc dans cette île boisée où on trouve de tout, le petit taillis, la grande forêt, l'eau, et s'y installe tout le temps nécessaire. Les prises de vues en extérieurs sont toujours muettes. Les séquences parlées se font en studio et les raccords sont si habilement faits qu'il semble qu'il n'y ait pas de solution de continuité.

Les costumes sont particulièrement étudiés, tout, jusqu'au harnachement des chevaux... Le « Courrier du Roy » aura longue vie. Il est prévu, cette année pour 39 semaines et... ce n'est pas fini.

Tout dernièrement, on a pu voir Albert Millaire dans un « En première », ce curieux et sauvage « Au cœur de la rose » dont on pouvait croire, sur la seule foi du titre et quand on ne savait pas de quelle rose il était question, qu'il était quelque chose de bien sucré alors que tout à l'inverse...

Les projets immédiats d'Albert Millaire sont, outre son « Courrier », « Polyeucte », en province, avec le théâtre Universitaire. Il aura comme partenaires Hélène Loiselle, Lionel Villeneuve, etc. La troupe est dirigée par Jean Valcourt, directeur du Conservatoire de la Province.

Il s'attend aussi à un autre « En première » sous la direction de Bruno Paradis mais sur le moment, le titre lui échappe. Il sait seulement qu'il s'agit d'une adaptation américaine.

Albert Millaire est un jeune qui aime le travail, SON travail, parce qu'il le croit, parce qu'il le sait constructif. N'est-ce pas un bel idéal ?

SUIVEZ-NOUS PAS A PAS...

[Suite de la page 30]

ments, ou dans la peau, brûlures... La thèse du suicide pouvait donc être résolument écartée. De plus l'examen approfondi du cadavre, ce qui se fait toujours en pareil cas, a permis de relever un détail précieux un cheveu coincé sous l'un des angles de la victime. Ça aurait pu être un fragment de peau, de tissu, etc... Le résultat eût été identique. Les laboratoires de police modernes peuvent déterminer leur origine avec une certitude absolue.

Voilà donc pour la partie technique de l'enquête.

Qui a tué ? Une observation judiciaire a permis aux policiers de circonscrire considérablement le cercle des relations. Le revolver avait, en effet, été placé dans la main gauche de la victime. Or Bonnard avait été le meurtrier. Seuls ses intimes pouvaient normalement être au courant de cette particularité.

Ce point peut donc être porté à l'actif de la perspicacité des policiers, et de leur formation professionnelle.

Le hasard a également eu sa part sous forme d'une lettre anonyme. Lettre qui n'atteignit pas son but — égarer les pistes — mais permit de recueillir quelques révélations intéressantes :

M. Bonnard avait de nombreuses liaisons sentimentales. Cette déclaration devait orienter définitivement l'enquête. Le meurtrier devrait se trouver dans l'entourage féminin de la victime.

La persévérance — ou patience, comme on voudra — joua un rôle important. « On recommence », annonça le commissaire Fillet à son subordonné, lorsqu'il eut coché le dernier nom de sa liste. C'est la persévérance dans leurs recherches qui remit les policiers en face de la meurtrière, et c'est, à nouveau, la perspicacité qui permit de la démasquer.

Nous avons simplement voulu démontrer, au cours de cette enquête, que le policier moderne joue somme toute le rôle d'un coordinateur.

Les services techniques de la P. J., les témoignages, etc..., fournissent les pièces d'un puzzle qui sera patiemment assemblé, grâce aux dons d'observation, à la perspicacité du policier.

Et lorsque tous les éléments épars auront été réunis, lorsque toutes les pièces s'imbriqueront l'une dans l'autre avec une précision mathématique, l'image finale correspondra point par point au portrait de l'assassin.

Les filtres photographiques et leur usage

Avec l'essor qu'a pris la photographie au cours des dix dernières années, il est surprenant que si peu d'amateurs se servent de filtres, ces petits morceaux de gélatine ou de verre coloré, qui peuvent si bien améliorer les photos. Malheureusement, plusieurs amateurs craignent les filtres qu'ils considèrent comme des dispositifs mystérieux et compliqués.

C'est bien à tort qu'on se tient loin du filtre. L'objet de celui-ci est d'empêcher la lumière de certaine couleur d'atteindre le film. Quand un rayon de soleil naturel ou artificiel, passe à travers un prisme (la lentille) il se trouve divisé en ses parties constituantes, une série de rayons qui ont toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, du rouge, du jaune, du vert, de l'indigo et du violet. Le filtre agit un peu comme un policier dans la circulation à l'égard de ces couleurs: il en laisse passer quelques-unes tandis que d'autres sont absorbées ou amoindries.

En d'autres mots, les filtres sont des outils pour déterminer les résultats de la photo; ils travaillent de concert avec les obturateurs et les apertures. Le même objet peut apparaître diffé-

rent à l'oeil humain et au film photographique. Les filtres compensent cette différence et vous permettent d'obtenir une image conforme à ce que vous voyez ou différente, suivant ce que vous souhaitez.

Les filtres modernes sont simple d'usage et améliorent grandement les photos. Les instantanés pris à l'extérieur que vous admirez dans les revues photographiques sont généralement pris avec des filtres. Même si les professionnels surtout emploient les filtres, ceux-ci restent à l'usage des amateurs. On peut obtenir d'excellents résultats grâce aux filtres, même avec des caméras peu coûteuses.

Il y a trois genres de filtres communément en usage, à la disposition du photographe amateur qui fait du blanc et noir. Ce sont: premièrement des filtres de correction ou orthochromatiques, qui enregistrent l'éclat d'une scène telle que vous la voyez, deuxièmement les filtres de contraste qui créent une différence dans l'éclat entre deux objets éclairés de même façon et troisièmement les filtres anti-brume, qui éliminent ou amoindrissent les effets du brouillard qui peut flotter

dans l'air et du même coup font ressortir les détails d'objets distants.

Les filtres de contraste jaunes, pro-



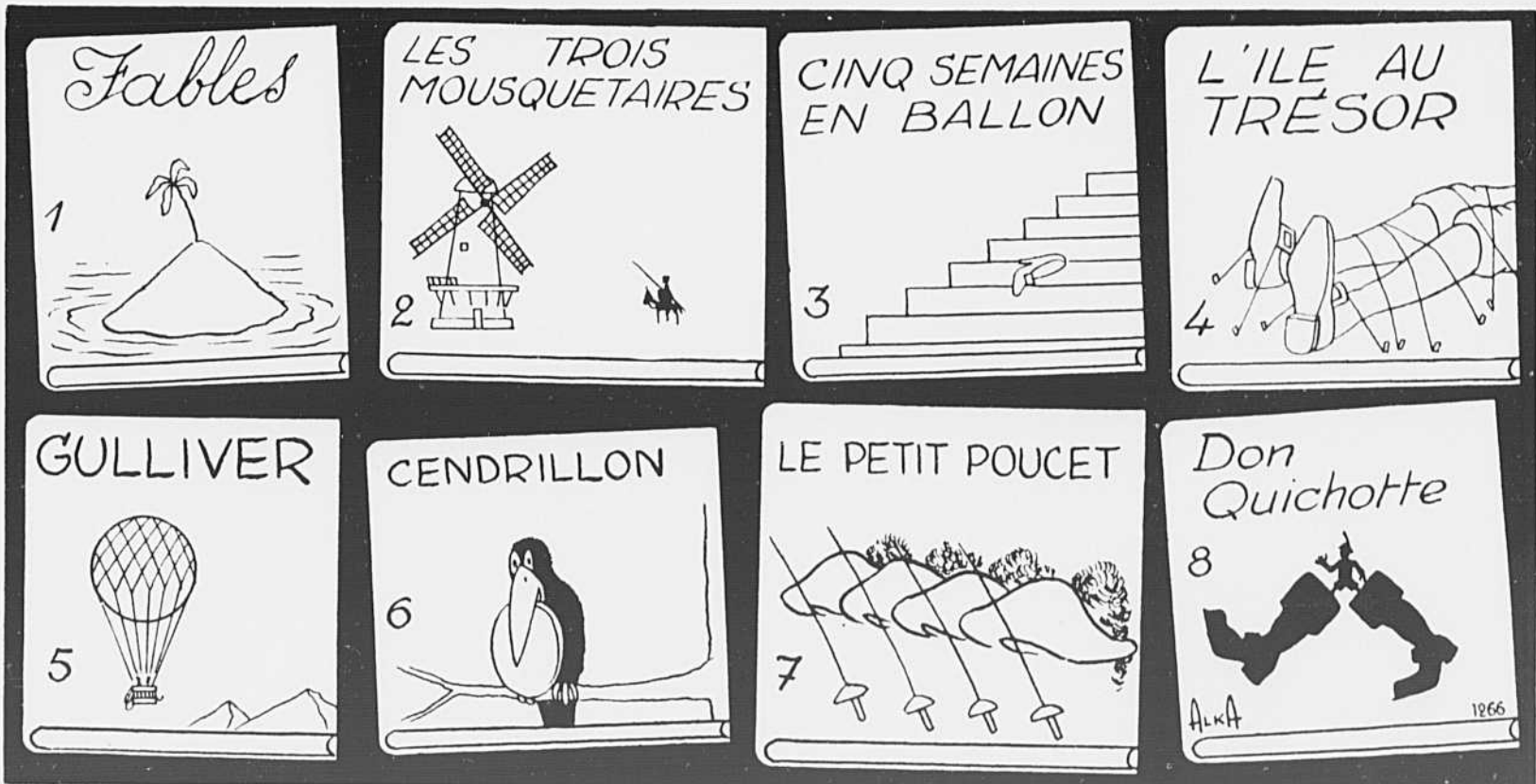
bablement les plus répandus, ont l'effet d'accentuer le contraste dans vos photos en « assombrissant les objets

déjà sombres et en pâlisant les objets déjà pâles. Ils sont spécialement commodes pour capter la beauté des nuages dans vos photos à l'extérieur.

Les filtres de correction et *Pola-screens* peuvent servir avec le film en couleurs. Les *Pola-screens*, destinés à diminuer les réflexions, réalisent à peu près le principe des verres de soleil « polaroid ». Les filtres de correction sont nécessaires pour adapter certains genres de films colorés à l'usage extérieur ou à l'usage intérieur ou vice-versa. Nous nous expliquons: imaginons que vous désirez prendre une photo à l'intérieur même si votre caméra est chargée de film pour l'extérieur, par un éclairage naturel. Le film n'est pas assez sensible pour capter tous les détails. En employant un filtre de correction, vous arriverez à réaliser votre photo.

Les filtres s'adaptent à l'usage intérieur ou extérieur, avec du blanc et noir ou de la couleur. Votre fournisseur d'accessoires photographiques répondra à vos questions à ce sujet. Lors de votre prochaine visite, achetez un filtre, vous serez agréablement surpris des résultats.

LES FAUX TITRES



Faux titres... ou plutôt: titres déplacés! Comme vous pouvez le constater, ces titres ne se trouvent pas en rapport avec l'illustration des livres. Voulez-vous y remettre un peu d'ordre et faire correspondre ces titres aux dessins exacts?

SOLUTION:

Fables: 6. — Les Trois Mousquetaires: 7. — Cinq Semaines en Ballon: 5. — L'île au Trésor: 1. — Gulliver: 4. — Cendrillon: 3. — Le Petit Poucet: 8. — Don Quichotte: 2.



10 sous l'exemplaire

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL

DES CANADIENS

en dépit de ses quelques lustres d'existence, offre à ses lecteurs un visage nouveau, rajeuni. La formule neuve qui lui vaut ce rajeunissement s'inspire de l'évolution même du Canada français. Aux Canadiens qui ont le goût du monde, de l'aventure, de l'actualité, *Le Samedi* offre des reportages nombreux et variés grâce auxquels le monde entier pénètre dans votre foyer. Nos lecteurs nous le font savoir: il y a de tout dans *Le Samedi*. Lisez-le, vous admettrez ensuite, comme eux tous, que d'un « SAMEDI à l'autre, la semaine passe vite ».



20 sous l'exemplaire

LA REVUE Populaire

LE MAGAZINE DE

LA CANADIENNE

vient de célébrer son 50^e anniversaire. Fondée à Montréal, en 1908, par Ferdinand Poirier, elle est encore la propriété de la famille Poirier, — laquelle possède et administre également *Le Samedi* et *Le Film*. Après cinquante ans d'existence, *La Revue Populaire* est partout reconnue comme le magazine par excellence de la Canadienne. Ses principales collaboratrices canadiennes sont: Mme Francine Montpetit-Poirier, Mme Odette Oligny, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mme Enguerrand Conrad. Ses chroniques féminines nombreuses et variées, son roman complet, ses pages de modes abondamment illustrées, sa chronique culinaire, etc., en font vraiment le mensuel idéal de la Canadienne.



10 sous l'exemplaire

le FILM

NOUVELLES ET ANECDOTES DE

VOS VEDETTES PREFEREES

le plus ancien et le plus à la page de nos magazines de cinéma a connu, lui aussi, une longue et brillante carrière. Il existe déjà depuis quarante ans. On y trouve de tout sur le cinéma américain, français, anglais et italien. Un roman complet. Abondantes illustrations.

Nous rappelons aux nombreux lecteurs et lectrices nos trois magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM que le prix au numéro et à l'abonnement n'a jamais été majoré en dépit de l'augmentation constante du coût de revient.

Remplissez notre coupon d'abonnement

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE &

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT
BJ50-C-84966